22500157861

C.I.a.24

Periodical List

1G

45618.

ANNUAIRE

DE

LA SANTÉ ET DE L'HYGIÈNE

POUR L'ANNÉE 1875

RECUEIL DE CONSEILS

SUR LES INDISPOSITIONS OU MALADIES AUXQUELLES L'HUMANITÉ EST EXPOSÉE

RENSEIGNEMENTS SUR CE QU'IL CONVIENT DE FAIRE EN ATTENDANT L'ARRIVÉE DU MÉDECIN

Préceptes d'hygiène et de médecine pratique. — Pharmacie populaire. — Eaux minérales. — Maladies des enfants. — Contagion. — Asphyxie. — Empoisonnements. — Accouchements. — Aliénations. — Indications spéciales.

LISTES DES PRINCIPAUX MÉDECINS ET PHARMACIENS DE PARIS

Ouvrage indispensable aux Familles

PARIS
LIBRAIRIE DE LA PUBLICATION
Rue Lafayette, 61 (Hôtel du Petit-Journal).

WELLCOME INSTITUTE
LIBRARY

Coll.	WelMOmec
Coll. No.	

Articles principaux de l'Annuaire

POUR L'ANNÉE 1875.

Année de la période Julienne	6588
Depuis la première Olympiade d'Iphytus	2651
De la fondation de Rome, selon Varron	2628
De l'époque de Nabonassar	2622
De la naissance de Jésus-Christ	1875

L'année 1291 des Turcs commence le 23 mars 1874 et finit le 10 mars 1875.

—

Comput ecclésiastique.

Nombre d'or	14
Epacte	XXIII
Cycle solaire	8
Indication romaine	3
Lettre dominicale	C

—

Fêtes annuelles et mobiles.

Septuagésime,	24 janvier.	PENTECÔTE,	16 mai.
Les Cendres,	10 février.	*Trinité,*	23 mai.
PAQUES.	28 mars.	FÊTE-DIEU,	27 mai.
Rogations,	3, 4 et 5 mai.	Premier dimanche de l'Avent 28 novembre.	
ASCENSION,	6 mai.		

—

Quatre-Temps.

Les 17, 19 et 20 février.
Les 19, 21 et 22 mai.
Les 15, 17 et 18 septembre.
Les 15, 17 et 18 décembre.

—

Éclipses en 1875.

Eclipse totale de soleil, le 5 avril, invisible à Paris.
Eclipse annulaire de soleil, le 29 septembre en partie visible à Paris.

Commencement..... 11 h. 14 m. du matin.
Milieu..... 1 h. 7 m. du soir.
Fin..... 2 h. 59 m. du soir.

Tableau des plus hautes marées de 1875

Janvier. . .	N. L.	le	7,	à	5 h. 17 m.	du soir.	0,78
	P. L.	le	21,	à	5 h. 50 m.	du soir .	0,87
Février. . .	N. L.	le	6,	à	8 h. 4 m.	du soir .	0,92
	P. L.	le	20,	à	8 h. 10 m.	du mat .	0,91
Mars	N. L.	le	7,	à	8 h. 29 m.	du soir .	1.07
	P. L.	le	22,	à	0 h. 1 m.	du mat .	0.91
Avril. . . .	N. L.	le	6,	à	6 h. 45 m.	du mat .	1,12
	P. L.	le	20,	à	4 h. 39 m.	du soir .	0,83
Mai.	N. L.	le	5,	à	3 h. 13 m.	du soir .	1,04
	P. L.	le	20,	à	8 h. 59 m.	du mat .	0,73
Juin. . . .	N. L.	le	3,	à	10 h. 30 m.	du soir .	0,93
	P. L.	le	19,	à	0 h. 5 m.	du mat .	0,69
Juillet. . .	N. L.	le	3,	à	5 h. 34 m.	du mat .	0,88
	P. L.	le	18,	à	1 h. 36 m.	du soir .	0,75
Août	N. L.	le	1,	à	1 h. 56 m.	du mat .	0,91
	P. L.	le	17,	à	1 h. 43 m.	du mat .	0,89
	N. L.	le	30,	à	1 h. 50 m.	du soir .	0,95
Septembre .	P. L.	le	15,	à	0 h. 57 m.	du soir .	1,04
	N. L.	le	29,	à	1 h. 4 m.	du soir .	0.93
Octobre. . .	P. L.	le	14,	à	11 h. 24 m.	du soir .	1.08
	N. L.	le	29,	à	6 h. 22 m.	du mat .	0.83
Novembre. .	P. L.	le	13,	à	9 h. 32 m.	du mat .	1,02
	N. L.	le	27,	à	11 h. 54 m.	du soir .	0,73
Décembre. .	P. L.	le	12,	à	7 h. 13 m.	du soir .	0,94
	N. L.	le	27,	à	7 h. 55 m.	du soir .	0,70

JANVIER

Les jours augmentent de 1 heure 6 minutes

1	v	CIRCONCISION.
2	s	s. Basile.
3	D	ste Geneviève.
4	l	s. Rigobert.
5	m	ste Amélie.
6	m	ÉPIPHANIE.
7	j	s. Raymond.
8	v	s. Lucien.
9	s	s. Julien.
10	D	s. Guillaume.
11	l	ste Hortense.
12	m	ste Césarine.
13	m	*Bapt. de N. S.*
14	j	s. Hilaire.
15	v	s. Maur.
16	s	s. Marcel.
17	D	s. Antoine.
18	l	Ch. des s. P. à R.
19	m	s. Sulpice.
20	m	s. Sébastien.
21	j	ste Agnès.
22	v	s. Vincent.
23	s	s. Ildefonse.
24	D	SEPTUAGÉSIME.
25	l	Conv. de s. P.
26	m	ste Paule.
27	m	ste Angélique.
28	j	s. Charlemag.
29	v	s. Fr. de Sales.
30	s	ste Martine.
31	D	SEXAGÉSIME.

N. L. le 7, à 5 h. 7 m. du soir.
P. Q. le 14, à 9 h. 31 m. du soir.
P. L. le 21, à 5 h. 50 m. du soir.
D. Q. le 29, à 0 h. 43 m. du soir.

FÉVRIER

Les jours augmentent de 1 heure 33 minutes.

1	l	s. Babylas.
2	m	PURIFICATION.
3	m	s. Blaise.
4	j	s. Gilbert.
5	v	ste Agathe.
6	s	s. Wast.
7	D	QUINQUAGÉSIME
8	l	s. J. de Matha.
9	m	*Mardi gras.*
10	m	CENDRES.
11	j	ste Eulalie.
12	v	s. Polyeucte.
13	s	s. Valentin.
14	D	QUADRAGÉSIME.
15	l	s. Onésime.
16	m	ste Scholast.
17	m	ste Euphros.
18	j	s. Théodule.
19	v	s. Siméon.
20	s	s. Gabriel.
21	D	REMINISCERE.
22	l	s. Marcelle.
23	m	s. Amand.
24	m	s. Eucher.
25	j	s. Pépin.
26	v	Ste Tar. Q. T.
27	s	s. Mathias.
28	D	OCULI.

N. L. le 6, à 8 h. 4 m. du matin.
P. Q. le 13, à 5 h. 29 m. du matin.
P. L. le 20, à 8 h. 10 m. du matin.
D. Q. le 28, à 10 h. 1 m. du matin.

MARS

Les jours augmentent de 1 heure 50 minutes.

1	l	ste Honorine.
2	m	s. Aubin.
3	m	ste Cunégonde
4	j	*Mi-Carême.*
5	v	s. Casimir.
6	s	s. Drausin.
7	D	LÆTARE.
8	l	s. Romain.
9	m	ste Perpétue.
10	m	ste Françoise.
11	j	Les 40 Martyrs
12	v	s. Constantin.
13	s	s. Grégoire.
14	D	PASSION.
15	l	ste Colette.
16	m	s. Cyriaque.
17	m	ste Gertrude.
18	j	s. Patrice.
19	v	s. Alexandre.
20	s	s. Joseph.
21	D	LES RAMEAUX.
22	l	s. Benoist.
23	m	Euphrasie.
24	m	ste Reine.
25	j	ANNONCIATION.
26	v	*Vendredi Saint*
27	s	*Samedi Saint.*
28	D	PAQUES.
29	l	s. Gontran.
30	m	s. Eustase.
31	m	ste Cornélie.

N. L. le 7, à 8 h. 29 m. du soir.
P. Q. le 14, à 1 h. 15 m. du soir.
P. L. le 22, à 0 h. 1 m. du matin.
D. Q. le 30, à 4 h. 34 m. du matin.

AVRIL

Les jours augmentent de 1 heure 43 minutes.

1	j	s. Amédée.
2	v	s. Isidore.
3	s	s. Gabriel.
4	D	QUASIMODO.
5		s. Ludger.
6	m	s. Lydie.
7	m	s. Hugues.
8	j	s. Richard.
9	v	s. Ambroise.
10	s	s. Benoît.
11	D	s. Fulbert.
12	l	s. Macaire.
13	m	s. Jules.
14	m	s. Maxime.
15	j	s. Paterne.
16	v	s. Marcelin.
17	s	s. Anicet.
18	D	s. Parfait.
19	l	s. Léon.
20	m	s. Emmanuel.
21	m	s. Anselme.
22	j	ste Opportune
23	v	s. Georges.
24	s	s. Robert.
25	D	s. Marc.
26	l	s. Clet.
27	m	s. Antyme.
28	m	s. Vital.
29	j	s. Antoine.
30	v	s. Eutrope.

N. L. le 6, à 6 h. 45 m. du matin.
P. Q. le 12, à 9 h. 42 m. du soir.
P. L. le 20, à 4 h. 39 m. du soir.
D. Q. le 28, à 7 h. 26 m. du soir.

MAI

Les jours augmentent de 1 heure 18 minutes.

1	s	s. Philippe.
2	D	s. Athanase.
3	l	s. Antonin.
4	m	ste Croix.
5	m	s. Augustin.
6	j	ASCENSION.
7	v	s. J. P. latine.
8	s	s. Stanislas.
9	D	s. Désiré.
10	l	s. Isidore.
11	m	s. Gordien.
12	m	ROGATIONS.
13	j	s. Mamert.
14	v	s. Nerée.
15	s	s. Rigomer.
16	D	PENTECOTE.
17	l	s. Boniface.
18	m	s. Honoré.
19	m	s. Adolp. Q. T.
20	j	s. Pascal.
21	v	s. Yves.
22	s	s. Bernardin.
23	D	TRINITÉ.
24	l	s. Sérapion.
25	m	ste Julie.
26	m	s. Didier.
27	j	FÊTE-DIEU.
28	v	s. Olivier.
29	s	s. Ph. de Néri.
30	D	s. Germain.
31	l	ste Emilie.

N. L. le 5, à 3 h. 13 m. du soir.
P. Q. le 12, à 7 h. 46 m. du matin.
P. L. le 20, à 8 h. 59 m. du matin
D. Q. le 28, à 6 h. 39 m. du matin.

JUIN

Les jours augmentent de 20 minutes.

1	m	s. Pothin.
2	m	ste Clotilde.
3	j	s. Boniface.
4	v	s. Urbain.
5	s	ste Pauline.
6	D	s. Prime.
7	l	s. Robert.
8	m	s. Médard.
9	m	s. Claude.
10	j	ste Marguerite
11	v	s. Barnabé.
12	s	ste Olympe.
13	D	s. Ant. de P.
14	l	s. Valère.
15	m	s. Modeste.
16	m	s. Fargeau.
17	j	s. Adolphe.
18	v	s. Fortuné.
19	s	ste Aline.
20	D	s. Sylvère.
21	l	s. L.-de-G.
22	m	s. Paulin.
23	m	s. Félix.
24	j	*N. de s. J. B.*
25	v	s. Guillaume.
26	s	s. Babolein.
27	D	ste Adèle.
28	l	s. Irénée.
29	m	s. P. et s. P.
30	m	Com. de s. P.

N. L. le 3, à 10 h. 30 m. du soir.
P. Q. le 01, à 8 h. 4 m. du soir.
P. L. le 19, à 0 h. 5 m. du matin.
D. Q. le 26, à 2 h. 48 m. du soir.

JUILLET

Les jours diminuent de 0 heure 60 minutes.

1	j	s. Martial.
2	v	*V. de la ste V.*
3	s	s. Thibaut.
4	D	ste Berthe.
5	l	ste Zoé, mart.
6	m	s. Tranquille.
7	m	ste Aubierge.
8	j	ste Elis. de H.
9	v	s. Cyrille.
10	s	ste Félicité.
11	D	s. Pie.
12	l	s. Benoît.
13	m	s. Anaclet.
14	m	s. Bonavent.
15	j	s. Henri.
16	v	N. D. du M. C.
17	s	s. Alexis.
18	D	s. Cam. de L.
19	l	s. Vinc. de P.
20	m	ste Marguerite
21	m	s. Victor.
22	j	ste Mar.-Mad.
23	v	s. Apollinaire.
24	s	ste Christine.
25	D	s. Jacques.
26	l	ste Anne.
27	m	ste Nathalie.
28	m	ste Colombe.
29	j	ste Marthe.
30	v	s. Abdon.
31	s	s. Ger.-l'Aux.

● N. L. le 3, à 5 h. 34 m. du matin.
☽ P. Q. le 10, à 10 h. 49 m. du matin.
○ P. L. le 18, à 1 h. 36 m. du soir.
☾ D. Q. le 25, à 8 h. 48 m. du soir.

AOUT

Les jours diminuent de 1 heure 38 minutes.

1	D	s. P. ès-liens.
2	l	s. Alphonse.
3	m	INV. DE S. ET.
4	m	s. Dominique.
5	j	N. D.-des-N.
6	v	*T. de N.S.J.C.*
7	s	s. Gaëtan.
8	D	s. Justin.
9	l	s. Florent.
10	m	s. Laurent.
11	m	ste Aguilbert.
12	j	ste Claire.
13	v	ste Radeg.
14	s	s. Alf. *V. et J.*
15	D	ASSOMPTION.
16	l	s. Roch.
17	m	s. Mammès.
18	m	ste Hélène.
19	j	ste Philomèn.
20	v	s. Bernard.
21	s	ste J.-F. de C.
22	D	s. Symphor.
23	l	s. Ph. Benizzi.
24	m	s. Barthél.
25	m	s, Louis, roi.
26	j	s. Zéphirin.
27	v	s. Joseph Cal.
28	s	s. Augustin.
29	D	s. Méry.
30	l	s. Fiacre.
31	m	s. Ovide.

● N. L. le 1er à 1 h. 37 m. du soir.
☽ P. Q. le 9, à 3 h. 39 m. du matin.
○ P. L. le 17, à 1 h. 43 m. du matin.
☾ D. Q. le 24, à 1 h. 48 m. m.
● N. L. le 30, à 11 h. 50 m. s.

SEPTEMB.

Les jours diminuent de 1 heure 44 minutes.

1	m	s. Leu et s. G.
2	j	s. Lazare.
3	v	ss. A. et s. O.
4	s	ste. Rosalie.
5	D	s. Bertin.
6	l	ste. Reine.
7	m	s. Cloud.
8	m	*N. de la S.V.*
9	j	s. Omer, év.
10	v	s. Nic. de Tol.
11	s	s. Hyacinthe.
12	D	s. Guy.
13	l	s. Aimé.
14	m	E. de la S. C.
15	m	s. Nicomède.
16	j	ste Lucie.
17	v	ste Sophie.
18	s	s. Janvier.
19	D	s. Eustache.
20	l	s. Mathieu.
21	m	s. Maurice.
22	m	s. Saintin.
23	j	ste Thècle.
24	v	N. D. de Merc.
25	s	s. Firmin.
26	D	ste Justine.
27	l	s. Côme.
28	m	s. Wencelas.
29	m	s. Mich. Arch.
30	j	s. Jérôme.

☽ P. Q. le 7, à 9 h. 47 m. du soir.
○ P. L. le 15, à 0 h. 51 m. du soir
☾ D. Q. le 22, à 7 h. 9 m. du matin.
● N. L. le 29, à 1 h. 4 m. du soir.

OCTOBRE

Les jours diminuent de 1 heure 46 minutes.

1	v	s. Remi.
2	s	ss. Anges G.
3	D	s. Denis.
4	l	s. Fr. d'As.
5	m	s. Placide..
6	m	s. Bruno.
7	j	s. Serge.
8	v	ste Brigitte.
9	s	s. D. et ses C.
10	D	ste Telchilde.
11	l	s. Venant.
12	m	s. Wilfrid.
13	m	s. Edouard.
14	j	s. Calixte.
15	v	ste Thérèse.
16	s	s. Léopold.
17	D	ste Estelle.
18	l	s. Luc, évang.
19	m	ss. S. et P.
20	m	s. Maxime.
21	j	ste Céline, v.
22	v	s. Mellon.
23	s	s. Hilarion,
24	D	s. Raphaël, A.
25	l	s. Crépin.
26	m	s. Evariste.
27	m	s. Frumence.
28	j	s. Sim. et s. J.
29	v	s. Faron.
30	s	s. Q. *V. et j.*
31	D	s. Lucain.

☽ P. Q. le 7, à 4 h. 15 m. du soir.
○ P. L. le 14, à 11 h. 24 m. du soir.
☾ D. Q. le 21, à 2 h. 29 m. du soir.
● N. L. le 27, à 5 h. 22 m. du matin.

NOVEMBRE

Les jours diminuent de 1 heure 16 minutes.

1	l	TOUSSAINT.
2	m	Trépassés.
3	m	s. Hubert.
4	j	s. Ch. Bor.
5	v	ste Berthilde.
6	s	s. Mathurin.
7	D	s. Florent.
8	l	Les s. Reliq.
9	m	s. Théodore.
10	m	s. André.
11	j	s. Martin.
12	v	s. L. de Mel.
13	s	s. Eugène.
14	D	s Alexandre.
15	l	s. Léopold.
16	m	s. Edme.
17	m	s. Agnan.
18	j	ste Aude, v.
19	v	ste Elis. de P.
20	s	s. Félix de v.
21	D	Pr. de la ste V.
22	l	ste Cécile
23	m	s. Clément.
24	m	ste Flore.
25	j	ste Catherine.
26	v	s. Colomban.
27	s	s. Maxime.
28	D	*Avent.*
29	l	ste Odette.
30	m	s. Saturnin.

☽ P. Q. le 6, à 10 h. 1 m. du matin.
○ P. L. le 13, à 9 h. 39 m. du matin.
☾ D. Q. le 20, à 0 h. 45 m. du matin.
● N. L. le 27, à 11 h. 54 m. du soir.

DÉCEMBRE

Les jours diminuent de 27 minutes.

1	m	s. Eloi.
2	j	s. F. Xavier.
3	v	ste Aurélie.
4	s	ste Barbe.
5	D	s. Sabas, ab.
6	l	s. Nicolas.
7	m	ste Fare.
8	m	IM. CONCEPT.
9	j	ste Léocadie.
10	v	ste Eulalie.
11	s	s. Damase.
12	D	s. Valéri.
13	l	ste Lucie.
14	m	s. Nicaise.
15	m	s. Mesmin.
16	j	s. Eusèbe.
17	v	ste Yolande.
18	s	s. Gatien.
19	D	s. Avit.
20	l	ste Philogone.
21	m	s. Thomas.
22	m	s. Flavien.
23	j	ste Victoire.
24	v	s. Delph. *V.j.*
25	s	NOEL.
26	D	s. Etienne.
27	l	s. Jean ap.
28	m	s. Th. d'Aq.
29	m	ste Trophime
30	j	ste Colombe.
31	v	s. Silvestre.

☽ P. Q. le 6, à 2 h. 5 m. du matin.
○ P. L. le 12, à 7 h. 55 m. du soir.
☾ D. Q. le 19 à 3 h. 5 m. du soir.
● N. L. le 27, à 7 h. 13 m. du soir.

PRÉFACE.

Les gens du monde ont des exigences qui sont parfois en raison de leurs facultés intellectuelles ou de leur science, si ce sont gens de science, et d'autres fois en raison de leurs besoins. Souvent leur DESIDERATUM dépasse toutes les prévisions. Ils font naître à leur profit, encouragent ou excusent toute idée systématique ou spontanée. Or, un système en médecine est aussi dangereux qu'une hypothèse : il tient la place d'une vérité.

Le camphre, le magnétisme, le spiritisme, le somnambulisme, la théorie des humeurs, la bile, les nerfs sont autant d'idéologies qui ont pris corps au détriment du sens commun et de la vraie science.

En France, on aime savoir sans avoir appris. Quoi de plus simple qu'un système qui répond à tout et à tous, une sorte d'*unité*, d'*entité*, comme on disait jadis, qui endosse tout le mal, avec apparence de bénéfice pour le dénoûment final. Avec ce *deus ex machinâ* tout s'aplanit, et le poète comme l'empirique trouve un triomphe facile.

Le sang vous gêne, enlevez du sang ; est-ce la bile, purgez ; est-ce le froid, chauffez ; est-ce le chaud, réfrigez ; avez-vous faim, mangez ; avez-vous horreur des aliments, faites diète. On voit d'ici où cela mène.

L'école des sensations avec la nature instinctive est au bout. Tel est le *postulatum* des *ignorants*, des *naturalistes* et des *rationalistes*, mais non celui des observateurs sérieux.

L'homme n'est pas un être à instincts ; c'est même

tout le contraire, à mesure qu'il avance davantage en civilisation.

Nous ne saurions donc admettre comme suffisamment démontré que tout ce qui a passé par une série d'observations exactes au crible de la science positive moderne, c'est-à-dire les phénomènes biologiques, et leur rapport avec la physique, la chimie et les autres sciences, autrement dit : les *circumfusa* et les *ingesta*.

Donc, pas de rêves, pas d'imaginations, pas de divagations métaphysiques; des faits régulièrement observés, consciencieusement rapportés, telle est la pensée qui préside à la composition de cet opuscule.

AVANT-PROPOS

Nous sommes bien convaincus, en publiant ce livre avec le concours de quelques esprits d'élite, de répondre à un besoin public.

C'est affirmer, par là, son utilité.

Tout le monde éprouve le besoin de faire de la médecine : les uns par vanité, pour avoir l'air de tout savoir; les autres par un pur sentiment de bienveillance. Cela est bien extraordinaire, car rien au monde n'est plus difficile.

Il est une science plus simple, et dont le maniement serait bien plus praticable dans la famille, dans la société : je veux parler de l'hygiène. On ne s'en occupe même pas. Quoi de plus nécessaire au foyer, dans les pensions, les écoles, les universités, les prisons, les casernes!

Il semble, au contraire, que l'on fasse la guerre au *sens commun*; — aux préjugés, aux passions, à la paresse, point. *Abhorrescit veritatem humanum genus*... voilà le fait. Passons. L'amour du merveilleux, de l'inconnu, de l'illusion, du mensonge même, disons-le, provoque partout l'empirisme et pousse au charlatanisme. Il est si doux d'être trompé par qui sait le faire adroitement! Votre enfant est malade; le médecin, c'est vous, c'est moi, c'est tout le monde, hormis celui qui a mission de guérir. J'entends quelque lettré dire : « Vos médecins sont des ânes! » Est-ce bien sûr? Je ne le crois pas. Dans notre état social actuel, le médecin est le seul dépo-

sitaire de la science; — à l'endroit GUÉRISON, vous appliquez sans doute le mot. Mais me sera-t-il nettement prouvé que le contrat tacite passé entre le médecin et le malade a été ponctuellement, religieusement, intelligemment observé par ce dernier? Vous savez bien que non. J'ai souvent vu, pour ne pas dire toujours, les sceptiques, les esprits forts qui nient le médecin et le prêtre, avoir pour un *bobo* l'un ou l'autre à leur chevet, si ce n'est tous les deux. « Mais, me dira-t-on encore, tous vos médecins ne peuvent s'entendre entre eux. Le médecin *Tant-Mieux*, comme dit le bon La Fontaine, affirme la guérison, tandis que son confrère *Tant-Pis* annonce un fâcheux pronostic. » La Fontaine, en pareille matière, me rappelle ce vers d'Horace : *Aliquando bonus dormitat Homerus*..... Qu'est-ce à dire? Oublie-t-on que le médecin est espèce d'homme? Voudrait-on, par hasard, qu'il fût Dieu et martyr?

Jamais reproche ne fut plus mal fondé à une époque où le diagnostic est parfois d'une précision mathématique... Je continue l'argumentation telle qu'elle se produit journellement... Mais, à l'égard de la thérapeutique, les médecins sont-ils d'accord? et l'homœopathie, et l'allopathie, l'hydrothérapie, etc.? La réponse est bien simple : Ne saurait-on arriver au même but par des chemins différents? Quand on me montrera un homme malade, et que cet homme, se faisant une loi religieuse de l'hygiène, aura pris pour directeur de sa santé son médecin ordinaire, comme d'autres prennent leur curé pour directeur de leur conscience, je dirai de suite qu'il a été victime de quelque accident, qu'il a reçu une cheminée sur la tête, affection que l'hygiène ne peut prévoir.

Il est des pays où le médecin est appelé dans les familles auprès des gens bien portants. Cela me paraît plus logique que de faire ce que nous faisons, — l'appeler trop tard.

Je propose donc présentement, à tous les méde-

cins présents et futurs, de ne plus soigner que les gens en état de santé. Tout le monde y gagnera.

Finissons cette querelle et soyons de bonne foi ; mettons simplement la justice à la place de l'ingratitude, afin que le médecin, en face du juge de paix (*infandum!*), ne soit pas forcé de se rappeler le mot de Dupuytren : *Abeunte febre, fugit gratutido.*

Pour en revenir à nos moutons, nous croyons utile de donner au public une règle de conduite, une direction en face de la maladie, des conseils pour l'éviter, des avis pour en comprendre les périodes et la portée, et par ce moyen aider le médecin dans le but qu'il se propose.

Nous n'avons pas l'intention de faire un livre de médecine populaire; c'est tout ce qu'il y a de plus dangereux. Les pauvres hypocondriaques qui mettent le nez dans les livres de médecine en savent quelque chose. Nous conseillons au contraire, et c'est là un premier précepte d'hygiène morale, de ne jamais lire d'ouvrages ou de journaux de médecine (les femmes surtout).

Quand on voit parfois de malheureux médecins être victimes de leur propre science, on ne saurait trop prémunir le public. Le docteur Aussaudon, mort prématurément il y a une dizaine d'années, en est un exemple connu.

Terminons cet avant-propos en exprimant un vœu : c'est qu'avant peu, sinon de suite, l'hygiène, introduite dans les familles par de puissantes initiatives, soit en outre professée dans les écoles, à tous les degrés, concurremment avec la gymnastique.

PREMIERS SOINS

A ADMINISTRER EN L'ABSENCE DU MÉDECIN.

—

Les premiers soins à administrer, soit à la campagne, loin de toute habitation ; soit à la ville, en attendant le médecin ; soit en voyage, à défaut de l'homme de l'art, ont rapport généralement aux accidents et réclament de la promptitude et du calme ; ils se rattachent à six chefs principaux :

1. Blessures, hémorrhagies ;
2. Brûlures :
3. Syncope ;
4. Empoisonnements, morsures ;
5. Asphyxies ;
6. Noyés.

Les remèdes sont simples et faciles :

Blessures. — Hémorrhagies.

1. Toute *blessure* ou plaie, quelle qu'elle soit, sera lavée à l'eau fraîche, nettoyée avec le plus grand soin ; après s'être assuré que la plaie ne contient aucun corps étranger, il sera fait un premier pansement avec des compresses de vieux linge, autant que possible ; ces compresses seront imbibées d'alcool coupé de moitié d'eau. Ce pansement sera renouvelé plusieurs fois dans la journée, jusqu'à l'arrivée du médecin.

Dans les *hémorrhagies*, conséquences des blessures ou autres, la première indication est d'arrêter le sang, si ce liquide s'écoule d'une façon inquiétante, et surtout s'il est rouge vermeil et s'échappe de la plaie par saccades isochrones au battement du pouls, car dans ce cas on aurait à faire à une hémorrhagie artérielle qu'il serait urgent d'arrêter.

Le premier moyen qui vient à la pensée est l'eau très-froide, la glace au besoin, si l'on en a; on mettra ensuite des compresses fortement serrées sur la plaie qui donne issue au sang; — l'amadou, pour les plaies qui fournissent peu de sang à la fois, pourra souvent suffire; des compresses imprégnées de parties égales d'eau et de perchlorure de fer seront appliquées sur les blessures qui fournissent du sang plus abondamment. Le perchlorure de fer peut, au besoin, être employé pur; ce moyen est efficace, prompt et sûr.

La compression de la plaie par tous les moyens possibles entre pour beaucoup dans l'arrêt de l'hémorrhagie. Cette compression sera faite au moyen de tampons de linge, comprimés par une ligature, ou encore à l'aide d'une pièce de monnaie ou d'un corps dur couvert d'un linge.

Si ces moyens ne suffisaient pas, il faudrait établir en outre une compression forte, au moyen d'un lien, d'une bande, d'une cravate, d'un mouchoir, entre le cœur et la blessure qui fournit le sang, et enfin, comme ressource extrême, opérer la ligature des quatre membres, aux poignets et aux chevilles, et donner à boire, de distance en distance, de l'eau très-froide, par gorgées, au malade, en le privant de tout mouvement.

A défaut du perchlorure de fer, on remplacerait ce dernier par une forte solution de sel de cuisine.

Pour les hémorrhagies particulières, celles du nez (épistaxis), de la matrice (métrorhagie), de l'anus, etc., nous renvoyons le lecteur au cas particulier qui traite de ces matières.

Brûlures.

2. — L'importance et la gravité d'une brûlure sont subordonnées à son étendue, quelle que soit d'ailleurs la cause originelle de la brûlure elle-

même, feu, substances chimiques, pétrole, phosphore, etc.

Le premier soin à prendre est de calmer la douleur; on y arrive au moyen de pulpe de pomme de terre râpée, de gelée de groseilles appliquées en compresses fréquemment renouvelées. Le premier pansement, si l'on est en demeure de le faire, sera fait avec le liniment oléo-calcaire, et, à défaut de ce médicament, avec un mélange d'huile d'olive ou autre huile avec la craie pilée.

Dans les cas où la brûlure serait très-étendue, sur une grande partie du corps, par exemple, le docteur Cabrol, médecin principal des armées, conseille l'enfarinement du malade dans un lit de poudre d'amidon, moyen excellent, très-facile, et qui n'est pas assez connu. Nous conseillons ensuite les pansements avec les alcoolats, mais ceci est du ressort du médecin traitant.

Syncope.

3. — Quelle que soit l'origine et la nature de la syncope, il faut éviter qu'elle se prolonge; pour cela, tous les moyens sont bons; les plus prompts sont naturellement les meilleurs; jetez brusquement de l'eau fraîche à la face du malade; frappez-lui dans les mains, fustigez-le au besoin, tandis qu'une autre personne enlevera tout ce qui peut gêner la circulation, col, cravate, corset, jarretière, etc., faites-lui respirer des sels, de l'eau de Cologne, du vinaigre, de l'alcali. En fin de compte, sinapismes de farine de moutarde à la région du cœur, sinapismes aux mollets; ouvrez les fenêtres, donnez de l'air le plus possible au malade qui sera couché horizontalement tout d'abord.

Empoisonnements. — Morsures.

4° Les *Morsures* étant une sorte d'empoisonnement, nous les avons à dessein rangées dans le cadre

des empoisonnements. Laver la plaie avec le plus grand soin, avec de l'eau étendue de moitié d'alcali, après l'avoir fait saigner par le massage et la compression, la sucer au besoin par une ventouse appliquée sur la région, puis, lorsqu'elle a bien saigné, la cautériser avec l'alcali pur. Dans les amphithéâtres, nous nous sommes toujours trouvé bien de ce moyen pour les piqûres anatomiques. A défaut d'alcali, nous conseillons le fer rougi à blanc, si la blessure, par son origine (vipère, chien enragé), doit inspirer des craintes sérieuses de danger.

Les *Empoisonnements* les plus fréquents ont lieu dans les aliments, par le cuivre, le phosphore, etc., et dans l'ordre végétal par les champignons, la ciguë, la morille noire, etc.

La première condition, pour remédier à un empoisonnement, est de savoir si l'on a affaire à un empoisonnement par les minéraux ou par les végétaux; puis, le temps de l'ingestion du poison, présumé ou certain, et selon le laps de temps écoulé, on aura recours au vomissement, à l'évacuation par en bas, ou à la neutralisation du poison au sein même des organes ; à l'atténuation des effets toxiques consécutifs par des moyens antidotiques, et quelquefois à ces trois ordres de moyens à la fois.

Dans le premier cas, empoisonnement par les substances minérales ou chimiques, sans connaître la nature du poison, on fera vomir au moyen de l'émétique (5 à 10 centigrammes délayés dans l'eau), s'il n'y a pas plus de deux heures écoulées depuis l'ingestion de la substance toxique; passé ce temps, le poison a pénétré dans l'intestin, et c'est là qu'il faut agir par un purgatif, huile de ricin, de 30 à 40 grammes, ou par un lavement purgatif, huile de ricin, 60 grammes, incorporé dans l'eau tiède. Si l'action tardait à se produire, ou si elle demeurait manifestement insuffisante par la production de symptômes d'intoxication visibles, donner, sans per-

dre de temps, par grandes cuillerées, de distance en distance, à 5 minutes d'intervalle, et délayé dans l'eau, le mélange suivant :

Magnésie calcinée, 60 grammes.
Charbon végétal pulvérisé, 60 grammes.
Safran de mars apéritif, 60 grammes.

(Formule du *Bulletin thérapeutique de Paris.* — Juin 1858.)

On remplacera avantageusement l'eau par du lait tiéde coupé de moitié d'eau simple. Ensuite on fera prendre au malade des blancs d'œufs battus en boisson à la dose d'un ou deux litres, moyen que M. le professeur Orfila employait dès le début comme neutralisant. Voïlà pour les empoisonnements en général, quand il s'agit d'un empoisonnement par les substances minérales. Nous donnerons plus tard les antidotes de chaque substance prise isolément.

Passons maintenant à la catégorie des poisons végétaux. A tout seigneur tout honneur : Commençons par les *champignons*.

Si c'était ici le lieu de faire de la morale, nous dirions que les espèces vénéneuses, au nombre d'une trentaine, ont presque toutes leur sosie dans notre pays, et que par conséquent, à moins de connaissances spéciales, nous ne conseillons à personne de tenter l'aventure ; nous engagerions tout le monde à ne manger que les champignons notoirement connus et expertisés sur nos marchés. Il faut encore ajouter que certaines espèces, qui sont comestibles dans une contrée, ne le sont quelquefois pas dans une autre. Cela tient à la nature du sol. Il ne faut pas se fier au préjugé généralement répandu que les champignons attaqués par les limaçons ne sont pas vénéneux ; cela est on ne peut plus faux.

Les limaces et limaçons mangent impunément l'ammanite vénéneuse et l'oronge, qui sont des poisons très-violents. Il est parfois aussi des faits bizarres dont l'exemple serait dangereux ; j'ai vu et

connu un sergent du 74e de ligne, qui avait mangé plusieurs fois, sans autre accident qu'un sommeil de 18 heures, la fausse oronge, qui est un des poisons les plus violents que l'on connaisse. Un conseil que nous donnons en passant (il n'est pas goûté des micophyles), c'est de passer pendant quelques heures tous les champignons, comestibles ou jugés tels, à l'eau vinaigrée ou salée. Il faut jeter l'eau, bien entendu. Les Espagnols mangent ainsi toutes les espèces. Lorsqu'ils sont desséchés, les champignons perdent, dit-on, toutes leurs propriétés toxiques. Ce mode est usité dans le midi de la France ; je ne sais s'il l'est absolument pour toutes les espèces. Les effets toxiques des champignons se manifestent parfois très-lentement, 5, 6, 10 heures et même 20 heures après le repas.

En raison de l'espèce, les accidents qui ont lieu se manifestent tantôt par le narcotisme au début, tantôt par le vomissement, les coliques, les sueurs froides, les nausées, les évacuations douloureuses, la sécheresse de la langue, etc., etc. Le premier soin est de faire vomir au moyen de l'émétique (5 à 10 cent.) ou de l'ipécacuanha en poudre (1 gramme à 1 gramme 50 cent.), et d'aider au vomissement par de l'eau tiède salée. Et s'il est jugé trop tard, on donnera des lavements d'huile d'olive, en même temps que l'on en fera prendra par grandes cuillerées à bouche. On peut remplacer les lavements huileux par des lavements au sulfate de soude cristallisé (30 grammes par lavement). On a conseillé encore l'eau salée en boisson (30 grammes pour un litre d'eau), et le tannin dissous dans l'eau additionnée de quelques gouttes d'ammoniaque liquide.

Si, malgré tous ces moyens, les symptômes allaient en augmentant au lieu de diminuer, il faudrait donner un lavement de décoction de tabac (30 grammes pour 1 litre d'eau), et enfin en présence de symptômes nerveux inquiétants, nous conseillons la

potion suivante, par grandes cuillerées, toutes les cinq minutes :

Poudre de belladone, 5 centigrammes ;
Sirop de sucre, 30 grammes ;
Eau distillée, 100 grammes.

Après l'empoisonnement par les champignons vient naturellement celui qui peut être occasionné par les plantes qui croissent dans les champs ou dans nos jardins, et dont la méprise peut être fatale aux femmes et aux enfants surtout. Nous allons les énumérer avec leur contre-poison. L'eau de laurier-cerise, l'huile d'amandes amères, empoisonnement dangereux qui heureusement n'a lieu qu'incomplétement : signe caractéristique, le malade exhale une odeur de noyau. Dans ce cas, lui faire respirer un linge mouillé sur lequel on aura versé quelques gouttes d'alcali, et boire de l'eau sucrée dans laquelle on en aura mis dix à douze gouttes pour un grand verre ; frictions sur la nuque et sur l'épine dorsale avec des compresses d'eau froide. Plus tard, par grandes cuillerées, une forte infusion de café noir.

L'empoisonnement par les substances suivantes : coloquinte, colchique, staphysaigre, anémone, chélidoine, clématite, gratiole, bryone, écorce de garou, euphorbe, sabine ricin, pignon d'Inde, gomme-gutte, renoncule, narcisse des prés, joubarbe, sera combattu par le vomissement d'abord ; ce dernier, provoqué par la titillation de l'arrière-gorge avec une barbe de plume et de l'eau tiède prise abondamment; plus tard, pour anihiler les effets nerveux, le café noir par grandes cuillerées, les inhalations de camphre, et de l'eau sucrée dans laquelle on mettra dix à douze gouttes d'esprit de camphre pour un verre.

Contre l'empoisonnement par les graines de pavot, opium, laudanum, belladone, scille, œnanthe, aconit, ellébore, varaire, vératrine, datura, tabac, digitale, ciguë, mouron des champs, aristoloche, rue, tanguin, pomme épineuse, douce-amère, morelle, jusquiame,

la marche est la même que ci-dessus : provoquer le vomissement d'abord, puis par un lavement à l'huile de ricin (60 grammes), l'évacuation par en bas ; ensuite boire de l'eau vinaigrée à intervalles rapprochés ou de la limonade au citron (3 forts citrons par litre d'eau) ; puis forte infusion de café noir par grandes cuillerées. Faire ici comme dans tous les empoisonnements par les végétaux, de larges frictions sèches avec une brosse, lesquelles seront fréquemment répétées.

L'empoisonnement par les cantharides sera combattu avantageusement par son antidote efficace qui est le camphre.

Boire abondamment de l'eau de graine de lin ; respirer du camphre ; après avoir usé du vomissement, si on a pu l'obtenir au moyen de l'eau tiède, boire par grandes cuillerées de l'eau sucrée, dans laquelle on mettra dix à douze gouttes d'esprit de camphre par verre ; ensuite frictions sur le ventre, les reins, la partie interne des cuisses avec la pommade camphrée, le camphre en nature ; au besoin lavement camphré (huile 500 grammes, eau-de-vie camphrée 30 gouttes), et si les accidents allaient plus loin, injections à l'eau camphrée dans la vessie ; — mais n'empiétons pas sur le rôle du médecin.

Il nous reste maintenant à nous occuper des empoisonnements minéraux ou chimiques.

Ceux qui sont occasionnés par les sels de cuivre et de plomb sont les plus fréquents.

Les premiers, plomb, céruse, extrait de saturne, jaune de chrôme, etc., auront pour antidote le sulfate de soude cristallisé (30 grammes en deux fois, à un quart d'heure d'intervalle chaque dose) ; les seconds, sels de cuivre, vert-de-gris, vitriol bleu, auront pour antidote les blancs d'œufs battus, en boisson abondante, et le lait coupé avec de l'eau de graine de lin.

Le sulfate de zinc ou vitriol blanc sera combattu par les mêmes moyens que le cuivre. L'arsenic et

les préparations arsénicales, mort aux rats, poudre aux mouches, orpiment, réalgar, vert de Schiéle, trouveront leur antidote dans le safran de mars (10 à 20 grammes délayés dans un litre d'eau), la magnésie blanche (de 20 à 30 grammes dans un litre d'eau), et au défaut de ces substances et pour ne pas perdre de temps, après avoir employé toutefois, si on a pu le faire, le vomitif (*ipécacuanha*), de l'eau albumineuse abondamment bue.

Les sels de mercure, et en tête le sublimé corrosif, (poudre de succession), le calomel, le cinabre, le turbith minéral, l'onguent gris provoquent des désordres épouvantables ; ils trouvent leur remède dans le protosulfure de fer (30 grammes dans un litre d'eau par verres toutes les cinq minutes) ; à défaut de cette préparation, l'eau albumineuse, (cinq ou six blancs d'œufs dans deux litres d'eau froide), par demi-verre toutes les cinq minutes, ou encore le lait coupé de moitié d'eau, la farine délayée dans l'eau, l'eau de graine de lin, mais tout cela en attendant mieux. Contre l'émétique (tartre stibié), on donnera une décoction de quinquina (30 grammes par litre) ou une forte décoction de noix de galle (4 ou 5 noix pour deux litres). Si l'on n'avait ni l'un ni l'autre, les écorces de chêne, de saule, de marronnier, de cerisier, en feraient, quoique imparfaitement, l'office. Il va sans dire que le tannin, étant ici la base active, pourra lui-même être employé en première ligne, (solution aqueuse légère), l'opium également, (5 centigrammes par demi-litre) ou le laudanum de Sydenham (5 à 7 gouttes par demi-litre) ; la décoction de pavots (une tête par litre), les cataplasmes tièdes de pavots à l'épigastre sont encore un bon moyen adjuvant.

Contre l'empoisonnement par le phosphore, on emploiera la magnésie blanche délayée dans l'eau bue en grande quantité.

Contre le nitrate d'argent ou pierre infernale, l'eau salée (une poignée par litre).

Contre le cyanure de potassium, l'eau chlorurée, l'eau simple additionnée de 4 à 8 gouttes d'ammoniaque liquide.

Contre l'iode et l'iodure de potassium, l'amidon en boissons et en lavements.

Contre la potasse, la soude, l'alcali ou ammoniaque, la chaux vive, employez l'eau vinaigrée, la limonade au citron; on a conseillé de remplacer l'un et l'autre par de l'oseille pilée dont on extrait le jus.

Contre les empoisonnements occasionnés par l'étain ou les vases d'étain, le lait est le meilleur contrepoison. Si l'on n'a point de lait, la limonade sulfurique (4 à 5 gouttes par litre d'eau), sera très-utile.

Contre le blanc de fard ou sous-nitrate de bismuth, les eaux de Baréges, le lait sont des antidotes véritables. Si des accidents d'intoxication plus graves avaient lieu, recourir au safran de mars, comme pour l'empoisonnement par l'arsenic.

Contre tous les acides minéraux, eau-forte ou acide nitrique, huile de vitriol ou acide sulfurique, chlorhydrique, acétique, eau de javelle, il faut employer avec la plus grande promptitude, pour neutraliser le poison, les moyens suivants :

30 grammes de magnésie blanche (deux grandes cuillerées environ pour un litre d'eau), par verres toutes les cinq minutes. A défaut de magnésie, l'eau de savon (15 grammes de savon blanc par litre), ou encore de la craie écrasée (deux ou trois grandes cuillerées par litre); à défaut de tout cela, boire de l'eau albumineuse en abondance et provoquer, si l'on peut, le vomissement par la titillation de l'arrière-gorge.

Les soins consécutifs sont très-importants. Ils regardent le médecin que l'on fera appeler au plus tôt, ce qu'on doit faire au début de tout empoisonnement.

Asphyxies.

5. — Dans l'asphyxie, le premier venu peut-être appelé, en l'absence du médecin, à administrer d'urgence les premiers soins; aussi regardons-nous l'instruction qui y a rapport comme de première utilité.

Il y a plusieurs sortes d'asphyxies, celles occasionnées par l'absence d'air d'abord, par l'excès de la chaleur ou du froid, par les gaz délétères, tels que l'acide carbonique, le gaz d'éclairage, le charbon de bois, les émanations des fosses d'aisance; l'asphyxie par strangulation, par suffocation, et celle que produit la foudre.

Dans le cas d'asphyxie par absence d'air, air confiné, excès de chaleur, méphitisme, acide carbonique, la première chose à faire, avant tout, c'est d'ouvrir vivement portes et fenêtres, ensuite frictionner fortement le malade, des pieds à la tête, avec une brosse de crin, pendant que l'on prépare des sinapismes de farine de moutarde que l'on appliquera aux cuisses, à la région du cœur même, le long de la colonne vertébrale; on mettra de l'eau chaude aux pieds ou un fer chaud, en continuant toujours les frictions que l'on pourra faire encore avec l'eau sédative; les ventouses, les aspersions, l'électrisation, les inhalations d'eau ammoniacale, de vinaigre, d'acide acétique, les lavements vinaigrés ou salés, et en général tout ce qui peut stimuler le sang vivement est salutaire; nous conseillons en outre de fustiger le patient; les meilleurs moyens en pareil cas sont les plus prompts. Il faut aussi le réchauffer par un bon feu, et l'entourer de couvertures de laine, et aussitôt qu'on le pourra, lui faire avaler une boisson chaude excitante, thé, punch, vin chaud, etc. On a encore conseillé de provoquer la respiration artificiellement, en faisant alternativement des mouvements de pression sur le thorax et le ventre, l'insuflation de l'air dans le thorax, bouche à bouche, ou au moyen d'un tube et d'un soufflet.

Le difficile est souvent d'écarter les mâchoires qui sont convulsivement serrées. Enfin, disons en terminant que le meilleur moyen, si on l'avait toujours à sa disposition, serait l'électricité. C'est pourquoi nous avons conseillé de mettre dans toutes les boîtes de secours, dans les caissons d'ambulances et notamment dans tous les postes de police des villes, une petite machine portative de Gaiffe (pile au bi-sulfate de mercure).

Dans les cas d'asphyxie par le froid, il faudra employer les mêmes moyens, mais agir avec la plus grande prudence. Il serait on ne peut plus dangereux de ramener brusquement la chaleur par un bain à haute température, ou par de l'air très - chaud. Il faut opérer progressivement. Une réaction brusque tuerait infailliblement le malade, comme cela s'est vu souvent dans les congélations. Dans le traitement de l'asphyxie par la chaleur, les transitions brusques auraient un inconvénient analogue.

Contre l'asphyxie par strangulation ou par la foudre on emploiera les mêmes moyens.

Dans l'asphyxie par suffocation, produite par un corps étranger, la première chose à faire est d'enlever celui-ci, au moyen d'une longue pince, d'une baleine, d'une tige de fer recourbé, d'une forte clef longue de tige, et si l'on ne peut y parvenir de gagner du temps en facilitant l'entrée de l'air au moyen d'une baguette, creuse s'il est possible, pleine si l'on n'a pas mieux, au moyen de laquelle on fait pression pour faciliter, si peu que ce soit, l'entrée de l'air. Cette opération n'est pas d'une difficulté extrême, mais réclame le plus grand sang-froid.

Quelquefois, par une forte secousse, telle que celle de la toux, de l'éternument, le corps étranger est rejeté au dehors. C'est pourquoi nous avons conseillé un peu de poivre dans le nez. (Eternuement).

Noyés.

6.—Les noyés seront débarrassés vivement de tous leurs vêtements, placés entre deux couvertures de laine chauffées, couchés non sur le dos ni sur le ventre, mais bien sur le côté, plutôt penchés en avant qu'en arrière, mais jamais la tête en bas ; on débarrassera la bouche des mucosités qui l'obstruent ; on provoquera le vomissement par un doigt poussé dans l'arrière-gorge, puis ensuite on agira par les moyens ordinaires usités pour l'asphyxie : frictions, inhalations, respiration artificiellement provoquée, électrisation, etc., etc. La première pensée sera de ramener vivement la chaleur par tous les moyens possibles, air chaud, grand feu, briques chaudes, etc.

RECETTES USUELLES ET UTILES

SOUS FORME DE DICTIONNAIRE

Accouchement. — Grossesse.

Acte physiologique normal, dans la plupart des cas, dont la surveillance hygiénique et médicale commence au jour de la conception et se continue jusqu'au 280e jour, moment du dénouement final.

Cette période de 40 semaines peut ne durer que 270 jours et se prolonger jusqu'à 300 sans être néanmoins anormale. La menstruation a une grande influence sur l'époque terminale. Mais, en somme, la durée ordinaire est de dix mois lunaires, et l'on doit regarder le moment de la dixième menstruation comme celui de l'accouchement. C'est dix mois de soins préparatoires pendant lesquels une éducation hygiénique toute particulière sera applicable à la future mère. Ainsi la femme enceinte ne devra pas porter de corset; elle devra respirer un air pur, faire un exercice modéré, prendre de la distraction sans fatigue, éviter les rapports conjugaux, les émotions de toutes sortes, avoir une nourriture substantielle de digestion facile et peu excitante, des vêtements convenables pour la protéger contre les variations brusques de température, des heures de repas, de lever et de coucher régulières.

On veillera à ce qu'il n'y ait jamais de constipation pendant tout le cours de la gestation, inconvénient qui aurait les plus sérieuses conséquences au moment de l'accouchement.

On remédiera par avance aux excoriations ou crevasses, qui pourraient rendre la lactation impossible,

en lotionnant tous les jours les seins et le mamelon avec l'eau froide alcoolisée.

Quant à l'accouchement en lui-même, facile ou difficile, il sera fait par le médecin, chez les primipares surtout. Le rôle du médecin ne consistera pas seulement à effectuer l'accouchement et la délivrance, mais en outre à surveiller la mère durant tout le temps de la grossesse, à l'aider de ses conseils, à prévoir tout ce qui peut arriver et à écarter les accidents possibles.

La femme mère s'abstiendra de toute médication (telles que saignées, purgations, lavements, etc.) non prescrite par le médecin.

La seule chose dont elle fera usage dans le cours de la grossesse, ce sont les bains simples (4 à 5 fois par mois), et les frictions sèches journalières à la brosse.

Au moment même de l'accouchement, il faudra avoir préparé d'avance un petit lit de sangle, des alèzes, du linge, une toile cirée, des éponges, etc.

La femme sera dépourvue de vêtements gênants : robes à taille, jarretières, etc.; les cheveux seront nattés, le ventre et les seins huilés, et si on a eu le temps, par un lavement de graine de lin, on aura provoqué une garde-robe.

Il n'y a nul inconvénient à ce que la femme mange même au dernier moment. Il ne faut pas non plus se préoccuper du vomissement, s'il survenait au moment de l'accouchement.

Aigreurs d'estomac.

Cet inconvénient peut avoir lieu accidentellement ou être un phénomène permanent et périodique, inhérent à certains estomacs qui fonctionnent mal. Dans le premier cas, il est dû à une indigestion stomacale toute passagère, à laquelle on remédiera par une infusion de tilleul ou de camomille. Dans le

second cas, l'aigreur ou renvoi acide est dû à un mauvais fonctionnement de l'organe préparatoire de la nutrition, et constitue, par ce fait, un état de maladie auquel il faut remédier promptement.

La cause la plus simple sera celle d'une alimentation irrégulière ou de mauvaise qualité, l'inégale proportion des liquides et des solides ingérés, l'excès de l'un ou de l'autre, leur insuffisance, et enfin la prédominances de certains aliments inappropriés à certains estomacs, tels que : abus du fromage, du laitage, des fécules, des acides, des matières sucrées, des corps gras, du vin, du cidre ou autres boissons fermentées, quelquefois du café noir, une nourriture fade ou trop épicée.

Cette cause la plus simple appelle naturellement un changement total de régime. Si la maladie est ancienne, on y remédiera en outre par l'usage d'une eau gazeuse naturelle, l'eau de Saint-Galmier, par exemple (pas l'eau de seltz artificielle surtout), l'eau de Renaison, de Condillac, de Grandriff, le carbonate de chaux, le charbon végétal pulvérisé, mais cela regarde le médecin.

Le point important est de modifier l'alimentation dans le sens voulu, et de ne pas hésiter à sacrifier certains aliments chers à nos goûts, si cela est nécessaire.

Alcools, Alcooliques.

Boissons d'un usage parfaitement inutile, souvent même nuisible à la santé, dont l'abus produit l'abrutissement de l'individu d'abord (*Voyez ivrognerie*), et ensuite les maladies des reins, de la vessie, le cancer de l'estomac, du foie, le *delirium tremens*, la phthisie, et enfin la combustion spontanée. Voilà un joli cortége, ce me semble. On a prétendu que dans les pays froids, dans les mers du Nord, chez les pê-

cheurs du littoral, qui doivent affronter tous les temps, les alcools étaient indispensables, je le veux bien, mais alors c'est un mal nécessaire. On a préconisé autrefois chez les personnes âgées le vieux et excellent cognac comme un fortifiant ; à petites doses non habituelles, oui.

Chez les jeunes gens, c'est un véritable poison qui annihile toute faculté intellectuelle, et même certaines fonctions physiologiques, telles que celles de la nutrition et de la reproduction.

Dans ces dernières années, on a proposé, le professeur Fuster, de Montpellier, en tête, l'alcool dans le traitement des affections des voies respiratoires. *Adhuc sub judice lis est.*

Quant à ce qui concerne la médecine, le meilleur usage que l'on puisse faire de l'alcool et des alcooliques est de l'employer dans les plaies comme mode de pansement. Voilà quinze ans environ que nous l'avons employé pour la première fois, et nous nous en sommes toujours bien trouvés, notoirement durant la guerre de 1870.

(Consulter à cet égard le mémoire intéressant de M. le docteur Batailhé, professeur à l'Ecole pratique.)

Allaitement.

Fonction par laquelle la femme-mère continue la vie à son enfant. Hors les cas exceptionnels que nous avons indiqués (maladies organiques), elle ne saurait s'en dispenser, sans courir les plus grands dangers, soit dans le présent, soit dans l'avenir.

Dans le présent, les fièvres puerpuérales, la péritonite menacent ses jours.

Dans l'avenir, perte des cheveux, des dents, de la mémoire, affections de l'estomac, de la matrice, ma-

ladies de poitrine, maux de nerfs, cancer du sein, cancer de l'utérus, tel est le danger pour la mère parjure.

Pour l'enfant, c'est bien autrement grave : Enumérons tous les inconvénients, tous les dangers ; ils sont innombrables, physiques et moraux. Encore ne parlerai-je pas des mères dénaturées qui envoient, loin d'elles, leurs enfants en nourrice ; c'est un genre de monstruosité qui voue les enfants à une mort certaine ou, ce qui est pis, à l'épilepsie, aux scrofules, aux tubercules, à la syphilis, etc.

Cela se comprendrait tout au plus chez les *filles*, dont l'enfant est un témoin importun et gênant ; mais chez les mères qui tiennent encore à ce nom, cette faiblesse ou ce préjugé est un crime, le pire de tous, l'infanticide avec préméditation !

Parlons donc seulement des mères qui croient avoir un enfant, et qui croient aussi ne pas devoir le nourrir elles-mêmes. Au point de vue philosophique et moral, l'enfant livré à une nourrice mercenaire est un germe arrêté dans son évolution, interrompu, éteint, une greffe étrangère, un bâtard ; une vie nouvelle se fait pour lui. Avec elle, l'oubli du passé, la négation originelle sur le sein de cette femme, plus mère que celle qui l'abandonne, puisque l'enfant trouve en elle sa nourriture. La ressemblance physique même disparaît dans ce changement volontaire.

La vraie mère est celle qui nourrit son enfant, ne l'oublions pas : tout sera en désaccord parfait entre la mère et la nourrice : ce sera une véritable révolution. Combien voit-on de mères qui ont de l'hostilité, de l'animosité, parfois même de la haine contre la nourrice de leur enfant. Au point de vue de l'espèce, nous ne craignons pas d'affirmer que la nourrice est une cause d'abâtardissement, de dégénérescence humaine.

A l'appui de ce que nous avançons, disons qu'*une*

Société, dite *Protectrice de l'Enfance*, a été reconnue fondation d'utilité publique, à l'instar de la Société protectrice des Animaux, reconnue, elle aussi, d'utilité publique : tel est le bilan moral de notre pays. On se demande ce que doivent penser de notre civilisation les Peaux-Rouges.

Après cette digression salutaire, revenons à nos moutons. L'allaitement, acte physiologique maternel, doit être fait par la mère et non autrement : tel est le principe.

Pour que l'allaitement se fasse dans de bonnes conditions, il faut que la mère elle-même s'y trouve placée, qu'elle jouisse d'une bonne santé, n'ait aucun des vices rédhibitoires qui la répudient comme nourrice, qu'elle soit de bonnes mœurs, ait une vie régulière, une nourriture suffisante, qu'elle soit sobre d'émotions de toute sorte.

Pour faciliter l'accumulation du lait dans les seins, et aussi pour que, par un repos suffisant, il soit de bonne qualité, il faut au moins un intervalle de quatre heures entre chaque *téterie*.

La mère qui nourrit a besoin de sommeil, tant pour elle-même que pour son enfant; elle ne donnera donc jamais le sein la nuit, hors des cas exceptionnellement rares.

La qualité du lait de la mère varie à mesure que l'enfant avance en âge. Faible et albumineux dès le principe, il devient bleuâtre, et enfin jaunâtre, en augmentant toujours de densité à mesure que l'enfant approche de la dentition. Ce n'est qu'avec beaucoup de circonspection, et après avoir tenté tous les autres moyens, que l'on adjoindra la nourriture artificielle au lait de la mère ; encore cela ne peut-il avoir lieu dans les premiers mois de l'allaitement. Le lait des animaux n'est pas toujours d'une administration facile.

Si l'on juge à propos d'effectuer une alimentation mixte, ce qui regarde le médecin, on essaiera dans

l'ordre suivant : le lait de jument d'abord, d'ânesse ensuite, de chèvre, et en dernier lieu celui de vache.

Dans le cas toujours d'alimentation mixte, nous avons obtenu de bons résultats d'un produit qui déjà n'est plus nouveau, et dont la découverte est due à l'illustre chimiste de Vevey, je veux parler de la *Farine lactée Nestlé.*

Ce savant philantrope, par une ingénieuse combinaison, a incorporé la fécule du blé à d'excellent lait de vaches suisses, et nous présente, sous forme de poudre impalpable, homogène, un aliment toujours identique et d'un emploi facile. C'est, sans contredit, le meilleur de tous les essais qui ont été faits dans la voie de la fabrication des produits pour l'alimentation artificielle des enfants.

Il demeure néanmoins bien entendu qu'aucun de ces produits, pas plus qu'un autre lait, ne peut remplacer celui de la mère.

Autrefois, avant que l'usage des nourrices ne fut si odieusement répandu dans les mœurs, on allaitait au moyen d'une chèvre, d'une jument. Ces modes sont excellents et préférables à la nourrice de profession.

Le biberon (voyez ce mot), employé concurremment avec le sein, est un fort mauvais moyen et ne doit être employé qu'à défaut de mieux.

Conclusion : Le seul allaitement rationel est celui de la mère.

Tout autre moyen est réputé mauvais, nuisible ou imparfait.

Alimentation. — Aliments.

Les conditions les plus favorables d'une bonne santé étant fatalement inhérentes aux fonctions de la nutrition, on comprend toute la valeur de l'alimentation dans les phénomènes biologiques.

L'alimentation doit d'abord être simple et régulière, variée sans être recherchée, de bonne qualité sans être succulente, appropriée à la dépense, et non trop abondante.

Quant aux conditions physiques, l'adapter aux climats et aux saisons, au mode physiologique individuel, c'est-à-dire au tempérament, à l'âge, à l'habitude ou profession de l'individu. Toutes ces données étant variables à l'infini, l'allmentation la plus simple sera la plus générale et par conséquent la meilleure. Il n'y aura plus qu'un rapport à trouver : celui de la quantité à la dépense. Il demeure en effet établi qu'un adulte doit manger plus qu'un vieillard, l'ouvrier employé aux durs travaux plus que l'homme de cabinet, l'homme du Nord plus que celui du Midi, le nerveux plus que le phlegmatique et le sanguin, l'homme plus que la femme et que l'enfant.

Les perversions de la nutrition étant, sinon la cause première de la perte de la santé, du moins son phénomène initial ou concomitant, on doit veiller à ce que cette fonction primordiale ait lieu intégralement.

A cette fin concourent encore, non-seulement l'alimentation proprement dite, mais en outre toutes les circonstances ambiantes qui s'y rattachent : l'air, l'exercice, le mouvement, la distraction.

Ainsi, l'on devra parfois favoriser les efforts vers une alimentation plus complète, par les voyages, l'air des montagnes ou des vallées, les modifications apportées dans la nature des boissons (*voyez ce mot*); au besoin, par un exercice tel que la promenade, ou une gymnastique régulière et systématique. On y joindra parfois les frictions, le massage, les douches froides.

Si l'excès d'une alimentation raffinée prise en abondance produit la goutte et la gravelle, l'absence d'alimentation suffisante, ou bien une alimentation de mauvaise qualité amène la chlorose et l'anémie,

comme chez les femmes, par exemple; puis, plus tard, une sorte de cachexie souffreteuse, le lymphatisme prolongé, les scrofules, etc., ou encore des désordres nerveux de toute espèce.

Les matériaux fournis à l'alimentation doivent avoir non-seulement la qualité et la quantité requises, mais encore une sorte d'appropriation qui en rend l'assimilation plus facile. Ainsi, tandis que certains animaux sont carnivores, herbivores ou frugivores, l'homme, parmi tous, est omnivore. Par l'examen des mâchoires et des dents, ce fait, controversé par certains auteurs, devient évident *à priori*.

Les conditions climatériques, saisonnières et barologiques ne sont pas les seules qui jouent un rôle important dans le phénomène qui nous occupe; les circonstances physiques viennent aussi y ajouter leur influence. Le calorique ou son absence, la lumière, l'électricité, agissent sur nos organes, en provoquant un stimulus nécessaire. De là des exagérations en sens opposé, de là aussi des différences marquées, que l'on pourrait presque appeler des zones alimentaires.

Tandis qu'une nourriture légère et peu abondante en principes azotés est le propre des pays méridionaux, nous voyons dans le Nord des aliments plus substantiels et plus abondants devenir nécessaires.

Ainsi, dans les régions polaires, les Lapons, les Esquimaux, se nourrissent de chair de renne, d'huile de phoque, aliments éminemment lourds, riches en carbone et en azote. Ils puisent ainsi, dans cette alimentation simple et grossière à la fois, les éléments nécessaires au développement du calorique indispensable pour la lutte permanente contre une climaterie glaciale et presque sans lumière diurne.

Tandis que ces peuplades déshéritées peuvent impunément user et même abuser des boissons fermentées et des alcools, du sucre (tous corps hydrogénés et carbonés), les habitants des pays voisins de

l'Equateur doivent avoir pour règle la plus grande sobriété, vivre de fruits, de boissons acides et rafraîchissantes, d'huiles légères, et non de corps gras trop riches et trop lourds.

Les aliments de l'homme sont solides et liquides. Puisés dans les trois règnes naturels, ils présentent, sous des formes multiples, variées à l'infini, leurs principes immédiats dans l'ordre suivant : azote, carbone, hydrogène, oxygène, auxquels il faut ajouter le soufre et le sel marin.

La qualité d'une bonne alimentation, c'est-à-dire d'une assimilation facile, sera celle qui réunira dans son ensemble la meilleure proportion de ces différents éléments. Ainsi, une bonne alimentation sera composée de corps gras : beurre, huiles, graisses ; de végétaux ; légumes et fruits : et enfin de viandes et poissons, qui représentent chimiquement la fibrine. L'eau, qui est en outre une boisson, agit comme véhicule dans l'alimentation.

Parmi les boissons, quelques-unes sont considérées comme alimentaires : le vin par exemple, ce qui est faux ; la bière, ce qui serait plus vrai, à cause de l'orge qu'elle contient. (*Voyez Boissons.*)

Allumettes chimiques.

Deux ordres d'accidents sont produits par les allumettes chimiques :

Les empoisonnements ;

Les brûlures.

Il y en a un troisième qui est l'incendie, mais celui-ci n'est pas de notre compétence.

Il est un moyen de les éviter tous : c'est de n'employer que les allumettes au phosphore amorphe, dites allumettes Coignet.

(Voir aux mots : Empoisonnements, Brûlures, au commencement de ce volume.)

Anévrisme.

(*Voyez Cœur*).

Angine. — Mal de gorge.

Maladie de la jeunesse qui affecte les amygdales. Il ne faut jamais laisser marcher une angine sans réclamer le secours du médecin.

Toute angine, en 24 heures, peut devenir dangereuse par suite d'un changement dans la température.

Dans le cas de gêne absolue de la respiration et en l'absence du médecin, mettre six sangsues à l'anus (et non à la gorge), prendre des bains de pieds sinapisés, insuffler sur les amygdales de la poudre d'alun calciné, et boire de la limonade en attendant.

Pour prévenir le retour de l'angine, on fera bien de cautériser fréquemment les amygdales, d'éviter le froid et surtout l'extrême sensibilité de la gorge par des lotions froides externes.

Si l'angine est, comme cela arrive quelquefois, la manifestation locale d'un état inflammatoire général, on y remédiera à l'avance par l'usage de bains fréquents ; surtout ne pas recourir à la méthode populaire (saignée locale, cataplasmes au cou) qui, par son mode d'action, attire le sang vers la tête, au lieu de l'en éloigner.

Les complications de l'angine sont l'étouffement, la diphtérite, le croup, l'érysipèle. (*Voyez ces mots.*)

Aussi nous ne saurions trop insister pour que l'on regarde, dès le début même, cette affection comme grave.

Anthrax.

(*Voyez Clous*).

Aphthes.

Maladie de la bouche qui est l'indice d'une violente inflammation de l'individu, et à la fois d'une alimentation mauvaise et trop épicée.

Il faudra éviter les aliments salés, épicés, changer le régime, s'il est mauvais, faire usage de bains fréquents et se gargariser la bouche avec une solution de borax.

Si cela ne suffit pas, il faudra consulter le médecin, car, dans ce cas, la maladie pourrait cacher une cause spécifique indiquant une fâcheuse prédisposition organique; par leur tenacité et leur abondance, les aphthes finissent par convertir une incommodité gênante en une maladie réelle. Il faut donc y remédier au plus tôt.

Apoplexie. — Coup de sang. — Congestion.

Nous avons à dessein rapproché le mot apoplexie ou coup de sang du mot *congestion*, quoique toute *apoplexie* soit réputée foudroyante ou à peu près. Cette terrible maladie, qui laisse souvent l'homme mort ou paralysé, est toujours précédée de nombreux symptômes, qui passent malheureusement inaperçus. C'est à l'ensemble de ces symptômes qu'il faut donner le nom de *congestion*. La *congestion* ou des *congestions* successives précèdent toujours l'*apoplexie*.

L'afflux périodique du sang vers la tête (en dehors

de l'état physiologique que l'on appelle le *sommeil*) constitue, quelle qu'en soit la cause, physique ou morale, une sorte de *congestion* habituelle qui prépare un danger très-grand, dont l'éclosion aura lieu subitement, par une cause en apparence insignifiante.

Si donc l'on veut parer au danger, il faut s'y préparer longtemps à l'avance, et tenir comme dangereux tous les symptômes qui se produisent. Ce sont d'abord des troubles généraux dans l'acabit de l'individu : la tristesse ou l'exaltation, la perte de la mémoire ou son affaiblissement, la distraction cérébrale, la perte ou la diminution de l'activité individuelle, et enfin tout changement brusque survenant dans les mœurs ou habitudes du sujet, sans cause logique appréciable. Il a parfois une sorte de mauvaise humeur ou tristesse avec silence, que Broussais a défini sous le nom d'*irritation cérébrale*.

Les sentiments comme les goûts sont pervertis ; tel malade qui était d'un caractère doux devient irritable et colère ; tel autre, qui était très-gai, devient triste, et réciproquement ; les goûts changent, le sujet déteste ce qu'il aimait autrefois, et ainsi de suite. Les sens, parfois, deviennent obtus ; on observe le plus souvent la perte de l'odorat et du goût, ou bien des sensations étranges ou inaccoutumées ; il peut y avoir de la surdité, des hallucinations, des illusions auditives, de même qu'il peut y en avoir d'olfactives. Les tintements d'oreille sont fréquents. Nous avons vu souvent des troubles de la vision survenir, et faire croire au malade à une maladie des yeux. Ce dernier mode est fort dangereux, en ce sens que le malade porte toute son attention sur une maladie qu'il n'a pas, et pour peu qu'il tombe entre les mains d'un ignorant ou d'un charlatan, tous deux perdent la notion d'une maladie dangereuse, en prenant une manifestation partielle pour une maladie réelle.

Des désordres physiques sans nombre viennent s'ajouter à ceux-ci et infirment davantage la situation. Ce sont les douleurs de tête, l'insomnie sans motif, un état de faiblesse générale, la perte de l'appétit ou son exagération; la constipation, l'affaiblissement des fonctions viriles ou leur exaltation.

L'ensemble des causes lointaines qui préparent l'*apoplexie* est physique et moral.

Certains tempéraments, tels que le sanguin et le nerveux, y prédisposent davantage.

Les causes physiques sont : tous les excès d'abord, la fatigue exagérée en l'absence d'une nourriture fournissant une réparation suffisante ; les voyages et la suractivité physique ; une nourriture trop abondante et trop succulente ; les veillées et la fatigue nocturne; l'absence de sommeil par quelque cause que ce soit, les excès sexuels et alcooliques, et dans l'ordre inverse : l'abstinence, l'abus du repos et du sommeil, le séjour prolongé au lit, la continence, l'absence d'exercice ou de travail physique.

Les causes d'ordre moral sont l'excès de travail intellectuel, le travail nocturne, les émotions tristes de toutes sortes, les chagrins d'amour, les échecs à l'orgueil, la paresse intellectuelle, les pertes de fortune, d'argent, d'honneur, d'affections, et en général tout ce qui, de près ou de loin, est de nature à porter atteinte à l'instinct de conservation.

Lorsque le terrain est ainsi préparé chez l'individu, une cause en apparence bénigne peut faire éclater la maladie. Une chute, un coup à la tête, l'insolation, l'action du froid, un changement brusque de température, un excès de table, une vive contrariété, une émotion violente ; il n'en faut pas davantage.

Parmi les causes physiques occasionnelles, notons comme très-dangereuses : la suppression subite des règles, d'un séton ou vésicatoire, la disparition brusque des hémorroïdes ou d'une maladie chronique

de la peau, l'usage de pommades ou de teintures (*voyez ces mots*) sur le cuir chevelu.

Si l'apoplexie est complète, c'est-à-dire s'il y a épanchement cérébral par suite de la rupture de quelques vaisseaux, en raison de l'irruption subite du sang en excès sur un point donné, la mort subite ou la paralysie en est la conséquence.

Si l'apoplexie n'est pas complète, il peut n'y avoir qu'un simple étourdissement ou une syncope, mais dans l'un et dans l'autre cas, c'est un dangereux avertissement dont il faut savoir profiter au plus tôt.

Il va sans dire qu'il faut appeler le médecin au plus vite, et en attendant, pour ne pas perdre de temps, il faudra poser des sinapismes aux cuisses, à la région du cœur, faire des frictions à la colonne vertébrale avec de l'alcali étendu d'eau, de l'eau sédative, ou de l'eau de Cologne, si l'on n'a pas mieux, du vinaigre, de l'essence de térébenthine, faire respirer de l'alcali étendu d'eau, de la teinture d'arnica montana, appliquer quelques ventouses scarifiées ou simples sur la colonne vertébrale, entretenir une forte chaleur aux pieds au moyen de l'eau chaude, de briques chauffées, de linges chauds, en continuant toujours les frictions avec une brosse en crin, le malade étant enveloppé dans des couvertures de laine, et aussitôt qu'on le peut, lui faire avaler, avec beaucoup de précaution toutefois, une infusion chaude de thé, de camomille, de l'eau de mélisse par petites cuillerées.

Autrefois on employait la saignée immédiate ; ce moyen a été répudié comme amenant la paralysie consécutive. Est-ce bien la saignée plutôt que l'apoplexie elle-même ? Cela regarde le médecin.

Avant l'arrivée du médecin les dérivatifs sont la règle, et on opérera comme nous avons dit plus haut.

Dans cet ordre d'idées, on a dit qu'un rhume de cerveau pris à temps pouvait sauver un homme d'une apoplexie. Cela est vrai ; c'est pourquoi nous

conseillons volontiers de provoquer, si l'on peut, l'éternuement au moyen de substances irritantes introduites dans les fosses nasales (alcali, poivre, poudre sternutatoire).

Disons en terminant que la véritable guérison est tout à fait préventive. Ainsi lorsqu'on verra se montrer tous les symptômes que nous avons indiqués, on fera tous les efforts possibles pour empêcher le retour périodique du sang vers la tête, et cela par un traitement et un régime très-sévères.

Appétit.

C'est une sorte de sentiment agréable lorsqu'il n'est pas trop prolongé, qui provoque en nous le désir des aliments; sensation naturelle qui indique que la digestion précédente est terminée, et que de nouveaux matériaux doivent être fournis à la circulation. Chez les personnes bien portantes, le retour périodique de la faim ou besoin de manger, se traduit par de l'appétit; cela a lieu à certaines heures qui sont le résultat des habitudes de nos organes. Quoique l'appétit soit d'un excellent augure pour la santé, il n'est pas absolument nécessaire à l'intégral exercice des fonctions digestives. Il est des personnes dont l'état de santé est excellent, qui mangent très-bien, et n'ont jamais à proprement parler d'appétit. Mais si l'absence d'appétit coïncide avec des dégoûts, des digestions difficiles, des pesanteurs, des coliques, des renvois, etc., c'est une autre affaire; l'estomac est malade; il faut alors s'occuper de l'organe. Dans ce cas de perte d'appétit subit, de dégoût pour les aliments, il faudra faire diète d'abord, et si cela ne suffit pas, chercher la cause pour y porter remède. A certaines époques de l'année la perte ou diminution de l'appétit coïncide parfois avec un besoin de repos de l'estomac, ou au moins avec un besoin de changement de nourriture. C'est là un point d'hygiène utile à saisir.

Asphyxie.

(*Voyez au commencement de ce volume.*)

Asthme.

Par lui-même ce mot veut dire simplement difficulté de respirer, phénomène qui peut se produire par suite de causes toutes différentes. En effet les personnes riches en embonpoint ont souvent une sorte de gêne dans la respiration, sans que cela comporte une maladie réelle.

Les malades affectés d'hypertrophie du cœur, d'emphysème pulmonaire, de catarrhe bronchique, ont souvent la respiration courte, et sont dits asthmatiques. C'est pourquoi tous les remèdes employés contre l'asthme, en admettant qu'ils soient bons (cigarettes de toute sorte, y compris les cigarettes Raspail) seront toujours d'une application impossible; car évidemment le traitement d'une maladie du cœur sera tout différent de celui d'une affection de poitrine, étant admis néanmoins que ces deux maladies aient les mêmes symptômes.

Conseil à suivre : Eviter les charlatans et les drogues.

Attaque de nerfs (*Vapeurs*).

Tout le monde sait ce que c'est qu'une attaque de nerfs, infirmité à laquelle les dames et aussi les demoiselles sont parfois sujettes. Il y en a autant de simulées que de vraies. Elles naissent des émotions et impressions violentes chez les personnes d'un tempérament nerveux. Elles diffèrent de l'épilepsie et de de la chorée ou danse de Saint Guy, parce qu'elles sont fugitives et passagères, ne laissent point de trace et n'ont rien d'organique ni de grave. Les affusions d'eau froide à la figure sont le meilleur remède,

hors le cas où il ne saurait être employé sans inconvénient.

Il faudra veiller par tous les moyens possibles (notamment par la fustigation) à ce que les jeunes personnes n'en prennent pas l'habitude.

Avortement. — Fausse couche.

L'avortement est une fausse couche volontaire. Il est vraiment insensé de supposer que cela existe, mais pourtant c'est ainsi. Si les malheureuses qui n'ont pas honte de se livrer à de telles pratiques savaient à quoi elles s'exposent, elles y renonceraient, et avec elles les odieuses matrones qui les y convient.

La fausse couche ou accouchement prématuré peut se produire pendant tout le cours de la grossesse ; le plus fréquemment elle a lieu vers le commencement ou au septième mois. Les fausses couches qui viennent au début et qui passent quelquefois inaperçues sont souvent les plus dangereuses dans leurs conséquences. La femme a eu un retard, une perte, et puis c'est tout ; elle se remet tant bien que mal. Mais si l'on fait attention que c'est là le point de départ de maux sans nombre pour la femme, il n'en sera plus de même, et l'homme expérimenté devra soigner la malade, en lui persuadant bien qu'elle a, à partir de ce moment même, le germe de toutes les maladies, et parfois aussi qu'elle est presque entachée de stérilité, tant par la maladie de l'organe gestateur lui-même que par la propension que ce même organe aura acquise à renouveler le fait indéfiniment quelquefois.

Les abaissements de matrice, la disménorrhée, les flueurs blanches, les affections d'estomac, la chlorose, en sont les conséquences ultimes. C'est pourquoi nous recommandons les plus grandes précautions aux jeunes femmes devenues mères. Comme par un fait exprès, toutes les femmes, à ce moment,

soit par leur lourdeur, soit autrement, deviennent maladroites et sont pour ainsi dire prédisposées aux chutes vers les quatrième et cinquième mois de la grossesse surtout.

Il faut d'abord une grande circonspection dans la marche, proscrire toute chaussure gênante, et particulièrement les bottines à talons. (*Voyez Grossesse.*)

Si, malgré toute précaution, une chute arrivait, il faudrait condamner la femme à un repos absolu de huit jours, lui faire prendre un ou deux bains simples et porter une ceinture, ce que toute femme enceinte doit faire.

Quant aux autres accidents qui peuvent survenir (péritonite, hémorrhagie), cela regarde le médecin. (*Voyez Hémorrhagies.*)

Bains.

Il y a encore, à l'heure qu'il est, dans certains pays, le Jura, par exemple, des êtres humains (méritent-ils ce nom?) qui n'ont jamais pris de bains de leur vie.

Est-ce préjugé, incurie? — On prend généralement des bains par propreté et non par hygiène. — A l'aide de ce moyen bien simple, on peut pourtant conjurer une foule de dangers, éviter des maladies sans nombre.

Combien nous sommes loin des anciens, qui faisaient de la balnéologie une chose indispensable à la vie!

Il faut réhabiliter le bain et l'élever à la hauteur d'une institution sociale, en faire une chose d'utilité publique.

Il est indispensable de prendre au moins un bain par semaine.

En voyage, le bain est de première nécessité pour l'acclimatement, le changement d'habitudes, — j'entends le bain simple chaud, à la façon antique, précédé et suivi de frictions.

Que l'on ne vienne pas me dire que le bain fait mal, — c'est une imbécilité.

Pour prendre un bain dans de bonnes conditions, et en retirer tout l'effet désirable, bien-être, délassement, souplesse, agilité, etc., il ne faut pas le prendre trop éloigné du dernier repas (de trois heures à trois heures et demie environ), à la température de 34 degrés centig., et ne pas y demeurer plus de 45 minutes.

On se trouvera bien de manger dans le bain ou d'y faire une légère collation.

En sortant, on fera un exercice modéré, tel que la promenade à pied.

Nous avons ajouté, et nous nous en sommes toujours bien trouvé, les lotions froides au sortir du bain chaud.

Le bain froid est plutôt un agrément qu'un moyen hygiénique. Il doit être court pour être salutaire. Nous en dirons autant des bains de mer, qui sont plus excitants et que l'on prend généralement trop prolongés.

Les bains de Baréges, les bains salins, les bains alcalins ne doivent être pris que sur ordonnance du médecin. Ce sont des moyens très-utiles, mais aussi très-énergiques, dont l'action n'est pas toujours bien appréciée par les malades.

Beurre.

C'est un des corps gras les plus utiles, non-seulement dans la préparation des aliments, mais encore comme médicament. M. le professeur Trousseau, dont l'investigation thérapeutique était pleine de génie, a démontré à l'Hôpital des Enfants que le beurre était un véritable succédané de l'huile de foie de morue. C'est maintenant un fait scientifique. En effet, le beurre, qui est une graisse d'une légèreté extrême, est à la fois, par sa composition chimique

et son origine, un véritable aliment et en même temps un médicament d'une assimilation facile. Il facilite les digestions et augmente la calorification.

Le beurre est une des substances les plus falsifiées, chose bien regrettable, car nous regardons le beurre comme une des denrées les plus indispensables à l'alimentation. Il en est le complément indispensable dans le Nord, de même que l'huile d'olive dans le Midi.

Bière.

Excellente boisson, même et surtout dans les pays où le vin existe en abondance.

La bière est rafraîchissante et nourrissante en même temps, double propriété que le vin ne possède pas.

La bière n'irrite pas et n'échauffe pas ; elle est diurétique et laxative.

Prise modérément et de bonne qualité, elle facilite les digestions.

Pour réunir ces différentes conditions, il faut qu'elle soit non-seulement de bonne qualité, mais en outre bien fabriquée, consciencieusement faite, exempte de toute sophistication, telle que buis, chaux, fève de Saint-Ignace, strychnine, etc., ni trop jeune, ni trop vieille, pas trop chargée de houblon.

Blessures.

(Voyez art. Ier : *Soins en l'absence du médecin.*)

Biberons.

Il n'y en a pas de bons; mais celui que l'on a introduit dans les mœurs, depuis quelques années, et qui est constitué par un tube en caoutchouc de vingt centimètres environ, est une véritable infamie qui

empoisonne un enfant sur deux au moins. La police devrait intervenir à ce sujet, et la Société protectrice de l'enfance aussi.

Comment! pour une chose aussi subtile, aussi délicate que la nourriture d'un tout jeune enfant, on n'a pas craint de lui distiller, par une succion difficile, une nourriture douteuse, à travers un conduit en caoutchouc vulcanisé, long de vingt centimètres!

On connaît, par le Rapport de M. le professeur Delpech à l'Académie de médecine, tous les dangers de l'emploi du caoutchouc préparé (paralysie progressive par l'empoisonnement journalier).

J'ai vu, pour ma part, au moins dix enfants littéralement empoisonnés par l'atroce mécanique en question.

La paresse y trouve son compte. Voici comment les choses se passent :

L'enfant est couché dans sa petite voiture ou dans son berceau; on lui passe le tube dans la bouche; on met la bouteille contenant un mélange quelconque un peu plus loin; le tube infecté s'enroule agréablement autour du cou du bébé, et puis plus rien à faire : la mécanique marche toute seule.

Je voudrais voir fouetter en place publique les mères de ces enfants-pompes.

Tous les biberons développent le muguet dans la bouche de l'enfant. Donc, ils ne sont pas bons. Mécaniquement parlant, il peut y en avoir qui ne sont pas détestables, mais les meilleurs sont encore mauvais. C'est un médecin et un père de famille qui parle.

Quoque ipse miserrima vidi... et quorum pars magna fui.

Le meilleur biberon, c'est le sein de la mère; il n'y en a pas d'autres.

Boissons.

Les boissons sont des agents de circulation et de dissolution, destinés à délayer les aliments solides pour en rendre l'assimilation plus sûre, plus prompte, plus facile, grâce aux phénomènes d'endosmose qui ont lieu dans l'économie vivante, d'une manière permanente.

La première qualité d'une boisson — et ceci a l'air d'une vérité de La Palisse — est d'être liquide, exclusivement liquide, et de ne pas être autant que possible alimentaire.

Le premier liquide qui nous offre ces conditions est l'eau potable. C'est aussi la meilleure de toutes les boissons, quoi qu'en disent les amateurs de vin, qui perdent de vue la question principale pour ne s'occuper que de leur goût.

L'homme qui boit de l'eau exclusivement fait un acte de sobriété constant. S'il est de même en toutes choses, une longévité extraordinaire lui est acquise.

Nous rangeons les boissons dans l'ordre suivant, l'eau ayant la priorité sur toutes :

Eau, bière, vin, cidre, poiré, etc.

Disons en outre que le cidre et le poiré sont les plus mauvaises de toutes, ce qui réduit notre total à trois.

Ce que nous avons dit de la bière, quant à la sophistication, nous pourrions le dire du vin, quoique sur une échelle moins grande.

Les boissons doivent être prises médiocrement, et eu égard à la dépense journalière (sueurs, urines, etc.)

La quantité de boisson est de un litre environ pour vingt-quatre heures. — En été, elle peut être de un litre à un litre et demi, deux litres au plus.

Les boissons, à part les cas exceptionnels, ne doivent jamais être prises en dehors des repas, le

meilleur moyen de calmer la soif étant de ne pas boire avec excès.

Boulimie (Faim canine).

C'est un inconvénient, quand ce n'est pas une maladie. On peut être grand mangeur et se bien porter; on peut aussi être petit mangeur et se bien porter également. Il y a là une affaire d'habitude. Il vaut mieux, toutes choses égales d'ailleurs, manger peu que beaucoup, la qualité d'une bonne machine étant de consommer peu et de rapporter beaucoup.

L'appétit excessif ou vorace est au surplus une infirmité. Que cela arrive chez les jeunes gens à l'époque de la croissance, après de grandes déperditions, très-bien; mais l'âge viril consomme moins et doit moins consommer. Cela vaut mieux.

La boulimie, quand elle est une maladie réelle, est toujours le précurseur de quelque trouble grave dont le dénouement est proche. Elle fait soupçonner des pertes sensibles, dont le mécanisme échappe d'abord à l'observation, une affection nerveuse, une maladie des voies urinaires, enfin un grand désordre organique quelconque.

Le dernier cas de boulimie-maladie que j'ai eu l'occasion d'observer, s'est terminé, après un engraissement considérable, sur un sujet de soixante-dix ans (le docteur S...), par une affection diabétique. La maladie a duré deux ans.

Bourdonnements d'oreilles.

C'est une sensation incommode que l'on éprouve dans l'une ou l'autre oreille, quelquefois dans toutes les deux, sans que cette sensation soit justifiée par rien.

Cette infirmité fort incommode, appelée encore *tintements d'oreilles*, est due à l'irrégularité des bat-

tements du cœur, ou à une gêne momentanée ou habituelle sur un point quelconque de la circulation veineuse ou artérielle. Souvent c'est un symptôme de la chlorose (*voyez ce mot*) qui n'a nulle gravité, mais qui pourtant réclame un traitement général approprié ; d'autres fois c'est l'indice d'une maladie de cœur réelle ou la première étincelle d'une gêne dans la circulation cérébrale. Cela peut être le précurseur d'une congestion ou d'une aploplexie (*voyez ces mots*), et dans ce cas il faut aviser au plus tôt.

Dans les deux cas, on devra consulter le médecin et surtout ne pas user de digitale, digitaline, etc., sans avis sérieux.

Boutons.

Eruption qui se présente au visage ou sur le corps, qui est toujours le résultat et la manifestation d'une inflammation interne. L'acné du visage est une de ses formes les plus communes ; on lui opposera un régime rafraîchissant, des boissons rafraîchissantes, des bains, mais surtout on n'appliquera jamais de moyens locaux, tels que lotions, pommades ou autres drogues, dans le but de faire disparaître brusquement l'éruption ; même chez les jeunes gens ce traitement pourrait avoir des conséquences graves, et à plus forte raison si l'acné est ancien et chronique.

Il faudra bien tenir compte que toute éruption, quelle qu'elle soit, est une manifestation d'un état interne dont il est prudent de surveiller le cours et la nature, au lieu de le supprimer brusquement.

La gravité sera toujours en raison directe de l'âge du sujet qui est affecté. Combien de malades ont été frappés soudainement de cécité ou de surdité pour n'avoir pas tenu compte de ce précepte !

Bronchite. (Rhume, grippe.)

Littéralement c'est l'inflammation des bronches, inflammation qui peut avoir une durée plus ou moins longue, et comme origine des causes toutes

différentes. De courte durée, c'est une bronchite aiguë, un rhume de poitrine, précédé de fièvre, suivi de toux et de crachats qui sont la terminaison habituelle au bout de trois semaines au plus, si l'affection ne présente pas d'autres symptômes, ou une durée plus longue. C'est toujours une affection grave, quelque soit sa bénignité, et à laquelle le public n'attache pas assez d'importance. Elle est sérieuse à tout âge, mais surtout aux âges extrêmes de la vie : l'enfance et la vieillesse. C'est particulièrement au printemps et à l'automne que les bronchites sont contractées.

A ces époques on fera donc attention d'éviter les refroidissements subits, l'humidité, l'extrême froid, l'extrême chaud, soit extérieurement, soit dans les appartements, et la transition brusque de l'un à l'autre, le corps étant en sueur ou autrement. Le choix de vêtements, appropriés non-seulement aux saisons, mais aux températures et aux climats, est ici de première nécessité.

Dans la bronchite simple un changement de régime, des boissons émollientes, un air tempéré, la diète sont de première nécessité. Si le mal ne cède pas à l'emploi de ces moyens, il ne faut pas attendre davantage et en employer de plus énergiques.

La bronchite chronique ou catarrhe est naturellement d'une durée plus longue et d'une tenacité plus grande ; souvent elle n'a d'autres inconvénients que d'être une infirmité gênante et sénile, qui se traduit par de la toux et l'expectoration continuelles, surtout aux changements de température ou de saisons. La bronchite chronique, dans sa forme la plus simple, fatigue parfois le malade par la grande abondance des crachats rendus, d'autres fois par les insomnies, si la toux a lieu la nuit. On remédiera à ces deux inconvénients par un régime et un traitement appropriés.

Si l'affection est par trop ancienne on se trouvera

mieux souvent de ne pas chercher à la guérir complétement, mais à en rendre les conséquences moins gênantes et moins sérieuses. Dans ce but, différents ordres de moyens ont été employés ; ceux qui réussissent chez l'un ne réussissent pas chez l'autre, et il faut un discernement extrême pour ordonner à coup sûr, ici les balsamiques, là les sulfureux, ailleurs les végétaux, l'huile de foie de morue, les eaux minérales, etc., et au moment opportun savoir alterner les uns avec les autres.

Ici, le régime, le choix des boisssons et des aliments, l'habitation, l'air pur, sont de la plus haute importance.

Il va sans dire que le choix du climat est ici de première nécessité. (Nous renvoyons le lecteur à l'article Stations sanitaires.)

Brûlures.

(*Voyez au commencement de ce volume.*)

Café.

Boisson d'un usage très-répandu et d'un résultat très-controversé. Le café vert, qui n'est guère employé chez nous, est un excitant très-énergique du cerveau. Torréfié, il l'est encore, quoique beaucoup moins.

Autrefois, on disait que le café est un poison lent, excessivement lent dans tous les cas. La grande estime, la grande vogue du café a commencé au dix-huitième siècle et s'est continuée en augmentant jusqu'à nos jours. C'est avec raison, car on peut dire, avec Brillat-Savarin, que c'est une boisson délicieuse. De tous les excitants, c'est le plus approprié à nos mœurs. Les détracteurs du café sont ceux qui en abusent ou ceux auxquels il est nuisible par son excitation trop grande : c'est l'exception. Quoiqu'il ne soit pas, à proprement parler, nuisible, le

café convient peu aux jeunes gens, mais il est très-utile aux vieillards. Certaines natures, hommes ou femmes, éminemment nerveuses, devraient s'en abstenir. Excitant général du système nerveux par son action sur le cerveau, il empêche le sommeil quand il est pris trop fréquemment, deux ou trois fois par jour. On s'y habitue pourtant, et passé cette période d'excitation, il n'empêche plus de dormir.

Il agit comme tonique, comme amer, et chez beaucoup il est un puissant digestif.

Pris à jeun, le café noir donne une suractivité incontestable. Dans ce cas, il augmente, passagèrement au moins, toutes les fonctions et sécrétions.

Il est utile et même indispensable dans tous les cas où l'organisme a à lutter contre les influences extérieures, le froid, l'humidité aussi bien que la chaleur torride. Ce fait, surabondamment démontré en Afrique, pendant la guerre de Crimée et la campagne de France, est maintenant un fait acquis.

Nous n'en dirons pas autant du café au lait, dont les femmes particulièrement font un usage immodéré, dans les grandes villes surtout. C'est un faux aliment, si l'on peut s'exprimer ainsi ; d'une digestion lente et difficile ; il trompe la faim ; chez les personnes sédentaires il développe des gaz dans l'intestin, ralentit le cours de la circulation, diminue l'appétit, arrête les digestions.

C'est une boisson très-agréable dont l'usage modérée, mais non habituel, n'a rien de nuisible, mais à condition qu'il ne remplace pas les aliments. Il est mieux supporté et n'a pas les mêmes inconvénients dans le Nord que dans les pays chauds, où il est fort dangereux d'en faire un usage fréquent.

Calculs. (Pierre, gravelle.)

Par suite d'un vice habituel dans le mécanisme de la nutrition il se forme, dans le corps de l'homme,

des pierres plus ou moins grosses nommées *calculs*. Ces pierres peuvent exister partout, mais on les trouve plus particulièrement sous la langue, dans les reins, dans la vessie, dans le foie, dans les articulations. Par leur présence anormale dans ces différents organes, elles constituent des maladies sérieuses.

Tout le monde sait combien les douleurs de vessie, occasionnées par la présence d'une ou de plusieurs pierres dans cet organe, sont intolérables et ennemies de la vie. Les coliques néphrétiques, les coliques hépatiques qui ont la même cause et souvent la même origine, mettent souvent en danger les jours du pauvre malade dont les souffrances sont horribles. Il faut ici persuader au malade qu'il est porteur d'une affection grave, qu'il ne pourra guérir qu'à l'aide d'une très-grande volonté et d'un changement total dans sa vie journalière. Tout le problème ici consiste, dans le moment même des coliques, à empêcher les souffrances et la fièvre, ou au moins à les diminuer ; à provoquer, si faire se peut, le déplacement du calcul au moyen de bains, cataplasmes, lavements, etc. Ensuite il faut éviter le retour des accès en modifiant, par le régime et l'usage d'eaux minérales bien choisies, la propension de l'organisme à fabriquer ces produits insolites.

Ces différentes affections étant toutes plus ou moins parentes de la *goutte* (*Voyez ce mot*), il sera facile, en connaissant la cause, d'appliquer le remède.

Le plus grand, le seul obstacle est la non-volonté du malade à vouloir lui-même changer son régime, à quitter la paresse ou la vie oisive pour l'activité, à renoncer à l'intempérance pour s'adonner à la sobriété. La force des habitudes et des sensations fait qu'une fois l'accès conjuré il reprend son régime et sa vie passée, oublieux du danger et de ses douleurs.

La gravelle est le premier avertissement des différentes maladies dont nous parlons ; due aux mêmes

causes, elle se manifeste par l'expulsion, par les urines, d'un sable fin, rouge, rose ou blanc. Elle provoque des envies d'uriner parfois très-douloureuses et des douleurs de reins.

Même traitement, même régime.

Calmants. — Sédatifs.

Doit être regardé comme calmant tout moyen employé en face d'un état d'agitation, d'inflammation, dans le but de produire un résultat tout contraire. En principe, le premier de tous les calmants c'est la chaleur tempérée humide; en fait, ce sont les bains chauds, les cataplasmes émollients, les boissons en général, les boissons mucilagineuses en particulier. Appelés encore sédatifs par quelques-uns, mot dont on a abusé, ils doivent *apaiser*. La guimauve, la mauve, le son, la saponaire, la graine de lin, l'althœa, le pavot sont à la fois calmants et sédatifs.

Le plus puissant de tous les sédatifs, c'est l'*eau* sous toutes ses formes : à l'état de vapeur, à l'état solide, à l'état liquide. Les calmants commencent à l'eau et finissent à l'opium. Dans le rayon médicamenteux, certains agents tels que l'aconit, la belladone, le sureau, la jusquiame, quoique n'étant pas des calmants proprement dits, agissent comme tels, s'ils sont employés d'une manière opportune. Question d'appropriation.

Cancer. (Squirrhe, carcinome, cancroïde, épithélioma.)

C'est une tumeur particulière qui se développe au sein des tissus vivants, soit lentement, soit spontanément en apparence. La spécificité de cette greffe, niée par quelques-uns et affirmée par le professeur Ch. Robin et le docteur Lebert, est hors de doute maintenant. Grâce aux travaux scientifiques de ces

savants, le microscope a rencontré la cellule épithéliale partout où il y avait cancer.

Quoique la cause originelle du cancer ne soit pas encore connue ou au moins trouvée, il est permis néanmoins de la présumer. Répétons à cet égard les idées que nous avons émises ailleurs :

THÉORIE DE LA PRODUCTION DU CANCER.

..... Tout arrêt de développement, spontané ou systématique, intervenu dans une fonction primordiale, et ayant pour effet d'arrêter l'évolution naturelle d'un germe normal, produira son altération ou sa déviation, non sa négation absolument.

Le résultat physiologique matériel sera l'éclosion d'un produit nouveau en apparence, mais dont la présence au sein des tissus vivants n'est justiciable que de la continuation, interrompue momentanément, du premier germe.

Une fois la disposition acquise à fabriquer un produit nouveau accomplie, l'organisme fonctionnera désormais dans le sens de cette déviation devenue physiologique. Voilà pourquoi le cancer est, sera et peut être héréditaire (comme la vie elle-même), de plus en plus héréditaire si, au lieu d'en arrêter les conditions de production, on les favorise par la réitération successive des mêmes causes. Voilà pourquoi aussi son origine première, occasionnée par une altération de la *nutrition*, a son point de départ dans l'organe femelle. Voilà pourquoi le cancer est plus fréquent chez la femme que chez l'homme, le renouvellement périodique et fréquent des mêmes causes amenant fatalement la production des mêmes effets.

Voilà pourquoi les fausses couches, les avortements, le travail de la lactation interrompu, étant conditions nécessaires pour favoriser, localement d'abord, l'évolution d'un germe étranger, seront également conditions favorables de prédisposition à la

transmission ultérieure de ce même germe, une première fois développé.

Ici, c'est la vie elle-même qui lutte contre la vie.

Nous voyons les mêmes phénomènes se produire dans le règne végétal; des produits nouveaux se greffant sur des êtres plus anciens qu'eux, se substituant à eux-mêmes aux dépens de l'individu premier, par un mécanisme purement physiologique, en vertu de causes qui parfois nous échappent, mais néanmoins existent. Ces produits nouveaux étrangers qui se manifestent également sous forme de tumeurs dans les végétaux, sont dus à une déviation de la fonction *nutritive*.

Nous avons exposé ici cette théorie toute nouvelle du cancer, qui aurait peut-être mieux sa place dans un ouvrage scientifique, parce que nous avons un grand désir de la vulgariser, dans l'intérêt des familles, croyant aussi obéir à un impérieux devoir.

(*Note de la Rédaction.*)

Le cancer peut se développer dans tous les organes, depuis la peau jusqu'aux os. Les endroits les plus fréquents de son siége sont le sein et l'utérus, chez la femme; l'estomac, l'intestin, l'anus, la langue, les lèvres, le testicule, les os.

Il ne faudrait pas croire que le cancer qui apparaît spontanément se forme de même; non, le cancer peut mettre dix, quinze, vingt ans, et même davantage, à se produire. Il apparaît vers quarante ans chez la femme, c'est-à-dire à l'époque critique terminale, et de quarante à cinquante ans chez l'homme. Il peut néanmoins se produire plus tôt, mais ce n'est pas la règle. Nous avons connu la mère d'un chirurgien en renom, de Paris, chez laquelle un cancer du sein se manifesta à l'âge de vingt ans, à la suite, comme toujours, d'un coup reçu à la poitrine. Opéré par le professeur Laugier, il ne récidiva que vingt-cinq ans plus tard. Nous voyons, dans ce

double exemple d'âge et de récidive, une période d'incubation considérable. Ce n'est pas le seul que nous ayons observé. Le cancer peut rester *latent* pendant un temps très-long, si une cause purement étrangère ne vient pour ainsi dire allumer sa vitalité.

Le cancer n'est pas toujours une maladie guérissable; mais il l'est lorsqu'on lui oppose à *temps* un traitement approprié.

Les traitements employés ont été jusqu'ici l'ablation et la désorganisation par les caustiques. L'un et l'autre de ces moyens ont parfois réussi. Le grand inconvénient, c'est que le cancer repullule presque toujours. Mais il faut être juste, et je ne sache pas qu'une fois opéré, on fasse quelque chose contre sa récidive future. Tout est là.

Un empirique célèbre, le docteur noir, a tenu, il y a quelques années, tout Paris en éveil par l'affirmation qu'il faisait de guérir le cancer sans opération et par un traitement interne. Je ne dis pas que cela a été, mais je crois cela possible. Je crois que, le progrès des sciences aidant, on arrivera à guérir le cancer comme une autre maladie.

Le bruit qui s'est fait autour du nom de Vriès, à propos de la maladie de M. S... et de plusieurs personnes de Paris, a stimulé, si faire se peut, l'intelligence des praticiens et des gens de science, et je sais, en ce moment même, plusieurs médecins dont les travaux persévérants sont sur la voie des spécifiques contre cette terrible maladie. Mais n'anticipons pas sur l'avenir.

Quand on disait au professeur Bayle que les affections de poitrine trouveraient un jour leur guérison, il se mettait à rire. Laënnec lui-même doutait de l'avenir; et pourtant, aujourd'hui, la jeune génération, à la tête de laquelle se place, pour les maladies de poitrine, M. le professeur Guéneau de Mussy, ne craint pas d'affirmer et de prouver chaque jour, par

des observations nouvelles, la guérison réelle des maladies de poitrine. Nous sommes heureux de partager ses idées; car ce n'est pas dans la voie de l'impossible admis que l'on peut découvrir quelque chose.

Pour en revenir au cancer, dont nous affirmons la guérison *possible*, pourvu qu'on ne la tente pas *in extremis*, comme on a fait dès le début pour les maladies de poitrine, disons que l'on doit chercher dans la route des médicaments internes, et non dans les *pommades*, un remède efficace. Il faudra commencer le traitement de bonne heure et le maintenir surtout au voisinage de l'âge critique chez l'homme, et chez la femme particulièrement. Lorsqu'il y aura des cancers dans une famille, on traitera les rejetons en conséquence, les filles surtout. Le phénomène de la menstruation sera surveillé et dirigé avec plus de soin qu'on ne le fait d'habitude, aussi bien à la période initiale qu'à la période du déclin.

Il y a malheureusement, dans l'expression physiologique des phénomènes de la vie, trop de signes périodiques qui passent inaperçus, et en présence desquels la prévoyance scientifique est impuissante, non en défaut, par le fait de l'indocilité des malades et de la tenacité des préjugés. Ce sont ces phénomènes qu'il faut observer, suivre, analyser, et c'est de cette analyse que doit sortir la synthèse nouvelle.

Carreau.

On appelle carreau l'affection des enfants qui est caractérisée par un état particulier du ventre, gros et dur. Cette maladie, occasionnée par une mauvaise alimentation, rend les enfants malingres et chétifs, empêche leur accroissement et leur développement, et entraîne avec elle le rachitisme et une sorte de cachexie scrofuleuse, qui ne se termine jamais bien aux époques de la croissance. Les enfants mis en

nourrice ou sevrés trop tôt, ceux auxquels on donne une alimentation substantielle et mal assimilable, sont particulièrement sujets à cette affection, qui aura longtemps un fâcheux retentissement sur leur santé, si l'on n'y met bon ordre par un traitement très-énergique. La nourriture autant que le traitement doit concourir à la guérison. Cela regarde le médecin.

Catalepsie.

Maladie très-rare, dans laquelle toutes les fonctions sont ou paraissent être suspendues, y compris l'intelligence, la respiration et la circulation, de façon à faire croire à une mort réelle. C'est pourquoi on a appelé cet état *mort apparente*, et pourquoi aussi les histoires de catalepsies ont donné à certains individus la crainte d'être enterrés vivants. Je ne nie pas que cela ait été possible; mais, dans tous les cas, les enterrements prématurés n'ont pas été, et ne sont pas, surtout de nos jours, aussi fréquents qu'on le pense. Il est d'ailleurs un moyen d'éviter un si grand danger : c'est de ne procéder à l'inhumation des corps que lorsque la putréfaction commence. Dans ce cas il n'y a pas de doute possible; la mort est certaine.

Les magnétiseurs de profession, et aussi les illuminés du magnétisme, ont la prétention de produire à volonté cette rigidité et cette insensibilité cadavériques, soit d'une façon partielle, soit d'une façon générale. J'ai assisté à maintes expériences, je n'ai jamais rien vu; et même, en fait de *catalepsie* réelle, j'en suis encore à trouver quelqu'un qui en ait vu. C'est donc avec raison que cet état nerveux tout particulier a été nié par les uns et affirmé par les autres. Quand on pense un instant à toutes les objections que soulève ce mot, on se croit dans le domaine des rêves et non dans celui de la réalité.

Cataracte.

Maladie de l'organe de la vision, qui prive le sujet qui en est affecté de l'un des yeux, et quelquefois de tous les deux. Elle est dite simple ou double, suivant qu'elle atteint un seul œil ou les deux yeux à la fois; partielle ou générale si, par son étendue et son siége, elle prive complétement ou incomplétement le malade de la vue. Il est bien rare qu'une cataracte reste stationnaire : elle marche dans un sens ou dans l'autre, soit vers la guérison par résorption spontanée ou autrement, soit vers l'aggravation, par le fait même de sa nature. Il est cependant des exemples de cataracte dont le développement est demeuré le même pendant dix et même vingt ans.

Ces cataractes sont ce que l'on appelle des cataractes dures. Elles ne privent pas les malades de la vue complétement et n'ont d'autre inconvénient que de rendre la vue trouble ou incomplète dans certaines directions, en raison du point de l'organe qui est entaché.

Presque toutes les cataractes, pour ne pas dire toutes, proviennent de causes extérieures, sauf la cataracte sénile, qui est due chez les vieillards à un défaut de la nutrition. Parmi ces causes, la lumière blanche, soit naturelle, soit artificielle; la chaleur ou la lumière directe ou réfléchie; les travaux fatigants et prolongés de la vue, et en général tout ce qui produit la gêne, la fatigue ou la congestion du globe oculaire, tiennent la première place. La cataracte se manifeste par des troubles dans la vue, qui font percevoir les objets d'une façon incertaine d'abord, puis ensuite comme à travers un voile. Elle est toujours précédée de maux de tête.

Parmi les causes prédisposantes aptes à produire cette affection subitement, nous devons mentionner

la suppression brusque des règles, des hémorroïdes, d'un exanthème aigu ou chronique, d'un vésicatoire, d'un séton, etc. Cette notion est de la plus haute importance pour le traitement. Sans accorder à la question d'hérédité plus d'importance qu'il ne faut, il ees bon de tenir compte de la prédisposition héréditaire.

La cataracte confirmée est une affection curable par l'opération, et quelquefois sans opération; mais alors au début, par l'usage de la belladone, non à l'extérieur, mais à l'intérieur.

Cauchemar.

Le cauchemar est plutôt un accident qu'une maladie réelle. En tant qu'accident, il est dû généralement à une mauvaise digestion, à l'état de plénitude de l'estomac, à une mauvaise position prise dans le lit, à une gêne quelconque dans la circulation, à une excitation cérébrale produite par le vin ou le thé. Dans ces cas, c'est un rêve pénible, avec pression considérable à l'estomac et à la poitrine, visions terribles, fantômes, monstres, etc., auxquels on remédiera en combattant la cause productrice. Le sujet a-t-il l'habitude de manger tard? on changera l'heure du dernier repas. Tout autrement il faudra consulter le médecin, certains cauchemars étant inhérents aux maladies du cœur, du foie ou du cerveau.

Champignons.

Aliments fort agréables, que l'on ne doit prendre qu'avec la plus grande circonspection. Il est des champignons comestibles dans certains pays, qui sont vénéneux dans d'autres. Il faut en outre se rappeler que tous les champignons ont leur sosie, qui est toujours dangereux.

La connaissance des champignons, en dehors de deux ou trois espèces vulgaires, telles que l'agaricus

edulis (champignon cultivé), le bolet comestible, la girolle, etc., est difficile et demande une étude particulière. Aussi nous ne conseillons à personne de manger tout champignon qui n'a pas figuré sur nos marchés. (*Voyez Empoisonnement.*)

Charbon.

Le charbon est une affection dite maligne, dont les conséquences peuvent être parfois mortelles, par l'infection qu'elle produit dans le sang.

La maladie se produit par simple contact d'animaux ou de viandes charbonneuses, ou par l'inoculation due à la piqûre de certaines mouches dites charbonneuses, parce qu'elles puisent leur nourriture dans les charniers et sur les charognes infectées elles-mêmes du charbon.

Lorsqu'il y a dans une contrée des épizooties de charbon, il faut abattre les animaux, s'ils sont vivants, et, s'ils sont morts, les enterrer au plus vite avec les plus grandes précautions.

Le microscope a démontré, dans la pustule charbonneuse, une sorte de champignon appelé *bactéridie*, dont le développement et la multiplication sont d'une rapidité prodigieuse. Une fois greffé sur un tissu vivant, ce cryptogame y produit vite la gangrène et l'empoisonnement de l'individu, si l'on n'arrête le mal à temps par une cautérisation faite dès le début. Il vaut mieux cautériser sur un simple soupçon que d'attendre. On aura recours à l'alcali, au fer rouge même, avant l'arrivée du médecin. Il faut laver et faire saigner la plaie au siége de la piqûre, s'il en existe une.

Conclusion : Toute piqûre de mouche ou d'insecte doit être lavée et cautérisée soigneusement comme dangereuse.

Charbon
(Empoisonnement par le charbon).

Voyez Empoisonnement.

Cheveux. — Calvitie, Canitie.

Les cheveux peuvent être malades par eux-mêmes, ou subir le retentissement des maladies du corps. La conséquence est la calvitie ou chute des cheveux, et la canitie ou leur changement de couleur.

Les causes physiques aussi bien que morales entraînent la perte des cheveux. Parmi les premières, l'extrême chaleur à la tête est une des plus fréquentes; viennent ensuite les fièvres typhoïdes, l'érysipèle, la syphilis; puis les maladies du cuir chevelu proprement dites, la teigne, l'impétigo, l'éczéma, et surtout le grand destructeur du bulbe pileux appelé pityriasis. Dans l'ordre moral, les chagrins et les travaux intellectuels.

L'hygiène des cheveux peut se résumer de la façon suivante : N'employer pour la tête aucune pommade ni aucune lotion; éviter la chaleur à la tête; couper les cheveux tous les mois.

Les personnes qui ont la tête constamment découverte conservent longtemps leurs cheveux. On voit moins de femmes chauves que d'hommes, le système de coiffure de ces derniers ne donnant pas aux cheveux une aération suffisante. Aussi conseillons-nous d'habituer les enfants et les jeunes gens à avoir la tête découverte jour et nuit. Si, par une cause quelconque, les cheveux viennent à s'éclaircir, il faut les couper au plus tôt, et, dans le cas du pityriasis, les épiler, méthode qui donne toujours de bons résultats. Nous ne saurions trop blâmer l'usage de friser les cheveux des jeunes enfants ou des femmes au

moyen du fer chaud. Ce mode est la destruction certaine de la chevelure dans un bref délai. Dans tous les cas particuliers, il faut consulter le médecin et non le coiffeur.

Signalons en terminant un danger très-grand : Beaucoup de personnes, dans le but de dissimuler leur âge ou du moins leurs cheveux blancs, emploient des teintures, des poudres ou des pommades. Les ingrédients qui entrent dans leur composition étant généralement des sels d'argent, de chaux, de plomb ou de soufre, sont fort dangereux et doivent être proscrits sans pitié. Nous avons vu plusieurs personnes frappées de surdité, de cécité subites, de paralysie partielle, d'hébétude, pour avoir fait usage de ces topiques.

Je n'en excepte pas l'eau dite de quinine, fort dangereuse aussi.

Il va sans dire qu'il n'y a rien à faire contre la calvitie et la canitie séniles.

La pommade Dupuytren, celle du docteur Alain, la pommade des frères Mahon, ne devront jamais être employées que sur ordonnance du médecin, pour les raisons ci-dessus énumérées.

Chlorose. — Anémie, Pâles Couleurs.

Maladie des jeunes gens, et particulièrement des demoiselles, qui a lieu le plus souvent au moment de la croissance, et qui en est aussi la conséquence.

Elle peut être provoquée par une croissance ou une fatigue prématurée, par une nourriture insuffisante.

Elle peut être encore la suite de certaines maladies, telles que fièvre muqueuse, fièvre typhoïde, rougeole, scarlatine, etc. L'air confiné, l'humidité, l'absence de lumière, la paresse, l'absence d'activité physique, une vie ou des habitudes sédentaires, le dépit ou les émotions tristes, et enfin, en général,

toute cause qui est un obstacle à une nutrition active et réparatrice, peuvent produire la chlorose. Chez les jeunes filles, la menstruation trop abondante ou irrégulière est une cause de chlorose.

On ne guérit la chlorose ou l'anémie qu'en rendant la nutrition plus active et plus substantielle. Le fer et toutes ses préparations ont désormais montré toute leur impuissance contre cette affection. Nous n'en dirons pas autant de l'huile de foie de morue et des corps gras, du quinquina en tisane, et surtout d'une nourriture tonique, abondante et variée, jointe à l'exercice régulier, aux bains, à l'hydrothérapie, etc.

Quand la chlorose n'est pas une maladie propre, elle est toujours le corollaire de maladies graves aiguës ou chroniques. Il ne faut jamais en consacrer la durée et se rappeler que la chlorose est souvent le berceau de toutes les maladies à venir.

Choléra.

Est-ce une maladie nouvelle? Etait-elle connue avant l'ère moderne? Selon toutes probabilités, oui ! « *Nihil novi sub sole.* »

D'ailleurs, peu nous importe. Ce qu'il est important de savoir, c'est que ce n'est pas une maladie contagieuse, quoiqu'en ait décidé récemment le Conseil d'hygiène de Vienne (Autriche), mais bien une maladie épidémique et miasmatique. Ce qui a pu donner l'idée de contagiosité, c'est le fait de la spontanéité de la maladie, sa rapidité, sa multiplicité dans les foyers de son existence; or, si nous envisageons que la peur, en raison de son intensité, produit une maladie analogue, qui, en frappant le cerveau d'une façon foudroyante, peut, l'imagination aidant, amener la mort en peu de temps, nous comprendrons que l'on ait pu dire le choléra contagieux. Il ne l'est pas; rien ne le prouve, tandis que la peur peut le donner, ou au moins une maladie

qui en a la ressemblance. Tous les médecins qui ont passé par les hôpitaux de Paris se rappellent l'histoire presque légendaire de ce malade qui arrive à l'Hôtel-Dieu pour une affection chirurgicale, et que l'on couche dans un lit où était mort un soi-disant cholérique. Le pauvre diable meurt pendant la nuit avec tous les symptômes du choléra, et, tout bien examiné, il est avéré que le malade qui l'avait précédé dans ce même lit avait succombé, non pas au choléra, mais à une autre affection. La peur a fourni des effets bien plus surprenants encore. Quoi qu'il en soit, nous avons remarqué, dans toutes les épidémies que nous avons observées depuis 1849, tant dans les hôpitaux qu'en ville, que le vrai choléra n'était pas si foudroyant que cela; que toujours il a été précédé, pendant plusieurs jours, de différents symptômes, tels que indigestions, coliques, diarrhée, insomnie, mal de tête, envies de vomir, etc., que l'on avait le tort de laisser passer inaperçus et de ne pas soigner. La diarrhée prémonitoire est maintenant un fait admis par tous les médecins.

Nous avons remarqué encore, quoi qu'on en ait dit toujours, que le choléra ne s'attaquait jamais à des sujets bien équilibrés, et dont les habitudes étaient régulières et les digestions excellentes, mais bien aux sujets débiles, usés, dont le moteur de la vie nerveuse était en quelque sorte paralysé par avance, ou bien aux gens à imagination vive, dont l'état nerveux, même en temps ordinaire, est un péril pour la santé.

Nous avons vu, au contraire, que tous ceux qui n'avaient pas peur du fléau, comme les médecins, parents, infirmiers, en étaient pour ainsi dire exempts.

Nous avons vu mourir, dans le Jura, deux médecins pendant l'épidémie de 1854 : le premier, le docteur Fuands, à Lons-le-Saulnier, victime de son

dévouement et de son devoir, était surmené par une fatigue sans exemple dans ces temps terribles; le second, le docteur Bouvier, à Messia, succomba également à la peine mais il n'est pas bien prouvé qu'il n'ait pas eu, vers la fin de son pieux dévouement, l'imagination frappée.

Nous avons dit le choléra *épidémique*, c'est-à-dire qu'il sévit simultanément dans la même localité ou dans la même région, sur plusieurs personnes à la fois. Ce fait n'est pas discutable. Il est *miasmatique*, avons-nous dit encore. Le choléra ayant tous les symptômes d'un empoisonnement par le cuivre ou par l'arsenic, — empoisonnement qu'aucun agent chimique ne peut constater, — nous avons dû admettre, avec tous les médecins, que cette maladie était occasionnée par des miasmes délétères dont l'absorption avait lieu par l'air respirable ou par les aliments et boissons.

Il se passe ici un phénomène analogue à celui qui a lieu pour les fièvres paludéennes; seulement, dans le choléra, le miasme absorbé par la muqueuse pulmonaire n'est pas le même. Dans le premier cas, il est d'origine végétale. Dans le choléra, il serait d'origine animale ou organique. Nous verrons tout à l'heure ce qui confirme cette hypothèse.

Il est bon d'établir un rapprochement : les fièvres paludéennes, qui sont ou deviennent pernicieuses, ont, comme le choléra, une rapidité effrayante dans leurs symptômes et dans leur conséquence ultime. Il semble que les accès pernicieux ont une plus grande intensité à mesure qu'on s'avance vers le Midi. Les faits de similitude entre le choléra et les accès pernicieux sont péremptoirement démontrés maintenant : un accès pernicieux contracté dans le Zuiderzée, en Afrique, dans le golfe du Mexique, en Georgie ou ailleurs, peut tuer un homme en quelques heures, comme le choléra asiatique.

Quoique parti de Jessore en 1817, comme on l'af-

firme, nous avons remarqué que le choléra survenait toujours après les grandes boucheries humaines, ce qui justifierait son origine organique ou animale, et il ne nous est pas clairement prouvé qu'il ne soit pas le corollaire obligatoire des grandes guerres ou l'on tue beaucoup d'hommes (guerres de l'Empire, guerre de Crimée, guerre d'Italie, etc.). Il ne nous est pas bien prouvé non plus qu'il n'ait pas eu d'autres noms, justifiés par les modifications qu'il aurait subies dans la forme, le fond de la maladie restant identique. Ainsi, par exemple, la fameuse *peste noire* du moyen âge était une sorte de choléra. On n'a jamais écrit l'histoire à ce point de vue; mais, si l'on voulait fouiller ses annales, on trouverait certainement des arguments à l'appui, à l'époque des croisades notamment.

Ce que nous voulons démontrer, et ce qui, je crois, demeure suffisamment établi par ce qui précède, c'est que le choléra n'est pas contagieux, qu'il n'est pas plus épidémique que la petite vérole, par exemple, et que si le moral ne s'en mêlait pas, cette maladie serait tout aussi curable que toutes celles auxquelles l'espèce humaine est soumise épidémiquement et périodiquement, ce qui doit nous rassurer pour son traitement.

C'est surtout en temps d'épidémie que l'hygiène la plus sévère est de rigueur. Une vie sobre et régulière est la règle. Le choléra commençant par une indigestion, on s'attachera à avoir des digestions normales et régulières; pour cela, on éloignera de l'alimentation tout ce qui peut être d'une digestion difficile, tels que les fruits non mûrs ou de mauvaise qualité, les viandes lourdes, légumes mal cuits, boissons froides prises en dehors des repas et en quantité immodérée.

Dans le but d'entretenir bien la circulation, on portera de la laine aux pieds et sur le ventre, pour éviter tout refroidissement des extrémités, et dès les

premiers symptômes d'indigestion, qu'ils soient sérieux ou non, on consultera le médecin.

On a beaucoup parlé de spécifiques contre le choléra; on a même proposé des prix de cent mille francs à l'Académie des Sciences pour qui en trouverait un. Il nous paraît difficile de trouver un médicament unique pour une maladie dont chacune des trois principales périodes est une maladie différente. Ce qui convient à la première (je parle du spécifique) serait nuisible à la seconde ou à la troisième. Ainsi, le vomitif, qui peut être très-utile au début, n'aurait aucune raison d'être durant la période cyanique.

Disons en terminant que si l'on n'a pas encore trouvé le spécifique du choléra, on a contre lui un moyen préventif qui a été fourni par l'observation : on a remarqué que tous les ouvriers ou personnes maniant le cuivre, tels que bronziers, fondeurs, appareilleurs, n'étaient pour ainsi dire jamais atteints du choléra, et on a préconisé ce métal comme antidote.

On a dit aussi que les vidangeurs jouissaient du même privilége d'immunité. Ce dernier fait est moins ancien comme observation.

Chute.

Toute chute sur une partie quelconque du corps est grave, par elle-même d'abord, à cause des blessures, fractures, qu'elle peut occasionner, mais surtout à cause du contre-coup dont les conséquences, souvent funestes, échappent au moment même de l'accident et contiennent en germe des maladies terribles pour l'avenir, telles que paralysies, ramollissement cérébral, etc. A plus forte raison seront réputées graves les chutes d'un lieu élevé sur le siége. Il faut toujours consulter le médecin, et vite.

Clous. — Anthrax.

Eruption particulière de petits ou de gros boutons, qui suppurent après quelques jours d'inflammation et de fièvre.

Moyens à opposer : cataplasmes, bains, régime émollient, boissons rafraîchissantes.

L'anthrax est un clou volumineux, excessivement douloureux, dont la maturité est plus lente.

On a dit avec raison qu'une éruption de clous pouvait sauver d'une maladie grave. Cette affirmation vraie est due à l'observation. Les clous se montrent partout où il y a des parties charnues abondamment pourvues de tissu cellulaire : aux cuisses, aux fesses, aux aisselles. Si l'on croit remarquer chez le sujet atteint de clous une disposition particulière à en former d'autres, il faudra soumettre le malade à un traitement dépuratif interne et à un changement de régime.

Les clous surviennent chez les personnes jeunes et vigoureuses qui prennent une nourriture trop abondante.

Cœur. — Palpitations, Anévrisme.

Les battements ou palpitations de cœur sont de nulle gravité lorsqu'ils sont dus à des impressions momentanées. Si, au contraire, les palpitations de cœur ont lieu sans cause appréciable, elles indiquent ou un état nerveux, la chlorose ou appauvrissement du sang, ou bien une maladie organique du cœur. Le médecin est seul juge de la question.

Dans tous les cas, il ne faut jamais prendre de digitale ni de digitaline, dans le but d'arrêter ou de calmer des battements de cœur; le remède est plus dangereux que le mal, et dans tous les cas, grave ou non, il le consacre d'une façon irrévocable.

Les personnes sujettes aux battements de cœur seront sobres d'émotions de toute sorte, et particulièrement éviteront de se mettre en colère.

L'anévrisme est une dilatation anormale du cœur ou des gros vaisseaux, maladie qui produit des troubles de toute sorte dans la circulation. Cette affection prive pour ainsi dire le malade qui en est atteint de toute vie physique. L'excès de mouvement, la marche rapide, les émotions, même douces, lui sont contraires. Sans d'excessives précautions, et peu de médicaments surtout, l'issue est toujours funeste.

Le meilleur procédé pour guérir un anévrisme est l'engraissement progressif, si le sujet est jeune et a un bon estomac.

L'anévrisme est une cause de *mort subite*.

Coliques.

C'est plutôt un symptôme qu'une maladie proprement dite. Les coliques ou douleurs d'entrailles sont toujours l'indice d'un trouble dans la digestion intestinale. Elle peuvent provenir d'une surabondance dans la nourriture, d'une mauvaise alimentation, d'un refroidissement subit, du froid ou de l'humidité aux pieds ou au ventre.

Elles peuvent être sèches, c'est-à-dire n'avoir d'autre résultat que la douleur, comme dans les coliques occasionnées par le froid sec de l'hiver ou des gaz développés dans l'intestin par suite de l'ingestion d'aliments féculents, ou bien suivies de diarrhée.

Dans les deux cas, il faut y remédier par la diète d'abord, une infusion de thé légère ou de tilleul ; il faut ensuite provoquer la chaleur aux pieds par un bain de pieds, et au ventre par des cataplasmes et des appositions de tissus de laine. Hors ces cas, les coliques peuvent être le précurseur de maladies

graves, telles que cholérines, choléra, entérite, fièvre typhoïde, dyssenterie, etc., (*Voyez ces mots.*) et nécessiter un traitement approprié et sérieux.

Coliques de miserere. (*Ileus, volvul us*).

Dans ce genre de coliques, le malade a des douleurs tellement atroces que souvent il succombe au milieu des souffrances, même après avoir vomi des matières alimentaires non digérées et quelquefois des matières fécales.

Cette terrible maladie, qui peut avoir lieu chez les grandes personnes, se produit principalement chez les tous jeunes enfants mis en nourrice et chez lesquels on a laissé durer, pendant plusieurs jours, une constipation dangereuse. Par le fait d'une mauvaise alimentation ou de l'absence d'alimentation, l'intestin s'enflamme, se pelotonne sur lui-même, une ou plusieurs anses intestinales rentrent l'une dans l'autre, la circulation est interrompue, la constipation se produit, des ulcérations arrivent au niveau des points étranglés, et la mort a lieu au milieu de convulsions que les bonnes femmes appellent des convulsions internes.

D'autres fois, on attribue la mort des pauvres petits êtres à la présence des vers. Car, il faut le savoir, les vers jouent un grand rôle dans toutes les maladies des enfants. C'est le *deus ex machinâ* des imbéciles! Etant élève à l'hôpital des Enfants Trouvés, dans le service de M. le professeur Henri Roger, nous avons observé, à l'amphithéâtre, jusqu'à trois étranglements internes chez un même enfant. Dans le moment même, si la maladie est ancienne et que la constipation ait duré longtemps, il n'y a, pour ainsi dire, rien à faire.

C'est un devoir pourtant d'essayer bains et cataplasmes. Mais ce qu'il faut faire, c'est ne pas attendre le danger, agir à temps et détruire la

constipation à tout prix, chez un tout jeune enfant surtout. Un enfant, non plus qu'une grande personne, ne doit jamais passer plus de deux jours avec la constipation. (*Voyez Constipation*).

Nous regardons cet inconvénient comme tellement grave chez les enfants que nous ne conseillerons aucun remède, dans la crainte qu'il ne soit perdu du temps. — Il faut consulter le médecin tout de suite ; tel est notre avis.

Colique des peintres. — Colique de plomb.

C'est un empoisonnement qui a lieu chez les peintres dont la profession est d'employer journellement des couleurs à l'huile, et particulièrement la céruse ou blanc de plomb.

Quoique nous ayons traité cette question à l'article Empoisonnements, il est bon d'en dire un mot ici. Les peintres et les malheureux ouvriers employés à la fabrication de la céruse s'empoisonnent d'une façon permanente par le seul fait de leur profession. Il est bien difficile de les garantir. Il faudrait qu'ils travaillassent continuellement au grand air, et même encore avec ce mode, ils absorberaient par les poumons la poussière toxique. La seule chose que l'on peut leur recommander, et qu'il ne font pas, pour la plupart, c'est l'extrême propreté et l'usage fréquent des bains, un travail intermittent de leur profession, ce qui est difficile. Enfin, lorsque les symptômes de l'empoisonnement saturnin se produisent, donner la limonade sulfurique, le sel de Glauber, le sel d'Epsom, les bains et écarter les causes d'un empoisonnement nouveau.

Congestion.

Voyez Apoplexie.)

Constipation.

Normalement les gardes-robes ont lieu toutes les vingt-quatre heures ; passé ce temps, si les matières ne sont pas rendues, il y a constipation, et ce fait est le point de départ d'une foule de maladies. Par le séjournement dans l'intestin des matériaux inutiles à la digestion, une sorte d'intoxication se produit, l'appétit se perd et devient nul, une faiblesse générale s'empare de l'individu, le ventre est tendu et ballonné, une fluxion s'établit vers l'anus, laquelle produit des hémorroïdes, les fissures, les abcès et consécutivement la fistule à l'anus. Si la constipation est habituelle ou se renouvelle fréquemment il arrive des syncopes très-alarmantes.

Il ne faut jamais laisser durer cet état de choses longtemps ; il y va non-seulement de la santé, mais parfois de la vie (voyez *coliques*). La constipation est produite, le plus souvent, par une alimentation trop tonique, l'usage de choses astringentes, l'abus du thé, du café noir, et enfin la vie sédentaire, les purgations, les lavements.

Or, qu'emploie-t-on contre cette déplorable infirmité, qui devient souvent un danger réel? Justement les moyens les moins propres à la faire disparaître, c'est-à-dire les purgatifs, les lavements. Que de drogues n'a-t-on pas employées, et combien de charlatans n'ont-ils pas exploité cette mine, grâce à la connivence idiote, il faut dire le mot, du public en général?

Et cependant, pour détruire la constipation, rien de plus simple ; d'abord, changement total de régime, eau fraîche pour boisson ou bière de bonne qualité, en mangeant, bien entendu ; usage du beurre ou de l'huile, légumes aqueux, fruits de bonne qualité, pris en toute saison de l'année. Il faut, en outre, avoir soin, que le besoin s'en fasse sentir ou non, d'aller à

la selle, de se présenter régulièrement tous les jours, à la même heure, à la garde-robe.

Il est surtout plus dangereux qu'utile d'avoir recours à l'empoisonnement par la médecine Leroy.

Si le médecin le juge convenable, il aura recours aux laxatifs, à la diète végétale et même à la purgation, qui fait alors partie d'un traitement complet approprié.

Contusion

(*Voyez Blessures au commencement de ce volume*).

Convulsions (Eclampsie)

Maladie qui a lieu particulièrement chez les enfants aux époques de la dentition, et chez les femmes au moment du travail de l'accouchement. Cette maladie est caractérisée par la raideur des membres, des mouvements incohérents des muscles de tout le corps, avec diminution ou abolition de la sensibilité et de l'intelligence.

Lorsque les muscles de la poitrine sont contractés en même temps que tous les autres, la respiration est suspendue par saccades, arrêtée même quelquefois, au point de rendre l'asphyxie imminente. Pour le public, la cause de tous ces désordres est due à la présence des vers dans l'intestin ou ailleurs. Cela peut en effet arriver dans quelques cas rares, mais non d'une façon absolue. La véritable cause est un épanchement dans les centres nerveux et particulièrement dans le cerveau ; c'est une sorte de *méningite* dont les accidents ultimes ont été préparés de longue main, par des vices de nutrition ou des causes morales, et souvent les deux en même temps. L'administration inopportune de médicaments énergiques peut être une cause déterminante.

Les convulsions qui surviennent chez les femmes en travail, appelées encore *éclampsie*, sont toujours un

accident fâcheux et grave, d'autant qu'elles sont toujours précédées d'un arrêt de la circulation générale, appelé *phlegmasia alba*, lequel se manifeste par une sorte de gonflement ou épanchement qui est surtout évident aux jambes. Cet état indique une marche laborieuse de la grossesse, et doit toujours inspirer des craintes pour le dénouement.

Les convulsions qui surviennent chez les enfants au moment de la dentition peuvent encore se produire, à la suite d'une fièvre éruptive, telle que rougeole ou scarlatine. Dans l'un et dans l'autre cas, elles sont également graves. Comme nous l'avons dit à l'article *Colique*, les convulsions chez les enfants peuvent encore être produites par des étranglements internes.

Il va sans dire qu'il faut consulter le médecin pour nne affection aussi grave. Avant son arrivée ou en son absence, on posera force sinapismes avec farine de moutarde aux pieds, aux cuisses; on fera des aspersions d'eau froide au visage, des frictions le long de la colonne vertébrale avec de l'eau coupée par moitié avec l'alcali, ou bien avec l'essence de térébenthine; si les accidents paraissent se prolonger, et qu'il y ait imminence de suffocation, on donnera dans l'intervalle quelques petites tasses d'infusion de camomille, et on mettra deux ou trois sangsues à l'anus. Si l'on a passé heureusement une si rude alerte, on fera en sorte que par un traitement sérieux et suivi, elle ne se renouvelle pas.

Mais ce qu'il faut faire, c'est d'éviter que ces accidents terribles se produisent. Pour cela il faut, en ce qui concerne les enfants, éviter pour eux et surtout pour les nourrices, toute espèce d'émotions, et particulièrement la colère.

Il ne faut pas q'une nourrice prenne de café, ni abuse de vin pur, de vin blanc surtout; elle ne devra jamais prendre d'alcools, et si l'on croit saisir chez l'enfant quelques petits phénomènes nerveux, on

traitera l'enfant ou bien la nourrice, et quelquefois les deux en même temps.

Il ne faut pas attendre que le mal soit déclaré. Chez les femmes enceintes que l'on veut préserver de l'éclampsie, il faudra avoir des précautions analogues. On veillera à ce qu'elles se nourrissent convenablement, qu'elles n'aient point surtout de constipation, ni rien qui puisse arrêter ou ralentir la circulation, comme jarretières, corset, bottines, etc., on évitera qu'elles soient trop longtemps assises, et on combattra l'engorgement des membres inférieurs par un exercice modéré et périodique.

Coqueluche

appelée encore quinte-toux, bronchite convulsive, asthme suffocant. C'est une maladie des enfants et quelquefois des grandes personnes, caractérisée par des accès de toux prolongés, avec imminence de suffocation. Eminemment contagieuse et épidémique, elle a une durée de cinq à sept semaines, quoiqu'on fasse. C'est une des maladies les plus tenaces, et contre laquelle bon nombre de médicaments logiquement employés ont échoué, y compris les inhalations de goudron et de benzine. Il faut donc, dans la majeure partie des cas, se borner à conjurer les accidents graves qui peuvent survenir, en suivant la maladie pas à pas, sans se décourager de l'inactivité apparente des moyens employés, lesquels sont toujours excellents pour maintenir un raisonnable *statu quo*, à l'abri duquel on mène la maladie à sa période ultime sans danger. Dans le moment même des accès, on se trouvera bien des affusions froides, faites énergiquement, mais avec prudence.

Coquillage.

Certains mollusques, tels que les moules, coquilles de Saint-Jacques et les œufs de certains poissons pro-

duisent une sorte d'empoisonnement, accompagné d'une éruption à la peau appelée urticaire. Le malade gonfle à vue d'œil; il est pris de vertige, de nausées, de vomissements, de coliques, quelques heures après le repas. On ne sait encore au juste à quoi attribuer tous les phénomènes d'un si bizarre empoisonnement. Nous nous dispenserons de raconter toutes les légendes populaires. L'opinion scientifique la plus probante et la plus probable est celle qui attribue cet empoisonnement à la présence d'un petit insecte qui loge dans la moule à certaines époques de l'année. Il est assez rare que cet empoisonnement soit mortel, mais il est inquiétant et excessivement douloureux. On y remédie par un vomitif, si l'action toxique paraît se produire à l'estomac, par du lait, une infusion de thé, et de la chartreuse, s'il y a des coliques.

Cors aux pieds.

Tout le monde sait ce que c'est qu'un cor aux pieds, infirmité gênante s'il en fût ; c'est parfois une vraie maladie, par suite de la douleur intolérable qui est produite, douleur qui va jusqu'à donner la fièvre. Ces sortes d'excroissances ou de végétations, analogues aux verrues, se montrent chez certaines personnes, non chez toutes, par suite de l'emploi de chaussures trop étroites, et, empressons-nous d'ajouter, fabriquées avec des cuirs mal préparés. Il faut être très-prudent à s'en débarrasser, soit par l'extirpation, soit autrement, les blessures aux pieds étant fort dangereuses. Il faut d'abord changer le système de chaussures, et employer avec persévérance, après avoir coupé le cor, sans le faire saigner, le nitrate d'argent, la teinture d'iode ou la pommade à l'acétate de fer.

Coryza (Rhume de cerveau).

A la fin de l'automne, aux premiers froids de l'hiver, ou au printemps, une sorte de malaise suivi

d'éternuements réitérés, de larmoiement, de l'obstruction des fosses nasales, se déclare à la suite d'un refroidissement subit. Tel est le rhume de cerveau ; le nez coule abondamment, devient rouge, et le siége d'un prurit incommode ; au bout de quelques jours, on se mouche fréquemment ; d'épaisses mucosités sont rendues pendant une semaine ou deux, jusqu'à dessication complète. Quelquefois il y a de la fièvre et un violent mal de tête. Il sera bon, dans ce cas, de suivre un régime, de prendre du repos, de ne pas affronter l'air froid, etc. Il arrive souvent que le rhume de cerveau se propage à la poitrine par continuité de tissu ; c'est ce qu'il faut éviter. Le rhume de cerveau en lui-même n'a rien de dangereux ; si pourtant il se renouvelle fréquemment, il finit par constituer une maladie réelle par le désséchement qu'il produit de la muqueuse nasale, desséchement qui va chez certains sujets jusqu'à attaquer les os du nez. Il est très-dangereux chez les jeunes enfants. (*Voyez maladies des enfants.*)

Couches.

(*Voyez Accouchement. — Allaitement*).

Coups à la tête.

Ils sont tous dangereux. Ceux qui ne présentent pas de blessure saignante le sont davantage, par les désordres internes non visibles qui peuvent se produire. Il sera donc bon, quand on aura reçu un coup à la tête, si ce coup a été assez fort, de prendre immédiatement un bain de pieds sinapisé, et s'il y a mal de tête ou étourdissement, de mettre trois ou quatre sangsues à l'anus, comme dérivatif, et boire en même temps, sur avis du médecin, pendant quelques jours, une potion à l'arnica montana. (*S'il y a blessures ou plaies, consultez l'article Blessures au commencement de ce volume.*)

Coups de soleil (Insolations).

L'action du soleil à la surface de la peau produit l'érysipèle solaire, maladie incommode par les démangeaisons et la cuisson qu'elle provoque ; rien de grave autrement. On calme l'un et l'autre par la poudre d'amidon ; mais si l'érysipèle est à la tête, c'est une autre affaire, la gravité est grande, car il y a toujours ou presque toujours complication d'une méningite, affection qui met en danger les jours du malade. Il faut aviser au plus tôt et ne pas perdre une minute. Les méningites solaires sont plus graves encore chez les enfants. On fera donc bien de garantir toujours la tête du soleil en général, et particulièrement du soleil printanier.

Couperose.

Maladie caractérisée par la présence de taches rouges qui envahissent tout ou partie de la figure ; elle est appelée encore *acné* chronique. Elle est difficile à déloger lorsqu'elle a pris son siége à la peau du visage. On y arrive pourtant, mais c'est avec du temps, et au prix d'un régime très-sévère accompagnant le traitement, chose que les malades ne veulent pas comprendre. Il faut d'abord cesser l'usage du vin, du café et de tous les excitants, et ne jamais compter sur l'efficacité des pommades et des lotions qui ne viendront qu'après et en sous-ordre. (*Voyez Boutons.*)

Coupures.

Chez les enfants mal soignés et chez les femmes grasses, les parties charnues de la peau où la graisse forme des plis, se fendillent, s'ulcèrent même et deviennent très-douloureuses ; ce qu'il y a de mieux, pour couper court au mal, est d'y verser de l'eau de Cologne pure, de laisser sécher et de soupoudrer en-

suite les parties atteintes avec la poudre d'amidon. Une extrême propreté, des lotions froides fréquentes seront un bon moyen préservatif.

Courbature, lombago.

Cela peut être simplement le résultat d'une fatigue, d'un effort corporel, l'action de l'air sur une partie du corps en transpiration. Il y a douleur gênante et incommode dans le lombago, par exemple, presque toujours sans fièvre, et avec nul autre inconvénient que de la gêne dans les mouvements.

Après une longue marche à pied, on est courbaturé, s'il y a fatigue excessive.

Le lombago peut quelquefois procéder du rhumatisme ; dans ce cas il est plus tenace et plus douloureux. Dans la courbature, un grand bain simple et le repos, tel est le remède ; dans le lombago un bain de vapeur ou eux feront justice du mal.

Cours de ventre, dévoiement.

Il arrive parfois, sans cause appréciable, des garde-robes multiples. Tant que cela a lieu d'une façon modérée, on peut n'y pas prendre garde, en modifiant toutefois le régime habituel ; mais s'il arrive que les selles se multiplient sans raison aucune, et que cet état dure pendant plusieurs jours, il faut y faire attention. La diète, les cataplasmes sur le ventre, un grand bain chaud, préparent un traitement plus sérieux, si le mal ne cède pas à ces premiers moyens. L'été, dans les pays chauds, et surtout en temps d'épidémie, le dévoiement est un fâcheux symptôme avec lequel il ne faut pas plaisanter.

Il va sans dire que si le mal est produit par l'abus des fruits au printemps ou à l'automne, la première chose à faire est d'en cesser l'usage.

Crampes.

C'est le résultat d'une grande fatigue.

Chez les jeunes gens, une croissance rapide amène des crampes. L'excès du travail physique, des marches excessives produisent des crampes.

On y rémédie par l'usage des bains et le repos.

Dans le choléra, les crampes sont un symptôme de la maladie. Elles sont tellement douloureuses qu'elles font pousser des hurlements. (*Voyez Choléra.*)

Crevasses.

Fendillement de la peau, très-douloureux. Il peut avoir lieu partout, mais se présente particulièrement aux mains chez les personnes qui ont fréquemment les mains dans l'eau, et aux seins chez les femmes qui nourrissent. L'usage de la pommade au borax et les lotions fréquentes faites avec l'alcool pur sont excellentes pour toutes sortes de crevasses.

Chez les femmes, dont les crevasses peuvent être un obstacle à l'allaitement, il faudra, par avance, fortifier la peau des seins par des lotions appropriées, des ablutions froides, etc. (*Voyez Allaitement.*)

Croup.

Terrible maladie qui moissonne beaucoup de jeunes enfants ; l'épouvante des jeunes mères: cette maladie est d'autant plus effrayante que l'on ne fait rien pour l'éviter, se figurant sottement qu'elle débute brusquement comme un coup de foudre, ce qui est faux.

Or, quand le médecin prévient les parents que tout enfant convalescent d'une fièvre éruptive, telle que rougeole, scarlatine, variole, varicelle, peut être atteint *du croup*, qu'arrive-t-il ? On ne l'écoute pas.

Voilà la vérité, et quand il est trop tard, on fait la trachéotomie ; on va chercher, deux, trois, quatre, dix

médecins ; on va aussi consulter la somnambule... La bêtise humaine est éternelle !

Qu'on nous pardonne cette boutade ; notre tâche est d'éclairer le public, même sur ses orgueilleuses imbécilités ; revenons à notre sujet dont la gravité est à la hauteur de notre indignation. Il faut prévenir le croup, et non l'attendre, et surtout ne pas être surpris par lui. Donc, tout enfant convalescent d'une affection de l'enfance, sera maintenu en traitement rigoureux pendant sept semaines, à partir du jour de la guérison de sa maladie aiguë. On craindra pour lui tout refroidissement du soir ou du matin comme mortel, ce qui n'empêchera pas de lui donner à respirer un air pur.

Maintenant, que faire au moment même du danger ? Peu de chose. Souvent, il est trop tard pour le vomitif.

Nous avons conseillé, sans préjudice des moyens généraux usuels, les inhalations de vapeurs de vinaigre. M. le docteur Baron fils, médecin de l'hôpital des Enfants-Trouvés, employait les eaux alcalines de Vichy. Il en obtint de bons résultats. Mais encore faut-il pouvoir les employer à temps.

Nous ne dirons rien de la trachéotomie, opération tentée *in extremis*. C'est une dernière satisfaction pour les parents et un acte de conscience de la part du chirurgien.

Le croup est tout-à-fait *contagieux*, miasmatique et épidémique.

Aussi fera-t-on bien de détruire par le vinaigre, le chlore ou autrement, les matières vomies, s'il y en a.

Pour se rendre compte du danger, il faut bien se figurer que la mort, qui arrive autant et plutôt par empoisonnement du sang que par asphyxie, est due, non pas seulement à un obstacle matériel qui empêche la pénétration de l'air dans les poumons, mais bien aux effets de ce même empoisonnement dont

l'action définitive est la paralysie du poumon. C'est pourquoi l'opération ne réussit presque jamais, pour ne pas dire jamais.

Dans le croup, la toux est rauque, chevrotante et ressemble au cri du coq. L'oreille perçoit, à l'auscultation, l'affaiblissement ou la disparition du murmure vésiculaire, en certains endroits. Le bruit normal est remplacé par des bruits insolites, tels que bruits de frottements, bruits de soupapes; enfin l'on voit dans l'arrière-gorge et quelquefois dans la bouche de fausses membranes ou peaux d'un aspect lardacé et blanchâtre, lesquelles s'étendent souvent jusqu'aux dernières divisions bronchiques. Nous en avons observé maintes fois à l'amphithéâtre, qui semblaient être un moulage de l'arbre aérien. Dans la marche à suivre pour la guérison du croup, on ne se rend pas assez compte que la maladie commence dix-neuf fois sur vingt par le poumon et non par la gorge. En un mot, c'est une maladie non-seulement contagieuse, mais encore infectieuse.

Dartres.

Expression générale qui signifie pour beaucoup de monde une maladie de peau quelconque. Le mot de dartre désignera tout aussi bien l'acné que l'eczéma. Scientifiquement parlant, c'est un mot qui ne veut rien dire; plaçons-nous néanmoins au point de vue du public pour nous faire comprendre. Le vice dartreux jouait un très-grand rôle dans l'ancienne école; on lui attribuait beaucoup de choses, trop, peut-être, non sans raison pourtant.

Les sangs dartreux étaient regardés comme entachés d'un vice héréditaire ou acquis, aptes à traduire une maladie à un moment donné. On remédiait à cette imminence permanente de maladie par un vésicatoire ou un cautère entretenu au bras. De nos jours, on obtient, sinon la guérison complète,

au moins une sorte de dépuration du sang, par les eaux minérales et les dépuratifs de toute sorte. Prenons pour type du mal qui nous occupe, l'eczéma, appelé encore *dartre humide*, maladie essentiellement chronique qui a son siége à la peau. Cette affection, dont la cause réelle n'est pas connue, est douloureuse et énervante. Elle se présente sous forme de suintement séreux, de gerçures et de croûtes sèches, surtout au cuir chevelu, aux oreilles, aux mains, aux seins, vers le haut des cuisses. Il est très-difficile d'en venir à bout, et l'on doit opposer, à cette maladie chronique, un traitement long et chronique, sans se décourager. MM. les docteurs Alibert, Devergie, Cazenave, Hardy, nous ont ouvert la voie vraie et prudente du traitement rationnel. Il faut s'y conformer et bien persuader au malade que pour que le traitement soit sérieux, il doit s'effectuer deux fois l'an et durer des années, en modifiant profondément l'organisme et les causes productrices du mal. Il serait excessivement dangereux de chercher à guérir instantanément une pareille maladie par l'emploi de pommades ou d'onguents qui sont offerts à la crédulité publique par des charlatans de toute sorte. Avant que l'on eût trouvé des moyens internes réellement efficaces, les médecins rangeaient, avec raison, l'eczéma dans la catégorie des maladies qu'il faut respecter.

Route à suivre : se garer des charlatans et des remèdes secrets ou autres non prescrits par le médecin.

Démangeaisons.

Dans le cas le plus ordinaire, ce n'est rien, mais si cet inconvénient présente quelque périodicité, quelque durée, et une tenacité constante, si les démangeaisons ont lieu jour et nuit, il faut y voir autre chose qu'un ennui passager. Il y a dans ce cas une irrita-

tion réelle du système nerveux, ayant un point de départ dans une inflammation générale du sang. Il faudra dans ce cas changer le régime, prendre des bains en quantité, du repos et changer d'air, si faire se peut. On cessera tous les excitants, vin pur, café, thé, etc.

Dents. — Dentition.

On s'étonne du peu de soin que l'on apporte à l'entretien des dents chez les enfants et chez les grandes personnes, quand on songe à tous les inconvénients que peut avoir une mauvaise denture dans la préparation des aliments et consécutivement sur la santé de l'individu.

Les dents ne sont pas des corps inertes, comme on le croit généralement, mais bien des organes vivants qui participent à la vie générale. L'évolution des dents chez l'enfant commence, du quatrième au dixième mois, par les incisives du milieu en haut ou en bas, puis par les incisives latérales et les premières molaires, dans les mois qui suivent, de telle sorte que du trentième au quarantième mois, toutes les dents occupent leur place. Elles sont à ce moment au nombre de vingt-quatre, et ne sont que provisoires. On les appelle dents de lait ou de première dentition. Elles sont destinées à être remplacées, vers l'âge de six ans, par les dents définitives; au nombre de vingt-huit, vers quatorze ans; et plus tard au nombre de trente-deux, par l'évolution des troisièmes grosses molaires, dites dents de sagesse, de vingt à trente ans. La crise dentaire est toujours un moment sérieux chez les enfants, même quand elle ne se complique pas d'accidents. Un trouble physiologique s'établit qui rend les enfants de mauvaise humeur, les empêche de dormir et leur dérange les digestions. Cela a lieu surtout pour les premières dents qui apparaissent. Il y a parfois fièvre, diarrhée, vomissements, convulsions même. On remédiera à tous ces

désordres en faisant prendre à l'enfant des bains fréquents, en lui donnant à mâchonner une racine de guimauve, un anneau d'ivoire. Il faut être sobre de drogues dans ce moment, et surtout ne pas voir dans ces phénomènes des symptômes de maladies qui n'existent pas. Je me suis toujours trouvé bien en pareil cas, pour les enfants, de cataplasmes de farine de lin sur le ventre. C'est à ce moment que la mère qui allaite doit faire attention à son régime et ne pas faire usage de café.

Il faudra surveiller avec la plus grande attention la première évolution dentaire, jusqu'à l'âge de six ans, et empêcher que les dents même provisoires ne deviennent malades, ne prennent une position vicieuse ou anormale. On veillera à la grande propreté de la bouche des jeunes enfants; on les empêchera de boire froid ou chaud, et surtout on ne leur donnera ni acides, ni sucres, ni bonbons. Ces soins préliminaires, que l'on n'a pas l'habitude de prendre, sont de la plus haute importance dans l'évolution des dents définitives et sur la santé future, qui sera pour toute la vie.

Le mal de dents, la carie dentaire dépendent tout entiers de ces premiers soins; à part quelques cas de rachitisme ou d'hérédité fâcheuse, on aura, par les précautions que nous recommandons, des dents solides qui rempliront bien leur office dans la masticacation. Dans certains pays, le Nord, la Normandie, par exemple, les eaux potables sont froides et calcaires, attaquent l'émail des dents et sont une cause de carie. On aura soin de s'en abstenir.

Les gencives des enfants seront surveillées avec le plus grand soin, afin que leur inflammation ne se communique pas aux dents.

Chez les grandes personnes, les dents secrètent parfois abondamment une matière calcaire que l'on nomme tartre. On fera enlever, par les soins d'un

dentiste habile, cette matière envahissante qui à la longue déchausse et ébranle les dents.

Quant à la carie des dents en elle-même, on y remédiera par des soins de propreté après chaque repas et par l'aurification bien faite.

Dans les douleurs de dents, il est tout-à-fait superflu et souvent même nuisible de chercher à calmer le mal par tous les topiques que l'on préconise généralement et dont l'inefficacité n'est pas contestable. Lorsqu'un mal de dents est passé à l'état de névralgie, qu'il y a fièvre, mal de tête, si la dent est jugée en trop mauvais état, il faut procéder à son extraction.

Dans le cas contraire, on la fera mastiquer avec le silicate hydraulique ou l'or en feuilles, mais jamais avec le *minéral succedanum* qui est un amalgame de mercure. Ce mode de *plombage*, qui a joui et jouit encore d'un grand succès, est condamnable comme dangereux. Il se décompose partiellement dans la bouche, en présence des acides de la salive et des aliments, et produit dans l'intérieur de la dent, par absorption, un empoisonnement permanent qui a pour résultat la carie des autres dents voisines, la salivation mercurielle, l'inflammation et le ramollissement des gencives, le déchaussement des dents et leur ébranlement, le scorbut, les abcès alvéolaires, et les trajets fistuleux. Il est bien entendu que les dentistes vont se récrier, mais une observation de vingt ans est au-dessus de toute récrimination.

Dans les fortes névralgies dentaires, avec fluxion vers la dent malade, on se trouvera bien d'appliquer une sangsue, au moyen d'un tube en verre, sur la gencive, et l'on donnera un remède interne comme s'il s'agissait d'une névralgie ordinaire.

Si l'on veut éviter les caries dentaires et le mal de dents, il faut avoir un soin extrême de la bouche, et éviter comme dangereux tous les élixirs et poudres dentifrices.

La meilleure poudre est celle de charbon végétal

de frêne finement porphyrisée, et le meilleur élixir est l'Eau de Botot du Codex. Nous devons pourtant mentionner l'Eau dentifrice du docteur Hénoque qui se rapproche beaucoup, par sa formule, de celle du Codex, et dont l'usage nous a toujours paru salutaire et inoffensif. Pour l'emploi, il faut se servir d'une brosse très-douce et quelquefois même d'une brosse-éponge; si les gencives sont tant soit peu ramollies ou saignantes, il vaut mieux n'en employer aucune.

Dr D...

Déviation des os.

Il ne faut pas trop compter sur les appareils orthopédiques pour les déviations de la colonne vertébrale et des jambes. Ils viendront comme adjuvants du traitement rationnel, s'ils sont faits avec intelligence et employés de même. Le docteur Vincent Duval, orthopédiste des hôpitaux, a obteuu et obtient tous les jours d'excellents résultats au moyen de ses appareils, mais il faut dire que, grâce à son expérience, il a le soin d'y joindre un traitement général. Ce traitement est celui du rachitisme, faute de quoi on arrive à rien avec les meilleurs appareils. Nous ne parlerons pas des mauvais qui sont des instruments de supplice inutiles.

Diabète.

Mot consacré par l'usage et qui ne signifie absolument rien ; nous lui préférons celui de *glycosurie*, qui indique au moins un des principaux symptômes de la maladie, la présence insolite du sucre en proportions variables dans les urines. On ne connaît pas la cause directe de cette terrible affection, mais grâce aux travaux de M. le professeur Claude Bernard, il est permis de supposer qu'elle est due à une lésion du cervelet. Dans la glycosurie, le foie est toujours malade et sa fonction physiologique profondément

altérée. Soumis à une soif et à une faim permanentes, les pauvres malades en proie à cette affection paraissent ne pouvoir apaiser ni l'un ni l'autre. Il n'y a pas encore de traitement complétement et constamment efficace contre cette affection; la privation de sucre et de fécule, le pain de gluten, n'ont pas fourni les résultats désirables.

Ce qui manque ici pour appliquer un traitement certain, c'est la connaissance de la cause spécifique du mal.

Disons pourtant qu'il faut rendre hommage à l'investigation scientifique, et que tous les jours de nombreux malades se trouvent guéris à la suite d'un traitement d'eau minérale.

Diarrhée.

C'est un cours de ventre qui dépasse les proportions ordinaires (*Voyez cours de ventre*). Les selles sont plus fréquentes et plus copieuses que dans un simple dévoiement. La diarrhée a aussi une durée plus longue. Elle peut être de plusieurs natures, sérieuse, bilieuse ou même aqueuse.

Quoique les malades ne mangent point, ils rendent néanmoins des matières en abondance, avec ou sans coliques, mais avec épreintes douloureuses, lorsque la diarrhée dure depuis quelques jours.

Peu à peu les forces s'affaiblissent, les joues se creusent, le malade s'affaisse sur lui-même, si l'on n'y prend garde. La diarrhée est le résultat de mauvaises digestions ou bien le signe d'une inflammation aiguë ou chronique de l'intestin, d'une lésion commençante du foie. Quoiqu'il en soit, il ne faut jamais laisser durer une diarrhée pendant plusieurs jours, sans modifier complètement son régime. Il ne faut pas non plus l'arrêter trop brusquement; il vaut mieux, si faire se peut, si l'on n'est pas en temps d'épidémie, l'arrêter progressivement, en prenant toutes les précautions possibles pour qu'elle ne dégénère

pas en dyssenterie (*Voyez ce mot*). On se trouvera bien souvent, dans la diarrhée, des soins que nous avons indiqués à l'article : *Cours de ventre*. L'eau de riz et le laudanum sont de fort mauvais moyens, que l'on ne doit employer que dans un cas pressant, à défaut de mieux.

Ce qui est surtout dangereux dans la diarrhée, c'est l'usage de boissons froides, de fruits ou de crudités.

Digitale.

La digitale et la digitaline sont des médicaments dangereux, dont le maniement est fort difficile entre les mains des médecins instruits et consciencieux ; nous n'admettons donc pas que l'on puisse en laisser entre les mains des malades qui dosent ce médicament selon leur fantaisie. Nous avons observé, dans la clientèle de la ville, des accidents fréquents occasionnés par ce procédé. Quand on songe à l'action spécifique de la digitale sur le cœur, on ne peut comprendre l'abus qu'en font certains empiriques. La digitale produit d'abord le ralentissement des mouvements du cœur, et si l'on force la dose, la paralysie, c'est-à-dire la mort. Mais le plus grand danger, en admettant que l'on n'aille pas si loin, n'est pas seulement dans le ralentissement du cœur lui-même, mais bien dans le ralentissement qui est apporté dans tous les rouages de la machine circulatoire, retentissement qui se traduit immédiatement par l'hydropisie.

Or, c'est justement ce qu'il faut éviter.

Ce n'est donc pas comme poison que nous condamnons la digitale d'une *façon absolue* dans les affections du cœur, mais bien comme anti-circulatoire, produisant fatalement l'hydropisie, c'est-à-dire, dans le cas présent, la mort certaine à courte échéance.

Il est donc dangereux d'employer la *digitale*, et ce qui est pis encore, la *digitaline*. Quant à nous, nous avons de sérieuses raisons de proscrire l'une et l'autre

de l'usage médical, d'autant plus qu'il ne manque pas de médicaments ayant une action analogue sans en avoir les inévitables dangers.

Dyssenterie.

La dyssenterie est une diarrhée de nature grave, avec présence de sang dans les selles. C'est le type le plus élevé de l'inflammation intestinale. Toute dyssenterie commence par le dévoiement et se continue par la diarrhée.

Cette affection qui entache sérieusement les fonctions vitales est toujours dangereuse dans ses conséquences, qu'elle se termine par la guérison ou autrement. Quand elle se termine par la mort, ce qui peut avoir lieu assez rapidement, dans les pays chauds surtout, elle enlève le malade dans un état squelettiforme au bout de 15 à 20 jours, quelquefois plus, rarement moins. Les dyssenteries des pays chauds sont plus dangereuses que celles des climats tempérés ou froids.

Quand la guérison a lieu par le fait d'un traitement intelligemment conduit et aidé de la docilité absolue du malade, l'intestin est faible pendant de longues années, les digestions parfois difficiles, et le convalescent est astreint à des précautions excessives dans le boire et le manger, l'usage des fruits, etc..., s'il ne veut pas voir la maladie récidiver.

Les rechûtes sont à craindre et le moindre écart de régime peut les provoquer.

Outre le traitement général, un régime approprié très-sévère, nous n'hésitons pas à proclamer *spécifique* de la dyssenterie, l'infusion d'ipécacuanha.

Nous avons vu des dyssenteries d'Afrique, contre lesquelles tout autre médicament avait échoué, et en première ligne l'opium, qui n'a jamais produit aucun résultat, céder à l'ipécacuanha sagement employé qui ramenait progressivement l'appétit et les digestions.

Dr V. R.

NOTE IMPORTANTE.

Nous arrêtons ici, pour cette année, notre dictionnaire alphabétique. Surchargés par l'abondance des matières, nous avons voulu néanmoins tenir notre programme, sans l'écourter. Nous avons aussi voulu donner à chaque sujet traité le développement nécessaire au courant de la science moderne.

Tel est le motif de la limite que nous avons dû, à regret, nous imposer.

PRÉCEPTES D'HYGIÈNE

ET DE MÉDECINE PRATIQUE.

—

Dans l'air que l'on respire, dans le coucher, le boire et le manger, le travail physique ou intellectuel, tant de préceptes salutaires sont oubliés, qu'en vérité, si l'on peut s'étonner de quelque chose, c'est qu'au milieu de ce désordre et de cette incurie il n'y ait pas encore plus de maladies ! Respirer toujours un air pur est chose difficile pour l'habitant des villes ; on oublie souvent, au milieu du travail ou au sein d'un bien-être apparent, que l'on vit dans les miasmes de toute sorte.

L'habitant des villes remédiera à cet inconvénient par des déplacements périodiques qui auront pour but d'aller chercher dans la campagne l'air qu'il n'a pas à la ville.

L'usage des vêtements n'est pas chose aisée ; on se couvre trop ou pas assez ; les habitudes, la mode, viennent encore compliquer la question. Dans le choix des vêtements il faut avoir égard, cela va de soi, aux climats et aux saisons. Il faut en outre tenir compte des variations brusques de température, quels que soient le climat et la saison.

Dans nos climats, l'été, quoique très-court, étant à peu près la seule saison stable, on ne se départira des vêtements chauds de laine qu'en cette saison. On ne doit guère quitter les vêtements d'hiver, que l'on aura pris au mois d'octobre, qu'à la fin d'avril. C'est pourquoi l'usage des doubles vêtements, dits par-

dessus, est une excellente chose. Ils permettent de satisfaire à toutes les exigences variables du printemps et de l'automne.

Aux gens frileux et impressionnables au froid, nous conseillons l'usage de deux chemises l'hiver ; cela vaut mieux que l'emploi de la flanelle qui est une fort mauvaise chose, en ce sens qu'elle ne garantit pas des refroidissements et empêche la transpiration, ou la provoque d'une façon exagérée.

Si pour une affection quelconque il doit être fait usage de la laine, il faut toujours préférer à la flanelle un vêtement de tricot de laine fait à la main, et ne jamais le porter directement sur la peau.

Les chemises de toile, dont l'usage est presque abandonné maintenant, sont fort dangereuses chez les personnes malades ou chez celles dont la transpiration est abondante. La toile mouillée est très-froide et produit un froid excessif et une évaporation lente, conditions fâcheuses qui lui font préférer les chemises de coton.

Le coucher demande aussi beaucoup de précautions. Il faut de l'air pour dormir, beaucoup d'air, attendu que celui rejeté par la respiration pendant le sommeil est un air vicié ; un appartement trop hermétiquement clos ne vaut rien. On ne doit jamais faire de feu dans une chambre à coucher, à moins qu'il n'y ait un malade. Il y faut non-seulement de l'air, une aération suffisante, mais encore de la lumière. La chambre à coucher sera située au midi l'hiver, et au nord l'été.

Dans nos pays, on ne fera jamais de literie ou d'oreiller de plumes, d'édredon. Ce mode donne trop de chaleur, et une chaleur concentrée qui n'est utile que dans les régions glaciales. Si l'on veut entretenir la santé, les matelas et oreillers de crin, ou de laine et crin, sont ce qu'il y a de mieux.

Dans le lit, non plus que dans les vêtements, il ne faut pas apporter trop de chaleur. Une couverture de

coton en été, une couverture de laine en hiver, les deux par les grands froids, lorsque le thermomètre est au-dessous de zéro, telle est la règle.

Quand on le peut, il est bon de se coucher tôt, et de se lever de même. Les veillées fatiguent et énervent.

Pour l'homme fait, six à sept heures de sommeil suffisent.

Les enfants ont besoin de dormir davantage, les femmes parfois aussi. Plus un enfant est jeune, plus il a besoin de dormir. Aux vieillards, au contraire, l'excès de sommeil est funeste. En hiver, on peut sans inconvénient dormir plus qu'en été, et en général on peut mesurer son sommeil sur le soleil. Toutes choses étant égales d'ailleurs, on aura égard à la somme de forces dépensée dans la journée, au travail et aussi à l'état nerveux des personnes. Le repos étant une chose fatalement nécessaire à l'homme, il faudra que tout repos, celui du jour comme celui de la nuit, équilibre et répare la somme des forces perdues. Le repos de celui qui ne travaille point et dont la vie est oisive, est funeste. Il produit l'engraissement et l'annihilement progressif de l'individu. A celui qui n'a rien à faire, rien à penser, pas de préoccupations, pas de tourments, nous conseillons le mouvement, l'exercice, la gymnastique, une préoccupation intellectuelle quelconque ; aux femmes, aux enfants, un exercice modéré progressif: promenades à pied et changement d'air si l'on habite les villes populeuses. Les enfants doivent être élevés loin des villes, quand on le peut, surtout s'ils sont élevés dans les grands centres tels que Paris. La sobriété étant la règle d'une bonne santé pour tout le monde, nous conseillons à tous de manger peu plutôt que trop. Il faut s'habituer à savoir mesurer la quantité d'aliments que l'on prend à la dépense que l'on fait ; c'est le moyen d'entretenir toujours l'appétit. La variété dans la nourriture est une excellente chose, pourvu qu'elle ne

porte pas dans le sens d'une excitation sensuelle. Une nourriture grossière est préférable à une nourriture trop recherchée. L'estomac puise une vigueur nouvelle dans un travail constant. Dans une alimentation succulente, c'est le contraire (*Voyez Alimentation*). Des heures de repas réglées sont la base de bonnes digestions.

Ne jamais boire en dehors des repas est une maxime qui paraîtra trop rigoureuse à beaucoup de gens; c'est pourtant la meilleure règle à suivre. (*Voyez Boissons*). Dans les familles on fera bien de faire usage de la soupe deux ou trois fois par jour, sans préjudice des autres aliments. Ce mode est excellent, particulièrement pour les femmes et les enfants. Ajoutons que chez ces derniers, il est indispensable. Les saisons fournissent à l'hygiène des indications précieuses que nous ne saurions laisser passer inaperçues. Le printemps, qui voit se renouveler la nature entière, nous offre partout un spectacle nouveau. Des légumes frais nous convient à un changement de nourriture. Il faut à ce moment en faire usage et ralentir un peu la nourriture substantielle de l'hiver. L'asperge, ce dépuratif par excellence, aura un effet salutaire sur la circulation du sang; puis viennent les premiers fruits rouges dont l'action est manifeste au sein de l'organisme. Il n'y a pas de mal à faire en ce moment diète ou demi-diète de viandes. On y substituera avec avantage les poissons et les légumes. Telle est l'origine du Carême. Quand viendra la première moitié de l'été, on reprendra une nourriture plus tonique, et enfin, par les grandes chaleurs, on pourra fort bien accommoder le corps de peu de viandes, de beaucoup de fruits, et de céréales dont le pain est la base. A l'automne, il faut rentrer dans la nourriture substantielle et même tonique, surtout si la saison est pluvieuse et froide. C'est l'époque de l'année où l'on doit boire du vin pur. Et enfin dans l'hiver qui est la saison rude, il ne faut pas craindre de charger la ma-

chine. Une alimentation abondante et substantielle est indispensable pour lutter contre le froid. Le phénomène de la digestion étant un motif au développement du calorique, plus il fait froid, plus il faut manger. Les corps gras, les graisses et les huiles conviennent à la saison d'hiver, comme les fécules et les céréales à la saison d'été. Voilà ce qu'il est bon de savoir.

Terminons cet aperçu rapide en conseillant à tout le monde, les bains au printemps et en été, les frictions, les soins de propreté du corps, les ablutions en tout temps de l'année. On fera bien d'habituer les enfants aux lotions froides journalières, quelle que soit la saison. Par les grands froids, cette pratique demandera une grande prudence et beaucoup de rapidité. Pour les grandes personnes qui ont commencé les lotions froides à la belle saison, elles les continueront l'hiver, à moins d'empêchement spécial, indisposition, maladie, etc.

De même que les climats, les saisons ont des affections qui sont propres à chacune d'elles. Il est bon de le savoir, afin d'en déduire par avance la route à suivre. Au printemps ont lieu les affections catarrhales, c'est-à-dire les fièvres muqueuses, les fièvres éruptives, les angines, le rhume de cerveau, la grippe, le rhumatisme aigu, etc.

L'été, se présentent les affections des voies digestives : embarras gastrique, diarrhée, dyssenterie, maladies de foie.

L'automne est l'époque des engorgements ou arrêts de circulation. On voit surgir les engorgements du foie, de la rate, des reins, de la vessie, le rhumatisme chronique, les bronchites, les névralgies, les fièvres automnales, les fièvres typhoïdes, etc.

Enfin l'hiver est l'époque des congestions et des inflammations, fluxions de poitrine, bronchite aiguë, congestion cérébrale, inflammations de toute sorte.

A chacune de ces périodes de l'année il faudra

donc des soins hygiéniques appropriés. D'après tout ce que nous avons dit, il seront d'une application facile.

Si les saisons ont leurs maladies et leur hygiène, les âges, ces saisons de la vie, ont aussi la leur. On divisait autrefois les étapes de la vie en six périodes principales, savoir : enfance, jeunesse, adolescence, virilité, âge mûr, sénilité; chaque intervalle entre chacune de ces périodes constitue une sorte d'époque ou d'âge critique qu'il faut surveiller, attendu que c'est généralement dans ces intervalles que se déclarent les maladies graves. L'enfance et la jeunesse sont sujettes aux affections de poitrine; l'adolescence et la virilité aux affections de l'estomac, de l'intestin; l'âge mûr et la sénilité aux affections du cerveau, aux paralysies.

Poitrine, commencement de la vie; estomac, continuation; cerveau, synthèse : tels sont, en effet, les trois termes de la vie organique.

HYGIÈNE DES ENFANTS.

—

LACTATION.

Deux choses ici sont à considérer ; elles sont d'une égale importance. La mère, l'enfant.

Dans l'état normal l'un et l'autre sont intéressés, nous l'avons dit, à l'allaitement direct maternel.

Sans nous égarer dans la controverse, posons nettement les affirmations que nous avons émises ailleurs. Sous aucun prétexte, social ou autre, et dans aucun cas, la mère ne peut se passer de nourrir son propre enfant, hormis les exceptions accidentelles que nous indiquerons tout à l'heure.

Elle le peut physiquement, donc elle le doit, voilà la règle.

Devenue mère, la femme doit connaître et comprendre les devoirs nouveaux qui lui incombent. Elle ne saurait s'en dispenser, sans porter atteinte à elle-même d'abord, à son enfant ensuite. Il est insensé et immoral d'admettre que la fonction maternelle s'arrête à l'acte de la délivrance et que l'on peut impunément supprimer tout le reste. Cela n'est pas vrai : vous entachez d'un vice la mère veuve de son enfant qui passe dans les bras d'une autre, et vous pervertissez le germe d'une génération nouvelle, en le livrant au domaine de l'inconnu. Quand une mère ne nourrit pas son enfant, elle n'a pas le droit de l'appeler tel, et cela est tellement vrai que, nous autres médecins, quand nous voulons changer ce germe en vertu de considérations d'un ordre supérieur, que faisons-nous ?

Dans le cas de scrofules invétérées, de maladies de cœur, de poitrine, de cancer, d'épilepsie, par exemple, si nous ne craignons pas d'affirmer qu'il faut une nourrice mercenaire (triste nécessité), c'est que nous voulons enrayer un mal héréditaire, bien plutôt encore que donner à l'enfant une nourriture suffisante.

C'est une greffe que nous faisons par ce mode. Il y a préméditation, au bénéfice de deux êtres placés tous les deux dans de mauvaises conditions. Mais ce sont là des exceptions et non une règle à suivre, et de nos jours on la suit trop généralement. Les femmes se figurent qu'elles peuvent se dispenser de l'allaitement. Après neuf mois, c'est assez, tout est fini. Erreur profonde, les maladies de matrice, les cancers, les maladies nerveuses sont au bout de cette impasse.

Hors les cas de maladie que nous avons cités, plus celui d'absence totale de lait, la mère, quelle qu'elle soit, prolétaire ou grande dame, doit nourrir ; il le faut. Voyons donc quelles seront pour elle et pour son enfant les meilleures conditions. Les mêmes règles hygiéniques et morales que celles de la femme enceinte lui seront imposées. En outre, elle fera en sorte d'effectuer régulièrement la montée du lait, en donnant le sein à intervalles fixes toutes les quatre heures environ, et jamais la nuit, à moins de circonstances particulières, telles que maladie de l'enfant ; car une mère-nourrice a besoin d'un sommeil entier et régulier pour fabriquer un bon lait.

Elle ne perdra pas de vue ceci ; c'est que par son lait elle transmet toute chose à son enfant : santé, maladie, inflammation, émotion, etc.

L'usage des lentilles et de la bière dans l'alimentation des nourrices ne sont pas un préjugé populaire ; cet usage est excellent.

Les mères-nourrices devront prendre également des bains simples fréquents et s'abstenir de rapports conjugaux, comme de toute émotion en général, et éviter tout écart de régime.

Les mères-nourrices ne devront pas s'alarmer de la prétendue faiblesse de leur lait, dès le principe, non plus que de son manque d'abondance : cela doit être tel ; la qualité et la quantité du lait ne s'améliorent que progressivement.

INDICATIONS NÉCESSAIRES

POUR GUIDER LE MALADE AUX EAUX MINÉRALES, AUX STATIONS THERMALES, BAINS DE MER, ETC.

La route à suivre dans la convalescence des maladies aigües ou chroniques, la direction à prendre en face des maladies chroniques qui peuvent et doivent se guérir, est sans contredit l'un des points les plus difficiles et à la fois les plus délicats de l'art de guérir.

Combien de malades, mis en très-bonne voie par un traitement sage, prudent, intelligent, ont compromis tout le bénéfice d'antécédents favorables par des voyages intempestifs, l'administration d'eaux trop énergiques, inappropriées ou inutiles. C'est contre ces écueils que nous voulons garantir le malade à la recherche de la santé.

Les moyens de toute guérison, quelle qu'elle soit, existent. Il faut en choisir l'appropriation juste, après en avoir nettement déterminé les rapports et le but. Et ce que nous voulons offrir ici, c'est la formule précise et claire, à l'aide de laquelle le malade puisse se dire : Voilà ce qu'il me faut.

Quelques notions générales d'hygiène sont indispensables, avant de poser les bases qui serviront à résoudre chacun de nos problèmes individuels et particuliers; aussi, nous puiserons partout, sans préjugé aucun, et les moyens en apparence les plus contradictoires auront leur place, comme les plus vulgaires, dès le moment que le rapport de cause à effet sera jugé juste.

Etant donné ceci, que les éléments généraux de la vie universelle (professeur Ribes) conspirent contre

chaque vie individuelle elle-même, nous chercherons à dénoncer toute cause physique ou autre, et à nous en approprier avec bénéfice, après une série de recherches basées sur la science exempte de toute métaphysique et le bon sens le plus vulgaire, telle conséquence qui sera favorable au dénouement.

L'air, principe de vie, comme la chaleur et la lumière, sont parfois, en raison de certaines conditions, des éléments de trouble pour la santé, *a fortiori* les bains de mer, les eaux minérales, thermales, médicaments naturels, je le veux bien, mais agents d'une extrême énergie.

La composition chimique de l'air est variable en raison des milieux observés ; sa densité est aussi variable en raison de la température, de la barologie, de l'état géologique et topographique du sol circonvoisin, des saisons ou climats, les saisons n'étant en définitive que des climats passagers. Toutes ces causes, de même que les conditions sociales et intellectuelles, sont variables à l'infini. Nous aurons donc à tenir compte de tout ce qui nous entoure, aussi bien que de ce qui est au dedans de nous.

L'idéal rêvé par les médecins et les gens de science est donc de rechercher et de trouver pour les malades un climat tout à fait exempt de changements ou d'alternatives brusques.

Aussi a-t-on parcouru les quatre points cardinaux sans rencontrer absolument ce qu'il faut, aucune contrée n'offrant rigoureusement un climat invariable. Disons en outre que l'invariabilité absolue ne serait pas non plus désirable, à cause de la stagnation indéfinie des couches d'air, toujours accumulées et non renouvelées autrement que par les phénomènes d'absorption et d'exhalaisons terrestres, ce qui nous conduit à considérer comme très-malsaines les vallées très resserrées dont les rampes sont élevées.

Au contraire, un renouvellement d'air suffisant a lieu dès que le vent ou un cours d'eau rapide (fleuve,

rivière, torrent) vient mettre cet air en mouvement. Alors deux questions importantes se présentent, à savoir : la qualité de l'air importé, substitué à l'air local; et la température de ce même air.

De plus, l'état géologique et topographique introduisent de nouvelles conditions qui modifient l'atmosphère dans tel ou tel sens. Ainsi l'air atmosphérique se comportera différemment dans un pays boisé et dans un pays dépourvu de végétaux de certaines dimensions ; dans une contrée où le sol est crayeux, sablonneux, argileux ou terreux et riche en humus, les différentes actions chimiques, physiques, barologiques varieront en conséquence.

Au point de vue des malades, le seul qui doive nous occuper en ce moment, la question météorologique capitale est celle de la variabilité des couches atmosphériques, du renouvellement de l'air.

Or, ce renouvellement est tout à fait subordonné à l'état des vents. Cette grave question fait rechercher ou fuir certains pays. Les vents empruntent aux saisons ou aux climats qu'ils traversent des qualités temporaires qui les rendent favorables ou défavorables aux malades.

Les vents d'automne sont généralement nuisibles en tout pays. Quoique les temps du solstice et de l'équinoxe doivent à l'état cosmique des troubles de toute sorte, on peut néanmoins affirmer, sans erreur, que ces deux époques de l'année produisent dans la santé des gens, même bien portants, des perturbations évidentes, et que l'état des vents y est pour quelque chose. Les maladies de l'appareil circulatoire au printemps, du système nerveux à l'automne en sont une preuve suffisante.

L'action des vents est variable en raison des pays observés ; ainsi, tel vent du nord, nuisible dans telle contrée ou au moins désagréable, sera favorable dans telle autre, cela se conçoit. La conséquence s'en tire de l'observation du moment. Que l'on ne croie pas

pourtant qu'il n'y ait dans l'action des vents qu'une question de saisons et de girouette.

Le vent, quel qu'il soit, chaud ou froid, sec ou humide, a une action très-grande sur le système nerveux de l'homme et des animaux, action toute particulière, comme celle de l'électricité de l'atmosphère, qui se traduit par des phénomènes d'excitation ou de dépression, comme chez les fous par exemple. Qui ne sait que les chiens hurlent quand il fait du vent ?

Si dans les villes on est peu accessible aux vents, on n'en sera pas moins soumis à leur action.

Par contre, il y a des personnes pour lesquelles le vent, et notamment le vent froid, ce que l'on appelle *l'air vif*, est favorable; il donne à ces mêmes personnes, du ton et de l'appétit.

D'autres ne sauraient le supporter sans inconvénients ; ainsi l'air des lieux élevés au-dessus du niveau de la mer, quoique très-pur, ne saurait être supporté par les asthmatiques et les catarrheux, tandis qu'il convient aux lymphatiques et aux sanguins.

C'est en vertu de ces considérations que l'air des montagnes, comme celui du littoral, bon à certains égards, dans quelques maladies, a été généralement rejeté dans d'autres. Il ne faut pas perdre de vue le but que l'on se propose, qui toujours ou presque toujours est d'éviter l'extrême chaleur ou l'extrême froid pour les malades : les températures élevées, un sol brûlant, sec, presque sans brise, n'est pas plus favorable au rétablissement de la santé, dans la convalescence ou autrement, que les bourrasques et les pluies de l'automne et l'abaissement considérable de la température hivernale. Aussi recherche-t-on le midi l'hiver, et le nord l'été. Depuis une quarantaine d'années on use de ce mode de traitement qui, il faut le dire, donne de bons résultats, lorsqu'il est employé avec discernement et opportunité. La questions des stations sanitaires est devenu un problème de pre-

mier ordre. D'année en année on a présenté au public des pays différents. Les étrangers, comme toujours, ont été les premiers à nous frayer la route. Nice, Montpellier, Madère se sont tour à tour disputé le privilége de recevoir les malades et de les guérir. La plus anciennement connue de ces stations, Montpellier, offre de grands avantages l'hiver ; on ne sait trop à quoi attribuer l'oubli dans lequel cette charmante ville est tombée, si ce n'est à ceci que les malades voyageurs sont généralement riches, et recherchent en même temps que la santé, la distraction et le plaisir, choses qui ne se trouvent guère à Montpellier. La mode qui a mis, qui a semé des casinos, des jeux partout, des distractions de toute sorte, nous vient de l'Allemagne.

Je n'y verrais pas grand mal, si l'on ne perdait souvent de vue le but principal, qui est la guérison attendue de certains climats ; le reste est sinon secondaire, au moins subordonné. Non que je néglige toutes les ressources d'un traitement moral ; bien loin de là. Mais le plaisir et les excitations, le luxe, etc. n'amènent après eux que la fatigue ou la fièvre. Le repos, une vie simple, un exercice modéré, régulier, ordonné, tel est le complément raisonnable de tout séjour dans un pays où l'on va chercher la santé. Malheureusement la confusion règne ici comme partout, et c'est à cause de cela que la plupart des malades cherchent en vain ce qu'ils ont sous la main.

Il est temps de réhabiliter Montpellier, qui n'est pas une ville de plaisir, je le veux bien, mais une excellente station d'hiver. Comme dans tout pays où croît l'olivier, l'hiver n'y existe pour ainsi dire pas. A Montpellier, les habitants se garantissent de la chaleur, qui est extrême l'été, mais non du froid de l'hiver qui n'existe pas ; on a allégué la question des vents ; mais il n'y en a guère qu'à partir du mois de

mai, et à cette époque la saison hivernale est terminée pour les malades qui peuvent revenir vers le nord.

La ville est située à deux lieues du littoral méditerranéen ; on peut facilement se rendre à la mer, si la saison ou l'état du malade le permet. Les environs sont charmants ; la vie matérielle y est plantureuse à peu de frais. Toutes ces considérations et d'autres encore ne nous font pas hésiter à placer Montpellier, comme station sanitaire d'hiver, en premier ordre, rang que cette ville a d'ailleurs occupé pendant plusieurs siècles.

Nous n'en dirons pas autant de Nice, malgré tout le crédit dont jouit cette ville, crédit qu'elle partage avec Cannes, Monaco, Menton, Villefranche.

Ces villes étant situées aux pieds des Alpes, en face du littoral, offrent toutes, Cannes exceptée, des alternatives brusques dans la température, ce qui est une fort mauvaise condition pour certaines maladies, notamment les affections de poitrine. Il est très-fâcheux que le choix de ces pays soit devenu une affaire de mode et passé pour ainsi dire dans les mœurs. Quand on examine la situation de Nice à vol d'oiseau, on est vraiment étonné que l'idée soit venue à quelqu'un d'en faire une station hivernale, surtout pour les affections des voies aériennes.

Située au creux d'une vallée qui descend vers la mer, Nice est soumis tantôt au vent glacial qui passe par dessus les Alpes, et tantôt au vent de mer qui est plus excitant que sédatif. Disons cependant que Nice est une charmante ville où fleurit l'oranger, comme disent les poètes, dont le climat peut convenir dans toutes les maladies, si ce n'est dans celles de poitrine. La vie y est luxueuse et fort chère.

A Hyères, ville qui soutient avec avantage la concurrence de Nice ; c'est différent, le climat est sain et doux, sans être exempt des vents de mer. C'est une station de longue durée; beaucoup de malades doivent

leur guérison à son printemps éternel. Disons néanmoins que ce n'est pas encore là notre idéal.

Les Anglais, peuple pratique, avaient naguère inventé Madère comme station hivernale. Il n'en est plus autant question depuis que cette île appartient au Portugal. Disons néanmoins que son climat est excellent.

Située dans l'océan Atlantique, non loin des Açores, cette île enchantée mesure une superficie de 1,300 kilomètres carrés; son sol montagneux et fertile est partout arrosé par des rivières. Son terrain volcanique ne saurait engendrer l'humidité; toutes les plantes tropicales y compris la canne à sucre y croissent facilement. C'est une excellente station hivernale trop oubliée, renommée autrefois à juste titre, à laquelle on a mal à propos opposé le climat d'Alger.

Comme stations d'hiver, nous avons encore Naples, Pise, Rome, Venise, Amélie-les-Bains, Alger, Arcachon, Pau.

Naples, abandonné depuis longtemps comme station hivernale, est une ville de touristes et non de malades.

.....Vedere Napoli e mori.....

telle est la légende.

« Malgré la splendeur de son beau ciel, dit le docteur Carrière, Naples est soumis à des changements de température si brusques et à des vents si violents, qu'il ne faut pas y songer pour les malades atteints d'affections des voies respiratoires. »

Il y a vingt ans que le professeur Andral exprimait la même opinion, dans son édition de Laënnec.

Par suite d'heureuses dispositions topographiques, Pise jouit d'une atmosphère douce et calme; il n'y a pour ainsi dire pas de vents. Cette station, qui convient aux malades affectés d'une grande irritabilité

nerveuse accompagnant les affections de poitrine, ne sera pas favorable aux autres périodes des mêmes maladies, comme le fait très-bien observer le docteur Carrière, que nous sommes heureux de citer en pareille matière :

« Au milieu de ce silence qui énerve, en endor-
» mant les facultés, dit cet auteur, en proie à cet
» ordre de choses qui relâche les fibres et dissout
» l'activité vitale, la faiblesse fait de rapides pro-
» grès et avance le terme fatal. C'est triste à dire,
» mais un grand nombre de malades meurent
» quelques semaines après leur arrivée. »

Nous avons cité l'opinion du docteur Carrière pour montrer qu'il ne faut pas d'exagération dans le choix que l'on veut faire d'une station sanitaire.

Au dire toujours du même praticien, le climat de Venise, dont la température moyenne de l'hiver ne descend pas au-dessous de 3,35, est doux et peu variable; par son atmosphère marine, il présente dans certains cas des avantages sérieux.

Rome est encore une station hivernale abandonnée, et pour cause. Le savant docteur Bonnet de Malherbe la compare à Marseille, pour la fréquence et la guérison des affections pulmonaires. — C'est une condamnation sans appel. Laissons donc Rome aux touristes.

Amélie-les-Bains est un petit village du Roussillon, très-recommandable comme station médicale; il possède des eaux thermales qui pourront être heureusement utilisées dans certaines maladies. Cette circonstance jointe à son climat, qui est celui des Pyrénées, en fait un tout complet, qui n'a peut-être pas été assez étudié, au point de vue qui nous occupe.

Alger, que le docteur Bonnet de Malherbe place à côté de Pau, nous ne savons trop pourquoi, n'offre pas, à beaucoup près, les avantages de cette dernière ville. D'abord, Alger est située sur le littoral médi-

terranéen, ce qui constitue une mauvaise condition ; vient ensuite la difficulté de la voie de mer pour s'y rendre, puis toutes les mauvaises conditions de l'agglomération des grandes villes.

Son climat est méridional, je le veux bien, et favorable l'hiver; mais cela ne suffit pas. Pour les malades graves et sérieux, nous placerons toujours Alger après Hyères, Madère, et Pau surtout.

Depuis une dizaine d'années, on a créé une nouvelle station médicale, que l'on a rangée parmi les rendez-vous d'hiver ; je veux parler d'Arcachon. J'ai peine à croire, connaissant le climat variable de Bordeaux, que les malades sérieusement affectés de maladies pulmonaires, bronchites ou autres, se soient réellement et complétement bien trouvés de l'air du bassin d'Arcachon. Je dois pourtant à la vérité de dire que j'en connais un qui y est encore en ce moment, et auquel cela a bien réussi. Ce sujet atteint de pleurésie tuberculeuse, ayant eu de fréquentes hémoptysies à Paris, a trouvé là-bas, quant à maintenant, la guérison. Je sais bien qu'il y a un argument très-favorable, et je le dénonce tout de suite : c'est l'air des Sapinières. Nous reviendrons sur la question quand Arcachon comptera dix ans de plus dans les statistiques.

J'arrive à Pau, qui est, pour le moment, la solution rêvée du problème sanitaire.

Pau est une station de l'intérieur ; par conséquent, pas de littoral, et partant pas de vent marin et peu de variabilité dans l'état de l'air et dans sa température. Empruntons du reste au témoignage authentique du docteur Bonnet de Malherbe, que nous avons cité plus haut, la caractéristique du climat :

« Nous avons pu, dit-il, pendant un séjour de
» cinq hivers, vérifier nous-même la plupart des
» assertions de M. Taylor; comme lui nous avons
» constaté que ce qui caractérise surtout le climat
» de Pau, c'est son égalité, sa douceur, et l'absence

» habituelle de vent; le sol, étant sablonneux à
» une grande profondeur, absorbe rapidement une
» grande quantité de pluie, et empêche qu'il y ait
» une trop grande quantité d'humidité libre dans
» l'atmosphère. La moyenne de température hiber-
» nale de Pau, étant de 5,75, tient à peu près le
» milieu entre celles de Rome, Pise et Venise, qui
» sont de 8,1 ; 7,9; 3,3 (d'après les tableaux dressés
» par le docteur Rod. Wagner). »

La création de Pau comme station hivernale est due au docteur anglais Taylor, qui a fait de ce pays de longues et sérieuses études.

Citons encore, pour terminer, l'opinion d'un homme compétent en pareille matière, celle de M. le professeur Guéneau de Mussy.

« Quoique cette dernière ville, dit-il, par sa tem-
» pérature et sa végétation, n'appartienne pas, à
» proprement parler, aux climats du midi, un grand
» nombre de malades y retrouvent la santé et la vie,
» mais, là comme partout, vous devez recommander
» un logement exposé au midi, et surtout, s'il se
» peut, dans cette rue en terrasse appellée rue du
» Collége, d'où l'on voit se dérouler l'immense
» panorama de la chaîne pyrénéenne. »

Nous avons passé en revue les stations hivernales les plus connues ; ce n'est pas à dire que nous les ayons examinées toutes; il y a certes bien en France une quantité de petites localités complètement inconnues, qui offrent tous les avantages que nous cherchons pour nos malades l'hiver, et souvent dans des régions où l'on ne songera guère à aller à la découverte.

En attendant, il ressort clairement de tout ce qui précède, qu'un vent persistant, le mistral par exemple, est, avec l'air marin, souvent, pour ne pas dire toujours, une condition contradictoire d'un bon climat.

Dès l'abord, alors même que l'on ne faisait que

supposer possible la guérison des affections de poitrine, on se bornait à conseiller l'habitation des climats méridionaux pendant l'hiver, et du nord pendant l'été. Le professeur Bayle qui, malgré son intelligence, eut le tort de ne pas croire à la guérison de la phthysie, recommandait néanmoins comme une nécessité de dépayser les malades, surtout au premier degré de la maladie.

Le professeur Louis conseillait aussi ce moyen, comme permettant aux malades un exercice salutaire, indispensable même à la guérison. Nous n'en sommes plus là aujourd'hui, et grâce aux travaux des savants Humboldt et Berghauss, nous savons que les hivers sont d'autant moins froids que l'on s'avance davantage vers l'occident, et que les étés sont d'autant plus chauds que l'on s'avance davantage vers l'orient, d'où l'on peut conclure que la partie occidentale de l'Europe offre les climats les plus tempérés.

Reste à résoudre, comme nous l'avons fait pressentir dès le début de ce travail, la question des vents, ces *arbitres* suprêmes des variations atmosphériques, comme dit le savant professeur Martins.

Une révolution considérable s'est donc faite dans la voie de la guérison des affections de poitrine, depuis que les travaux de Laënnec, de Roger, de Louis, d'Andral, de Fournet, de Guéneau de Mussy, de Trousseau, de Pidoux, de Bennett, ont cru et démontré cette même guérison possible. On en est arrivé, et tous les médecins sont d'accord là-dessus, à ne plus s'en rapporter empiriquement à la question géographique, mais bien aux conditions climatériques de toutes sortes, et l'on peut établir avec M. le professeur Andral cette loi, que la fréquence des affections de poitrine et leur guérison, ne sont pas en raison de l'élévation ou de l'abaissement de la température, mais bien de sa mutabilité.

A ce propos, je me rappelle l'histoire du docteur

Trélat père, médecin de la Salpêtrière, qui lui aussi, croyait à la curabilité des maladies pulmonaires; quand il abordait cette question, il ne manquait jamais de se citer comme exemple, et nous disait, chemin faisant dans le service, qu'il n'avait dû sa guérison qu'à l'extrême soin que l'on avait eu de lui faire passer tous les hivers en serre, c'est-à-dire dans une chambre qui était toujours maintenue à une température uniforme. C'est ce fameux argument de la non-variabilité de température et du bénéfice qu'on peut en retirer qui nous a conduit à rechercher, pour certaines affections de poitrine, non pour toutes indistinctement, l'habitation exclusive d'un climat froid non variable; ce dernier, s'il est bien supporté dès le principe, agissant certainement comme un tonique de premier ordre. Nous recommandons cette donnée aux observateurs sérieux, et nous la proposons à l'étude.

Pour terminer, résumons en quelques mots la question de la station hivernale :

D'abord, pas de littoral; situation plutôt au midi ou à l'ouest qu'au nord et à l'est, protégée contre les vents du nord; pas de changements brusques de température; terrain sec, sablonneux plutôt que calcaire et terreux; non boisé, à moins que ce ne soit sur les crêtes des collines; cours d'eau; air des vallées et non des montagnes. Tel est le *desideratum* que l'on doit réaliser.

Si l'on cherche un pays chaud tempéré pour l'hiver, on devra, par contre, rechercher un climat froid tempéré pour la saison d'été, contre les mêmes affections. Celui-ci est moins difficile à trouver : tout le nord et l'est de la France, le littoral nord et ouest, certaines villes du centre de la France, et Tours en particulier avec ses environs; la Belgique, la Suisse, la Suède, la Norwége, la Russie même, s'offrent au malade voyageur qui quitte ses quartiers d'hiver à partir de mai, juin, jusques et y com-

pris le mois de septembre, époque à laquelle commence, dans nos contrées, la saison d'hiver.

Nous avons donc sept mois de station hivernale et cinq mois de station estivale, les saisons intermédiaires printanière et automnale disparaissant dans ces deux pôles extrêmes.

Quoique moins difficile, le choix d'une station médicale pour la saison d'été offre néanmoins quelques inconvénients. Ces inconvénients, moins considérables, se rattachent aux mêmes circonstances climatologiques et atmosphériques que celles des stations hivernales; ce sont les questions des vents et du littoral.

Il s'agit de savoir, à première vue, si l'air marin convient ou non au malade ; et, dans le cas où il serait jugé favorable, il reste à déterminer quel genre de plage est opportun : celles de la Méditerranée, de la Manche, de l'Océan, ou toute autre non située sur le littoral de France. Ecartons tout de suite, comme les moins favorables, les plages de la Méditerranée, qui ont pourtant leur raison d'être dans certains cas. Situées au midi, elles seront souvent moins favorables aux malades; ensuite, cette mer sans reflux (le grand lac, comme on l'appelle) n'offre pas les mêmes avantages que les plages du Nord et de l'Ouest. Disons pourtant que ces dernières devront être choisies avec prudence et circonspection. Outre la question des vents, il y a celle des époques à consulter. Ainsi, il ne faudra guères s'aventurer dans le littoral du Nord que de la première quinzaine de juin jusqu'à la seconde quinzaine d'août; quelquefois plus tôt et quelquefois plus tard, si l'état de la saison le permet, mais c'est une exception. On peut en dire autant des plages du littoral de l'Ouest, quoique certains endroits qu'on peut dire privilégiés, dans l'Océan, offrent une durée possible de séjournement plus longue, tels qu'Arcachon, Jersey, Guernesey, certaines petites baies du côté de

Saint-Malo, où existent des courants marins qui maintiennent dans ces localités une température particulièrement supportable.

En somme, il ne faut pas perdre de vue que, même ici, l'affaire capitale est encore celle de la variabilité atmosphérique.

Vient ensuite la question des stations thermales, dont le choix et l'usage sont également difficiles.

Faire concourir l'emploi des eaux minérales avec les bénéfices que l'on peut retirer des changements de climats dans les maladies, tel est, pour M. le professeur Guéneau de Mussy, le point contingent de la guérison des affections de poitrine. Aussi attacherons-nous une grande importance à la connaissance intime des eaux minérales et au bénéfice que l'on peut faire de leur usage bien approprié.

Toute la difficulté est là, et l'on ne pourra guère être guidé dans cette voie difficile, délicate et pleine de nuances infinies, que par les conseils prudents et ponctuels d'un médecin éclairé et intelligent. Il ne faut jamais choisir spontanément telle ou telle station minérale, sans raison majeure. Lorsque le choix d'une localité est fait sur avis de médecins spéciaux, il faut encore s'y rendre avec des renseignements précis sur le mode d'usage de l'eau minérale employée et sur la durée de l'emploi à en faire.

Ici se place la fameuse question des vingt-et-un jours tant controversée. Pourquoi vingt-et-un jours plutôt que dix-neuf ou vingt-cinq? Les anciens médecins ont cru voir dans cette période de vingt-et-un jours trois septenaires. Il est bon de savoir, à cet égard, que l'on admettait autrefois des jours critiques, et que ces jours étaient comptés, dans la médecine hippocratique, par périodes de sept : le septième jour de la pneumonie, le vingt-et-unième jour de la fièvre typhoïde, le quatorzième jour de la rougeole et des fièvres éruptives, la septième année dans l'enfance, la vingt-et-unième et la vingt-

huitième chez l'adulte, étaient dits des époques critiques.

On s'est attaché à ce chiffre sept, croyant en cela obéir à une sorte d'injonction physiologique que l'on avait intérêt à respecter.

Quoi qu'il en soit, disons — et c'est, je crois, ce qu'il y a de plus rationnel — qu'au bout d'une vingtaine de jours, le malade est largement saturé du médicament dont il a fait usage durant cette période; qu'il n'y a pas bénéfice pour lui, comme le démontre l'observation, à en user davantage. Disons encore que passé cette période, que l'on ne peut parfois franchir sans inconvénient, le malade se sent mieux et éprouve lui-même le besoin d'un changement, que le médecin lui conseille.

De plus, nous avons remarqué, et tous les observateurs consciencieux avec nous, que toutes les maladies chroniques — et celles que l'on guérit aux eaux minérales sont de ce nombre — ne s'accommodent pas bien d'un traitement trop long et toujours identique, quel qu'il soit. Dans le cours de tout traitement ayant une durée continue, il faut des relais nécessaires, comme l'a très-bien fait remarquer le professeur Pidoux, à propos de l'usage de l'huile de foie de morue dans le traitement des maladies de poitrine.

Ajoutons qu'il faut non-seulement des relais, mais des alternances dans la médication; alternances on ne peut plus utiles si le malade les comprend et ne se fatigue pas. C'est là un puissant levier dont il faut savoir se servir. Aujourd'hui les sulfureux, demain l'huile de foie de morue, plus tard le phosphate de chaux ou un autre médicament. L'état du malade, la marche de la maladie, la localité, la saison, seront autant de points de repère qui désigneront certainement, entre des mains habiles, les étapes successives de la guérison.

Nous ne donnerons donc ici que des notions géné-

rales sur le choix d'une eau minérale, vu la difficulté si grande de donner des renseignements précis pour un cas particulier, et laissant d'ailleurs au médecin consultant tout le soin d'une indication que lui seul peut fournir.

Au point de vue thérapeutique, on peut presque diviser les eaux minérales en trois grandes sections, comme nous l'avons fait à l'article *Hydrologie*, pour leur division géologique.

Les eaux sulfureuses ou à base de soufre tiennent le premier rang à cause de la multiplicité de leur usage, on pourrait dire à cause de leur universalité. Nous savons quelles elles sont. (Consulter l'article *Hydrologie*.) Leur domaine est de presque toutes les maladies humaines, soit comme action définitive, soit comme adjuvant momentané. On peut vraiment dire, à ce propos, que le soufre est le véritable ami de l'homme.

Particulièrement employées contre les maladies de peau et de poitrine, elles auront encore parfois leur sphère d'action dans les affections scrofuleuses et syphilitiques, dans le rachitisme, etc. Le tout est de savoir les choisir.

La seconde section à base de soude, de potasse, de magnésie, de chaux, etc., dite *eaux alcalines*, manifestent leur action dans les affections des voies digestives, maladies de l'estomac, du foie, de l'intestin, etc.; dans les affections des voies urinaires (calculs, gravelle, pierre, etc.); les affections rhumatismales, les paralysies, les scrofules, certaines affections dites nerveuses.

Et enfin, la troisième section, à base de fer, d'arsenic, de manganèse, de silice, etc., comprendra les eaux ferrugineuses et mixtes, qui auront leur raison d'être en face des grandes débilités organiques, dans la chlorose, l'anémie, l'atonie générale et toutes ses conséquences.

Si l'on admettait que les premières, à base de

soufre, sont des *excitants*, les secondes, à base de soude ou de ses dérivés, des *dissolvants*, on pourrait dire que les troisièmes sont des *organisants* ou des *nutritifs*.

Il est bon de noter, en terminant cet article, l'action toute particulière de la *silice*, que l'on rencontre dans presque toutes les eaux minérales. Les observations scientifiques ont conduit à croire que ce sel joue un rôle des plus importants dans le traitement de toutes les maladies chroniques, Il formerait, avec le soufre et la soude, la trilogie hydrologique.

Les eaux minérales sont employées de plusieurs manières, et comme usage interne, et comme usage externe. Il ne faudra abuser ni de l'un ni de l'autre. On fait parfois un usage immodéré des eaux en boisson. Le but dépassé peut devenir funeste.

Les eaux sont thermales ou froides, et il faudra se souvenir, aidé des prescriptions du médecin, que ces deux modes sont très-différents et produisent toujours des résultats opposés. Ici encore l'indifférence n'est pas possible; telle eau sulfureuse ou alcaline peut être avantageuse chaude, nuisible froide, et réciproquement. Il ne faut rien livrer au hasard, et, en présence de moyens aussi efficaces, aussi puissants que ceux des eaux minérales, la juste appréciation est de rigueur.

Nous renvoyons le lecteur aux différents articles *Hydrologie* pour tout ce qui n'a pas ici sa place.

HYDROLOGIE MÉDICALE.

—

ÉTABLISSEMENT DE PASSY-LE-HAUT.

L'hydrologie, cette science moderne qui consiste dans l'art d'appliquer l'eau aux différents usages de la santé et de la maladie, se rattache aux plus pressants besoins de l'homme.

Elle prend sa source dans l'immense officine de la nature, et tous les jours les progrès des sciences géologiques, physiques, chimiques et physiologiques, en confirment les applications utiles ou rationnelles. C'est ainsi que nous savons aujourd'hui distinguer les eaux pures et potables des eaux impures et minérales.

L'eau se présente dans la nature sous trois états différents :

L'état liquide : eaux de sources, fleuves, mers, etc.

L'état gazeux : nuages et pluies, vapeurs, brouillards, etc.

L'état solide : glaciers des montagnes et des pôles, gelée hivernale, neige, grêle, etc.

Ces trois états sont corrélatifs aux températures, la chaleur dans la vie universelle jouant concurremment avec l'eau le principal rôle.

De là vient l'importance des eaux thermales naturelles. A ce propos, il est opportun d'appeler l'attention sur les eaux chaudes naturelles des puits forés de Grenelle et de Passy, qui n'ont pas été utilisées encore comme eaux thermales naturelles, selon la grande pensée d'Arago.

Elles proviennent d'une couche profonde de 548 à 585 mètres, au dessous de la craie. D'une qualité re-

marquable comme pureté, elles contiennent de faibles quantités de sels de chaux, un peu de fer, et sont d'une température constante (27 à 28 degrés cent.) empruntée à la chaleur centrale de la terre.

Nous croyons savoir qu'à la suite de nouvelles recherches faites par des hommes compétents et convaincus de la valeur humanitaire de la balnéation générale par les moyens naturels largement appliqués, des études sérieuses sont à la veille d'amener un résultat qui consistera dans la création d'une station thermale de premier ordre à Passy-le Haut.

HYDROLOGIE.

—

EAUX MINÉRALES DE FRANCE.

Avant la guerre de 1870, on confondait les eaux minérales d'Allemagne avec celles de France, et les médecins envoyaient indistinctement leurs malades dans les différentes stations des deux pays. Depuis 1870, l'hydrologie française a repris sa place légitime, et il demeure suffisamment établi que nous pouvons nous dispenser d'aller chercher ailleurs ce que nous possédons abondamment chez nous. Aussi nous abstiendrons-nous de mentionner les stations étrangères, qui sont d'abord localement connues, tant par elles-mêmes que par les intérêts qui s'y rattachent, et nous insisterons sur les inombrables ressources thermo-minérales répandues sur le sol français.

Les grandes divisions générales que nous allons établir sont de la plus haute importance ; nous diviserons les eaux minérales françaises en trois groupes principaux, qui ont pour base des caractères géologiques et chimiques.

Le premier groupe est compris dans la région des Pyrénées ;

Le second dans celle du centre ;

Le troisième dans celle de l'est.

Un quatrième groupe comprendra les eaux non classées, répandues çà et là sur le territoire.

Le caractère général de chacun des trois groupes principaux peut être résumé de la manière suivante :

Le groupe des Pyrénées, comprenant trente ou

quarante sources, depuis Perpignan jusqu'à Bayonne, constitue la série des eaux sulfureuses de France, depuis les plus fortes : Eaux-Bonnes, Cauterets, Baréges, Luchon, etc., jusqu'aux plus faibles : Le Vernet, Amélie-les-Bains, Aix, Saint-Sauveur. Elles sortent toutes de la chaîne granitique des monts Pyrénéens, et c'est là leur caractère géologique primordial. Au point de vue chimique, leur place est parmi les eaux salines sulfureuses, toutes à base de monosulfure de sodium qui les rend alcalines. L'élément sodique les distingue des eaux d'Enghien, de Pierrefonds et de leurs analogues, qui doivent leur qualité sulfureuse à la décomposition des sulfates de chaux au-dessous du sol. Aussi, ces dernières, qui sont froides, ne peuvent provenir de loin et sont caractérisées par le sulfate de chaux qui se décompose par l'infiltration des eaux pluviales, des glaces ou des marais tenant en dissolution des acides formés par les substances organiques végétales : acide crénique, apocrénique, lesquels provoquent des combinaisons qui mettent une partie du soufre en liberté, au contact de l'oxygène. La température peu élevée de ces eaux et la fixité de leurs principes chimiques les rendent préférables en boissons, et pour le transport loin de la source, à celles des Pyrénées. En résumé, elles se conservent mieux.

Le deuxième groupe, celui du centre de la France, dont les types sont Vichy et le Mont-Dore, a pour caractère géologique la nature volcanique de ses montagnes, et pour élément chimique dominant le bi-carbonate de soude accompagné de plusieurs autres sels ; ce groupe comprend dix-huit à vingt sources renommées : le Mont-Dore, la Bourboule, Saint-Nectaire, Royat, Vichy, Néris, Evaux, Bourbonne-l'Archambault, etc., etc.

Le troisième groupe, celui de l'Est, n'a rien de bien tranché ; c'est un groupe mixte, ayant des eaux chaudes et des eaux froides. Dans les premières, on

distingue Plombières et Luxeuil sortant du granit ; elles sont thermales, mais peu minéralisées. Leur caractéristique est la *Silice*. Bains vient ensuite, tenant le milieu entre Plombières et Bourbonne-les-Bains, cette dernière, l'une des plus salines de France, la rivale des eaux salées d'Allemagne, l'analogue des eaux de mer.

Bourbonne est en quelque sorte la source *cathédrale* du groupe de l'Est et de la plupart des eaux minérales françaises ; elle est à la fois très-chaude (de 60 à 65 degrés cent.) et très-chargée de sels (8 grammes par litre). Ses boues sont très-siliceuses ; elles ne sortent pas immédiatement du granit, mais de la couche géologique nommée *Trias*, comprenant les calcaires, le grès bigarré, et les marnes irisées. On dirait qu'elle a lessivé les terrains profonds des versants du Jura et des Vosges, en traversant la couche saline fossile des mers desséchées que l'on exploite à Salins. Les eaux froides du groupe de l'Est sont : Bussang, Vittel, Contrexéville, Martigny et quelques autres analogues mais peu connues.

Toutes ces eaux froides ont à peu près la même origine géologique ; elles sourdent des terrains *tertiaires* et ne diffèrent des sources ordinaires que parce qu'elles ont pu dissoudre sur leur parcours des sels solubles qui en font des eaux minérales : ce sont principalement des sels de fer, de chaux et de magnésie. Les meilleures et les plus connues sont Vittel et Contrexéville. Des analyses récentes y ont démontré la présence de la lithine.

Le quatrième groupe comprend les eaux diverses de Balaruc, Lamalou, Sylvanès, Crousac, Bagnols, Vals, Uriage, Allevard, Saint-Galmier, Passy, Auteuil, Saint-Amand, Forges, Enghien, Pierrefonds, la plupart non thermales.

Tel est dans sa totalité l'ensemble le plus général des eaux minérales qui entrent dans le cadre de l'hydrologie française. Leur grande variété, leur ther-

malité et leur minéralisation à tout degré, nous dispensent de tout commentaire et de tout point de comparaison, car nous ne comprenons pas l'hydrologie à l'usage de la diplomatie et des casinos, mais bien au point de vue sérieux et scientifique, et à l'usage de ceux qui en ont un besoin réel, c'est-à-dire à l'usage des malades.

Dr B.

EAUX MINÉRALES DE LA FRANCE.

—

ABSAC (Charente).

Eau chlorurée sodique, froide.

Atonie, fièvres intermittentes, engorgements divers.

A 10 kil. de Confolens. Chemin de fer de Bordeaux ; station de Ruffec ; 40 kil. de Ruffec à Confolens.

AIX (Bouches-du-Rhône).

Bicarbonatée calcaire, 36 à 34° c. Eaux mères.

Névroses, rhumatismes nerveux, convalescences.

Chemin de fer de Lyon à la Méditerranée ; ligne de Rognac à Aix, 359 kil. de Paris. Trajet en 16 heures par express.

ALET (Aude).

Bicarbonatée mixte, 31° c. Source ferrugineuse, froide.

Laxative, stimulant le tube digestif, action puissante sur les viscères abdominaux et les organes génitaux urinaires, affections du système lymphatique, etc. Etablissement avec piscines.

Chemin de fer du Midi jusqu'à Carcassonne, 926 kil. de Paris, par Bordeaux et Toulouse, ou par Lyon et Cette, 996 kil. Route de poste de Carcassonne à Perpignan, touchant à Alet (35 kil.).

ALLEVARD (Isère).

Sulfureuse, 16° c.

Maladies de poitrine, maladies de la peau, métrite

chronique. Etablissement bien aménagé ; Vaporarium.

Chemin de fer de Lyon, ligne de Grenoble ; voitures de Grenoble à Allevard, 18 heures. En 16 heures par Mâcon, Bourg, Aix, Chambéry, Montmélian.

AMÉLIE-LES-BAINS (Pyrénées-Orientales).

Sufureuse. 12 sources principales, très-abondantes, de 43 à 61° c.

Agissant comme les eaux sufureuses en général, elles ont un effet spécifique dans certaines affections de la poitrine. Etablissements installés pour la saison d'hiver.

Chemin de fer de Paris à Perpignan, par Lyon, Cette et Narbonne. 1002 kil. Route de poste de Perpignan à Amélie-les-Bains, 38 kil.

ARLES (Pyrérénées-Orientales)

Voir *Amélie-les-Bains*, dont les sources s'appelaient autrefois les *Bains d'Arles*, *Arles-les-Bains* ou *Bains-sur-Tech*.

Arles est à 4 kil. au delà d'Amélie-les-Bains.

AUDINAC (Ariége).

Sailnes ferrugineuses, 22° c. ; deux sources.

Affections chroniques des viscères abdominaux, diarrhées par atonie de la muqueuse, leucorrhée et catarrhe vésical.

Chemin de fer du Midi jusqu'à Toulouse. Route de Toulouse à Saint-Girons ; 4 kil. de Saint-Girons, 83 kil. de Toulouse.

AULUS (Ariége).

Trois sources salines et ferrugineuses, 20° c.

Asthénie de l'estomac ou des intestins, affections syphilitiques, eau laxative et diurétique, propriétés toniques.

Route de Toulouse à Saint-Girons, 87 kil. De Saint-Girons à Aulus, 33 kil.

AUTEUIL (Seine).

Ferrugineuse, froide.

Gastralgies, affections chlorotiques, anémie. Usage en boisson.

Chemin de fer de Paris à Auteuil.

AVENE (Hérault).

Alcalines, salines et arsénicales.

Maladies cutanées, scrofule, syphilis, affections de la matrice, pâles couleurs, débilitations. Toniques et apéritives.

Chemin de fer du Midi ; station de Béziers, voitures jusqu'à Lodève et de Lodève à Avène ; 27 kil. de Lodève.

AX (Ariége).

Sulfureuses, 77 à 35° c. 53 sources.

Maladies de la peau, rhumatisme, affections catarrhales, affections nerveuses, maladies lymphatiques.

Chemin de fer du Midi ; station de Toulouse, 248 kil. de Paris. Route de Toulouse à Foix, 82 kil. De Foix à Ax, 42 kil.

BARBAZAN (Haute-Garonne).

Sulfatées-calciques ferrugineuses, à 19° c.

Agissant sur l'économie à la manière des ferrugineux, toniques, légèrement laxatives.

Route de Toulouse à Saint-Gaudens, 88 kil. ; 19 kil. de Saint-Gaudens, 107 kil. de Toulouse.

BAGNÈRES DE BIGORRE (Hautes-Pyrénées),

Salines, 35 à 20° c., et salines ferrugineuses.

Anémie, chlorose, névralgies rhumatismales, chorées, palpitations nerveuses, maladies de la peau.

Chemin de fer du Midi ; ligne de Bayonne, station de Mont-de-Marsan, 731 kil. de Paris. De Mont-de-Marsan à Tarbes et Bagnères, 121 kil.

BAGNÈRES-DE-LUCHON.

Sulfureuses de 68 à 34° c.

Affections rhumatismales chroniques, diathèse scrofuleuse, engorgements glanduleux, ulcères, fistules, rétractions tendineuses, maladies du tissu osseux. spécialement les caries et les névroses.

Chemin de fer du Midi ; ligne de Cette ; section de Toulouse, 840 kil. de Paris. Route de Toulouse à Luchon, 136 kil.

BAGNOLES (Orne).

Sulfureuses, 27° c.

Affections scrofuleuses, blessures, ulcères, maladies de la peau, gastralgies, engorgements des viscères de l'abdomen.

Chemin de fer de l'Ouest ; ligne de Bretagne ; section du Mans à Mézidon; station d'Alençon. Services de messageries d'Alençon à Couterne, 41 kil., partant une heure après l'arrivée du train, express. Couterne est à 5 kil. de Bagnoles.

BAGNOLS (Lozère).

Sulfureuses, 43° c., quatre sources.

Maladies de peau, catarrhe pulmonaire, lymphatisme, rhumatisme.

Chemin de fer d'Orléans, ligne d'Auvergne, station de Brioude ; 517 kil de Paris. Trajet en 10 heures de Brioude à Bagnols.

BAINS (Vosges).

Chlorurée sodique, de 50 à 33° c.

Rhumatisme, paralysie, débilité, langueur.

A 32 kil. sud-est d'Epinal ; chemin de fer de l'Est, ligne de Nancy à Gray, station d'Epinal ; 459 kil. de Paris.

BALARUC (Hérault).

Chlorurée sodique, thermale, 48° c.

Paralysie, suite d'apoplexie, maladies de la moelle épinière, scrofules.

Chemin de fer de la Méditerranée ; ligne de Paris

à Cette, station de Cette, 560 kil. de Paris. De Cette à Balaruc, 10 kil. Voitures et bateau à Cette.

BARBOTAN (Gers).

Ferrugineuse, 38 à 32° c.

Rhumatismes, paralysies, contractures musculaires.

A 39 kil. de Condom. Chemin de fer du Midi, station de Port-Sainte-Marie, à 116 kil. de Bordeaux et à 40 kil. de Condom.

BARÉGES (Hautes-Pyrénées).

Sulfureuses, de 45 à 31° c.

Vieilles blessures, paraplégies essentielles, vieilles entorses, rétractions musculaires et tendineuses, cicatrisations incomplètes, raideurs articulaires, maladies syphilitiques invétérées, constitutions lymphatiques et scrofuleuses.

Chemin de fer de Bordeaux; ligne de Bayonne, station de Mont-de-Marsan, 731 kil. de Paris. De Mont-de-Marsan à Tarbes, 100 kil. de Tarbes à Baréges, 59 kil.

BARÉGES (Hautes-Pyrénées).

(*Source Barzun*).

Sulfureuse, 31° c.

Propriétés thérapeutiques des eaux sulfureuses en général; très-utile pour préparer les malades à l'usage des eaux de Baréges ; convient aux maladies nerveuses, aux névroses des voies respiratoires, digestives et urinaires, affections dartreuses, ulcères, etc.

A 500 mètres en deçà de Baréges, à 80 mètres de la route.

BILAZAIS (Deux-Sèvres).

Sulfureuse, tempérée, 18° c.

Maladies de la peau, chlorose.

A 32 kil. de Bressuire. Chemin de fer d'Orléans à

Nantes, station de Saumur ; ou bien chemin de fer d'Orléans à La Rochelle, station de Niort ou de Saint-Maixent, 60 kil. de Bressuire.

BONDONNEAU (Drôme).

Alcaline, sulfureuse iodurée, gazeuse.

Affections cutanées, scrofuleuses, syphilitiques et utérines, indurations indolentes des articulations, tumeurs, goîtres, etc., fièvres intermittentes.

Chemin de fer de Lyon à la Méditerranée ; station de Montélimar ; 662 kil. de Paris. De Montélimar à Bondonneau, 3 kil.

LE BOULOU (Pyrénées-Orientales).

Bicarbonatée, sodique et ferrugineuse.

A 22 kil. de Perpignan. Route de Perpignan à Barcelone, par le Perthus.

BOURRASOL (Haute-Garonne).

Ferrugineuse, froide.

Anémie, chlorose, lymphatisme.

Dans l'arrondissement de Toulouse.

BOURBONNE-LES-BAINS (Haute-Marne).

Salines, 58 à 48° c.

Paralysies, névralgies sciatiques, rhumatismes musculaires et articulaires, plaies d'armes à feu, engorgements des viscères de l'abdomen, consécutifs aux fièvres intermittentes, caries, nécroses.

Chemin de fer de l'Est ; ligne de Mulhouse, station de La Ferté, 328 kil. de Paris. De La Ferté à Bourbonne, 16 kil.

BOURBON-LANCY (Saône-et-Loire).

Chlorurée sodique, 60 à 40° c.

Affections nerveuses, rhumatismes.

Chemin de fer d'Orléans ; ligne du Bourbonnais, station de Moulins, 441 kil. de Paris. Voiture de Moulins à Bourbon-Lancy.

BOURBON-L'ARCHAMBAULT (Allier).

Chlorurée sodique, 60° c.

Affections paralytiques, hémiplégies, paraplégies, rhumatismes, scrofules.

Chemin de fer de Lyon ; ligne du Bourbonnais, station de Moulins. Voitures de Moulins à Bourbon-l'Archambault, 23 kil.

LA BOURBOULE (Puy-de-Dôme).

Chlorurée sodique, 52° c.

Maladies cutanées, affections scrofuleuses, rhumatismes, fièvres intermittentes.

Chemin de fer d'Orléans, ligne du Bourbonnais, station de Clermont, 50 kil. de Clermont.

BUSSANG (Vosges).

Ferrugineuse, gazeuse, froide.

Dyspepsie, anémie, chlorose.

A 28 kil. de Remiremont. Chemin de fer de l'Est; ligne de Nancy à Gray, station d'Epinal.

CADÉAC (Hautes-Pyrénées).

Quatre sources sulfureuses, froides, 13 et 15° c.

Agissant comme excitantes, très-minéralisées. Deux établissements.

De Bagnères-de-Bigorre à Cadéac, par la vallée de Campan et la vallée d'Aure, 38 kil.

CALDANICCIA (Corse).

Sulfureuses, 35° c.

Maladies de la peau, rhumatismes, scrofules, constitutions délicates et nerveuses.

A 12 kil. nord-est d'Ajaccio.

CAMBO (Basses-Pyrénées).

Deux sources. L'une sulfureuse, thermale à 23° c.; l'autre ferrugineuse, froide.

La première est excitante des fonctions en général,

diurétique ou laxative, utile dans l'état d'inertie, de langueur, consécutif aux longues maladies ;

La seconde est l'une des plus riches en fer. Saison de printemps et saison d'automne.

Route de poste de Bayonne à Cambo, 18 kil.

LA CAMBRETTE (Bouches-du-Rhône).

Sulfureuse, froide.

Propriétés thérapeutiques générales des eaux sulfureuses froides.

La Cambrette est dans l'arrondissement de Marseille.

CAMPAGNE (Aude).

Gazeuses, ferrugineuses et salines, 27° c.

Gastralgies, dyspepsie, chlorose, leucorrhée, catarrhe vésical, gravelle, engorgements passifs du col utérin, fièvres intermittentes paludéennes, engorgements du foie.

Chemin de fer du Midi ; station de Carcassonne. Route de Carcassonne à Campagne, par Limoux et Couiza, 50 kil.

CAPVERN (Hautes-Pyrénées).

Salines, ferrugineuses, 24° c.

Engorgements du foie et de la rate, gravelle, néphrite calculeuse.

De Tarbes à Capvern, ou de Bagnères-de-Bigorre à Capvern, 19 kil.

CASTERA-VERDUZAN (Gers).

Sulfureuses et ferrugineuses, 19° c.

Rhumatismes, maladies cutanées, gastralgies, gravelle, catarrhes, bronchiques et pulmonaires, anémie, chlorose, énervement.

A 12 kil. de Condom. Chemin de fer du Midi ; station de Sainte-Marie, à 116 kil. de Bordeaux et 40 kil. de Condom.

CASSUÉJOULS (Aveyron).

Eau ferrugineuse froide.

Effets physiologiques des eaux ferrugineuses en général.

Chemin de fer de Paris à Brioude ; ligne d'Orléans, 517 kil. Correspondance par terre de Brioude à Espalion ; à 10 kil. de Cassuéjouls.

CASTEL-JALOUX (Lot-et-Garonne).

Ferrugineuse froide.

Chlorose, anémie, suites de fièvres intermittentes propriétés thérapeuthiques générales des eaux ferrugineuses.

A 30 kil. de Nérac. Chemin de fer du Midi ; station de Port-Sainte-Marie, à 116 kil. de Bordeaux ; 18 kil. de la station de Nérac.

CAUTERETS (Hautes-Pyrénées).

Sulfureuses thermales de 55 à 30° c.

Rhumatismes, dartres, scrofules, angine chronique, catarrhes chroniques des vieillards, engorgement du col de l'utérus.

Chemin de fer du Midi ; ligne de Bayonne, station de Mont-de-Marsan. Voitures de Mont-de-Marsan à Tarbes et à Cauterets.

CAUVALAT (Gard).

Hydro-sulfureuses et ferrugineuses froides.

Diurétiques, activent la transpiration cutanée, augmentent la sécrétion urinaire, efficaces contre les dartres, le rhumatisme, la syphilis, la scrofule, les fièvres intermittentes rebelles, l'anémie, la chlorose, les catarrhes chroniques, etc.

A 2 kil. du Vigan. Chemin de fer de la Méditerrannée ; ligne de Tarascon à Alais ; on y vient en 8 heures de Nîmes, Montpellier, Milhau.

CELLES (Ardèche).

Sulfatées, alcalines, gazeuses, 25° c.

Phthisie, scrofule, cancer, bains et inhalations de gaz acide carbonique.

Chemin de fer de Lyon à la Méditerrannée jusqu'à Valence ou Montélimar.

LA CHALDETTE (Lozère).

Carbonatée et chlorurée sodique.
A 35 kil. de Marvéjols.

CHARBONNIÈRE (Rhône).

Ferrugineuse froide.
Dyspepsie, chlorose, scrofules, maladies de l'utérus.
A 7 kil. de Lyon.

CHATEAUNEUF (Puy-de-Dôme).

Saline, 38, à 15° c.
Rhumatisme, irritations gastro-intestinales.
A 24 kil. de Riom. Chemin de fer d'Orléans ; ligne du Bourbonnais, station de Riom.

CHATELDON (Puy-de-Dôme).

Ferro-gazeuse, eau de table.
Dyspepsie, gastralgie.
A 15 kil. de Thiers. Chemin de fer d'Orléans; ligne du Bourbonnais.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme).

Sulfatée sodique, 30° c.
Engorgement du foie, de la rate, des viscères abdominaux; constipation.
Chemin de fer du Bourbonnais, par Orléans, Moulins et Riom. — A 8 kil. de Riom.

CHATENOIS (Bas-Rhin).

Chlorurée sodique, 18° c.
Asthénie, scrofule.
Chemin de fer de l'Est, de Paris à Strasbourg et de Strasbourg à Schélestadt, 546 kil. — 4 kil. de Schélestadt.

CHAUDES-AIGUES (Cantal).

Quatre sources très-abondantes, eau carbonatée sodique, de 62 à 79° c.

Douleurs rhumatismales, paralysies, engorgements des articulations, maladies cutanées, ankyloses incomplètes, névroses.

A 32 kil. de Saint-Flour, route de Clermont-Ferrand à Toulouse.

CONDILLAC (Drôme).

Gazeuse, calcique et iodée.

Eau de table estimée, salutaire pour les estomacs faibles et prédisposés aux embarras gastriques, employée dans la convalescence des fièvres typhoïdes.

Chemin de Lyon à Marseille ; station de Valence.

CONTREXÉVILLE (Vosges).

Sulfatée calcique, légèrement alcaline, 12° c.

Gravelle, goutte atonique, chlorose, engorgements atoniques de l'utérus, catarrhe vésical.

Chemin de fer de l'Est ; ligne de Mulhouse, station de Laferté-Bourbonne, 328 kil. — De Laferté à Contrexéville, 40 kil.

COURS (Gironde).

Ferrugineuse froide.

Chlorose, anémie, propriétés thérapeutiques générales des eaux ferrugineuses.

A 60 kil. de Bordeaux, par le chemin du Midi ; station de Langon, et au delà par Bazas.

CRANSAC (Aveyron).

Manganésienne et magnésienne sulfatée.

Engorgements des viscères abdominaux, maladies de la rate et du foie, fièvres intermittentes rebelles.

Chemin du Midi ; ligne de Montauban à Saint-Christophe ; station de Cransac ; 937 kil. de Paris.

CUSSET (Allier).

Bicarbonatée sodique froide ; deux sources.

Dyspepsie, anémie, gravelle, diabète, propriétés thérapeuthiques des eaux bicarbonatées.

Chemin de fer d'Orléans ; ligne du Bourbonnais ; station de Saint-Germain-des-Fossés ; 3 kil. en deçà de Vichy.

DAX (Landes).

Sulfatée, de 31 à 61° c., boues sulfureuses.

Rhumatisme, engorgements articulaires, contractions, vieilles plaies, paralysies.

Chemin du Midi ; ligne de Bayonne ; 726 kil. de Paris.

DAX-TERCIS (Landes).

Saline sulfureuse, 40° c.

Rhumatismes, scrofules, dartres, affections des poumons, de l'estomac, de l'intestin, convalescences longues et difficiles.

A 6 kil. de Dax.

DIGNE (Basses-Alpes).

Sulfureuses, 45 à 32° c.

Rhumatismes torpides, maladies atoniques de la peau.

Chemin de fer de Lyon ; ligne de la Méditerranée ; station d'Orange, 722 kil. de Paris.

DINAN (Côtes-du-Nord)

Ferrugineuse froide.

Propriétés thérapeutiques des eaux ferrugineuses en général.

Chemin de fer de l'Ouest ; ligne de Bretagne ; station de Rennes ; 378 kil. de Paris ; 53 kil. de Rennes à Dinan.

EAUX-BONNES (Basses-Pyrénées).

Sulfureuses, 32° c.

Pharyngites simples et granulées, laryngites, phthisies, bronchites, asthmes, pneumonies, pleurésie.

Chemin de fer du Midi ; ligne de Bayonne ; station

de Dax ; 726 kil. de Paris. Voitures de Dax à Pau, 79 kil., et de Pau aux Eaux-Bonnes, 42 kil.

EAUX-CHAUDES (Basses-Pyrénées).

Sulfureuses, de 36 à 11° c.

Rhumatismes musculaires, névralgies, névroses, gastralgies, maladies chlorotiques, affections thoraciques.

Chemin de fer du Midi ; ligne de Bayonne ; station de Dax ; 726 kil. de Paris. De Dax à Pau, 79 kil.; de Pau aux Eaux-Chaudes, 42 kil. 1[2.

ENCAUSSE (Haute-Garonne).

Salines, 22° c.

Coliques néphrétiques et bilieuses, ictère, engorgements abdominaux, hypocondrie, affections hystériques.

Chemin de fer du Midi; station de Toulouse ; de Toulouse à Saint-Gaudens, 88 kil.; de Saint-Gaudens à Encausse, 10 kil.

ENGHIEN (Seine-et-Oise).

Sulfureuses, 11° c.

Affections catarrhales du larynx et des bronches, eczéma, impétigo, acné, pityriasis, lichen, rhumatismes, engorgements articulaires, leucorrhées.

Chemin de fer du Nord ; station d'Enghien, 12 kil. de Paris.

ESCALDAS (Pyrénées-Orientales).

Sulfureuses thermales, 35 à 42° c.

Effets des eaux sulfureuses thermales en général.

De Perpignan, 104 kil., par Montlouis et Bourg-Madame.

ESCOULOUBRE (Ariége).

Sulfureuses thermales, 50° c.

Propriétés curatives des eaux sulfureuses en général.

A 83 kil. de Carcassonne. Chemin de fer du Midi. Route de voitures, sur 77 kil., jusqu'à Rochefort; chemin de chevaux sur 6 kil. jusqu'à Escouloubre.

EUZET (Gard).

Sulfureuse et bitumineuse tempérée, 11 à 18° c.

Maladies de la peau, affections catarrhales de l'appareil respiratoire.

Chemin de fer de la Méditerranée ; ligne de Tarascon à Nîmes et de Nîmes à Alais ; station d'Alais.

EVAUX (Creuse).

Bicarbonatées sodiques, 58 à 45° c.

Affections rhumatismales, gravelle. Saison du 15 mai au 1er octobre.

A 34 kil. de Guéret, 37 d'Aubusson. Chemin de fer d'Orléans à Limoges.

FORGES-LES-EAUX (Seine-Inférieure).

Eaux ferrugineuses, 7 à 6° c.

Chlorose, anémie causée par les hémorrhagies passives, dyspepsies, diarrhées séreuses par inertie de l'intestin.

Chemin de fer de l'Ouest ; ligne de Rouen ; station de Rouen ; 140 kil. de Paris ; de Rouen à Forges, 44 kil.

FORGES-LES-BAINS (Seine-et-Oise).

Carbonatées, sodiques froides.

Scrofule, chlorose, rhumatismes, convalescence.

Chemin de fer de Sceaux ; station d'Orsay ; d'Orsay à Forges, 14 kil.

FONCAUDE (Hérault).

Bicarbonatée calcique tempérée, 25° c.

Gastralgie, entéralgie, rhumatismes nerveux.

Arrondissement de Montpellier.

FONSAUCHES (Gard).

Bicarbonatée calcaire, froide.

Gastralgie, entéralgie.

GAZOST (Hautes-Pyrénées).

Sulfureuses, iodo-brômurées, 12° c.

Ulcères, plaies ; eau excitante, détersive, résolutive.

Chemin de fer du Midi ; ligne de Bayonne ; station de Mont-de-Marsan ; 731 kil. de Paris. De Mont-de-Marsan à Tarbes, 100 kil.; de Tarbes à Lourdes, 19 kil.; de Lourdes à Gazost, 10 kil.

CRÉOULX (Basses-Pyrénées).

Sulfureuses, 36° c.

Rhumatismes, maladies de la peau, affections utérines, paralysies essentielles, névralgies, lésions du tissu osseux, anciennes fractures, tumeurs blanches, caries, nécroses, anciennes syphilis.

Saison de printemps depuis le 1er avril ; saison d'automne jusqu'au 1er novembre.

Chemin de fer de Lyon à Marseille ; ligne de Rognac à Aix ; 759 kil. de Paris. Voitures d'Aix à Gréoulz en 4 heures ; trajet total en 20 heures, par express.

GUAGNO (Corse).

Sulfureuses, 41° c.

Affections cutanées, rhumatismes simples ou compliqués d'engorgements articulaires, névralgies sciatiques, accidents consécutifs aux blessures par armes à feu

A une journée au nord d'Ajaccio, 54 kil.

GUILLON (Doubs).

Sulfureuse froide.

Maladies de peau, rhumatismes, névralgies. Employées comme traitement hydrothérapique, en bains russes et en bains de vapeur.

A 8 kil. de Baume-les-Dames. Chemin de fer de Lyon ; ligne de Dôle à Belfort.

GUITERA (Corse).

Sulfureuses, 48° c.
Maladies de la peau, rhumatismes.
A 53 kil. d'Ajaccio.

HAUTERIVE (Allier).

Bicarbonatée sodique, froide.
Mêmes propriétés que les eaux de Vichy.
Employée uniquement en boisson.

LABARTHE-RIVIÈRE (Haute-Garonne).

Sulfatée calcique, tempérée, 21° c.
Névralgies, maladies de l'utérus.
Route de Saint-Gaudens à Bagnères-de-Luchon; 6 kil. de Saint-Gaudens; 97 kil. de Toulouse.

LABASSÈRE (Hautes-Pyrénées).

Sulfureuses froides.
Affections catarrhales ou tuberculeuses du poumon et des bronches. L'eau se prend seulement en boisson.
14 kil. de Bagnères-de-Bigorre.

LA MALOU (Hérault).

Plusieurs sources bicarbonatées sodiques, 35 à 32° c., avec présence d'arsenic.
Rhumatismes, engorgements articulaires, paralysies, aménorrhée, dysménorrhée, anémie, chlorose.
Chemin de fer du Midi ou de la Méditerranée, station de Béziers; de Béziers à Bédarieux, par le chemin de fer de Graissessac, et de Bédarieux à Lamalou, en 45 minutes.

LAMOTTE-SAINT-MARTIN (Isère).

Saline thermale, 62° c.
Contre l'atonie des viscères, l'engorgement œdémateux des membres, les raideurs articulaires, certaines paralysies, la scrofule.

Chemin de fer de Lyon; ligne de Grenoble, à 30 kil. de Grenoble.

LAROCHE-POSAY (Vienne).

Ferrugineuse froide.
Atonie, chlorose.

LAVARDENS (Gers).

Bicarbonatée calcique, tempérée, 19° c.
Dyspepsie, gastralgie.
A 20 kil. d'Auch. Chemin de fer du Midi; station d'Agen.

LUXEUIL (Haute-Saône).

Chlorurées sodiques faibles et ferro-manganiques, 56 à 30° c.
Névroses, rhumatismes, anémie, chlorose. Deux divisions distinctes : l'une pour les eaux chlorurées sodiques, l'autre pour les eaux ferro-manganiques.
Chemin de fer de l'Est; section de Paris à Mulhouse; station de Lure; à 24 kil. de Luxeuil; 427 kil. de Paris.

LYON (Rhône).

Ferrugineuse froide.
Anémie, chlorose.

MARTIGNÉ-BRIAND (Maine-et-Loire).

Ferrugineuse froide.
Anémie, chlorose, dyspepsie.
A 28 kil. de Saumur. Chemin de fer d'Orléans à Nantes; station de Saumur.

MEDAGUE (Puy-de-Dôme).

Bicarbonatée sodique froide.
Dyspepsie, engorgement du foie et de la rate, gravelle.
Près de Pont-du-Château, arrondissement de Clermont-Ferrand.

MIERS (Lot).

Sulfatée sodique, froide.

Engorgements viscéraux, hémorrhoïdes, constipation.

A 35 kil. de Gourdon.

MOLITG (Pyrénées-Orientales).

Onze sources sulfureuses, 36° c.

Maladies de peau, catarrhe vésical, action spécifique sur les muqueuses. Boues conferves et topiques.

Route de Perpignan à Mont-Louis; Molitg est à 8 kil. de Prades, sur cette route; 50 kil. de Perpignan.

MONESTIER (Hautes-Alpes).

Sources sulfatées sodiques, à 37° 5 c.

Maladies chroniques.

A 14 kil. de Briançon. Route de Grenoble à Turin.

MONT-DORE (Puy-de-Dôme).

Eaux salines, 46 à 32° c.

Catarrhe pulmonaire chronique, asthme, rhumatismes.

A 36 kil. de Clermont. Chemin de fer de Lyon; ligne du Bourbonnais; station de Clermont-Ferrand.

MONTÉGUT-SECLA (Haute-Garonne).

Bicarbonatée calcique froide.

Dyspepsie, gastralgie, catarrhe vésical.

NÉRIS (Allier).

Bicarbonatées sodiques, 53 à 52° c.

Maladies nerveuses, névralgies, hystérie, chorée, affections rhumatismales, maladies utérines.

A 8 kil. de Montluçon. Chemin de fer d'Orléans; ligne du Bourbonnais: station de Moulins; 72 kil. de Moulins à Montluçon.

NEYRAC (Ardèche).

Ferrugineuse, 27° c.

Leucorrhées, affections scrofuleuses, engorgements abdominaux.

Chemin de fer de Lyon ; ligne de la Méditerranée ; station de Valence ou Montélimar.

NIEDERBRONN (Bas-Rhin).

Salines chlorurées, 18° c.

Maladies chroniques de l'abdomen, inappétence, lenteur et difficulté des digestions, constipation.

A 35 kil. de Wissembourg. Chemin de fer de l'Est ; ligne de Strasbourg ; 447 kil. de Paris.

OLETTE (Pyrénées-Orientales).

Sulfureuses, 78 à 27° c.

Maladies de peau, rhumatisme, scrofule.

Route de Perpignan à Montlouis. Olette est à 58 k. de Perpignan sur cette route.

OREZZA (Corse).

Ferro-gazeuses, 14° c.

Chlorose, aménorrhée, hémorrhagies passives, anémie, leucorrhée, gastralgie, diarrhée chronique, gravelle.

Ouverture le 10 juin ; fermeture le 31 août.

A une journée d'Ajaccio.

PASSY (Seine).

Ferrugineuses sulfatées froides.

Anémie, chlorose.

Les sources sont situées sur la route de Versailles, dans l'enceinte même de Paris.

PIETRAPOLA (Corse).

Sulfureuses, 58 à 32° c.

Hystérie, chorée, spasmes, certaines névroses du col utérin, scrofules, paralysies, rétractions tendineuses, hydarthroses, caries, nécroses.

Saison au printemps et à l'automne.

A une journée au sud de Bastia ; 24 kil. de Corte.

PIERREFONDS (Oise).

Sulfureuses froides.

Maladies de la peau, affections des muqueuses, catarrhe chronique du larynx et des bronches.

Chemin de fer du Nord ; ligne de Saint-Quentin ; station de Compiègne ; 101 kil. de Paris. Omnibus de Compiègne à Pierrefonds, 16 kil.

PLOMBIÈRES (Vosges).

Sulfatées sodiques, 69 à 27° c.

Gastralgies, dyspepsies, affections de la matrice, névroses, névralgies sciatiques ou faciales, rhumatismes nerveux, paralysies.

Chemin de fer de l'Est ; ligne d'Epinal ; station d'Epinal ; 427 kil. de Paris ; d'Epinal à Plombières, 41 kil.

PONT-DE-BARRET ou DIEU-LE-FIT (Drôme).

Bicarbonatée calcique, froide.

Dyspepsie, gastralgie, gravelle.

Arrondissement de Montélimar. Chemin de fer de Lyon à la Méditerranée ; station de Montélimar.

POUGUES (Nièvre).

Alcalines gazeuses, 12° c.

Gravelle, maladies des voies digestives, dyspepsies, catarrhe vésical.

A 15 kil. de Nevers. Chemin de fer d'Orléans, ligne du Bourbonnais ; station de Nevers.

PRÉCHAQUE (Landes).

Chlorurée sodique froide.

Engorgements lymphatiques, scrofules.

LA PRESTE (Pyrénées-Orientales.

Quatre sources sulfureuses, 44° c.

Maladies des reins et de la vessie.

Ouvre le 1er juin ; ferme le 1er octobre.

Route de voitures de Perpignan à Arles ; 42 kil. Chemin de mulets d'Arles à la Preste ; trajet total : 69 kil.

PROPIAC (Drôme).

Sulfatée calcique, froide.

Névrose.

A 22 kil. de Nyons. Chemin de fer de Lyon à la Méditerranée ; station d'Orange.

PROVINS (Seine-et-Marne).

Ferrugineuses froides.

Atonie, chlorose, dyspepsie.

Chemin de fer de l'Est ; ligne de Mulhouse ; station de Provins ; 95 kil. de Paris.

PUZZICHELLO (Corse).

Sulfurées calciques froides.

Flux hémorrhoïdal, accidents syphilitiques ou mercuriels, scrofules, tumeurs indolentes, engorgements des viscères abdominaux.

Dans l'arrondissement de Corte, à une journée au sud de Bastia.

RENNES-LES-BAINS (Aude).

Cinq sources ferrugineuses, trois thermales, 45° c. deux froides.

Anémie, chlorose.

Route de Carcassonne à Perpignan, par Limoux et Couiza. Rennes est à 8 kil. de Couiza ; à 49 kil. de Carcassonne.

ROYAT (Puy-de-Dôme).

Alcalines ferrugineuses, 35° c.

Anémie, affections chlorotiques, rhumatismes, dispepsie.

Chemin de fer d'Orléans ; ligne du Bourbonnais ; station de Clermont.

ROUZAT (Puy-de-Dôme).

Bicarbonatée calcique et chlorurée sodique, tempérée, 31° c.

Rhumatismes, scrofules.

SAIL-LES-BAINS (Loire).

Bicarbonatée sodique, froide.

Maladies des voies de la respiration, affections cutanées, névralgies, scrofules, goutte, rhumatismes, appauvrissement du sang, maladies de l'utérus.

A 30 kil. de Roanne. Chemin de fer d'Orléans; ligne du Bourbonnais.

SAIL-SUR-COUZAN (Loire).

Bicarbonatée sodique, froide.

Dyspepsie, gastralgie, gravelle.

A 22 kil. de Montbrison. Chemin de fer de Lyon; ligne de Lyon à Saint-Etienne et Montbrison.

SAINT-ALBAN (Loire).

Bicarbonatées gazeuses.

Gastralgie, dyspepsie, maladies de peau.

Chemin de fer d'Orléans; ligne du Bourbonnais; station de Roanne; 18 kil. de Roanne.

SAINT-ALLYRE (Puy-de-Dôme).

Salines, 24° c.

Peu employées; lymphatisme.

Chemin de fer d'Orléans; ligne du Bourbonnais; station de Clermont.

SAINT-AMAND (Nord)

Boues minérales et eaux sulfureuses.

Atrophie des membres, rétractions musculaires, foulures, raideur des articulations, paraplégies, affections rhumatismales, engorgements passifs du foie.

Chemin de fer du Nord; ligne de Bruxelles; station de Valenciennes; 268 kil. de Paris. Omnibus de Valenciennes à Saint-Amand, 13 kil.

SAINT-CHRISTAU (Basses-Pyrénées).

Sulfureuses froides et salines froides, cinq sources.

Maladies cutanées et engorgement des viscères abdominaux.

Chemin de fer du Midi ; ligne de Bayonne ; station de Dax : 726 kil. de Paris ; de Dax à Orthez, 39 kil.; d'Orthez à Oloron, 48 kil.; d'Oloron à Saint-Christau, 8 kil. On va de Pau à Oloron et à Saint-Christau, 41 kil.

SAINT-DENIS (Loir-et-Cher).

Ferrugineuse froide.

Anémie, chlorose.

Chemin de fer d'Orléans ; ligne de Tours : station de Blois à 6 kil.

SAINTE-MADELEINE-DE-FLOURENS (Haute-Garonne).

Ferrugineuse froide.

Propriétéss des eaux ferrugineuses.

Route de Toulouse à Castres.

SAINTE-MARGUERITE (Puy-de-Dôme).

Source peu connue.

SAINTE-MARIE (Cantal).

Gazeuse et ferrugineuse.

Anémie, chlorose, dyspepsie, gravelle.

A 24 kil. de Saint-Flour et 12 kil. de Chaudes-aigues ; pas de route carrossable.

SAINTE-MARIE (Hautes-Pyrénées).

Saline froide.

Diurétique, légèrement purgative, utile contre certaines affections de la peau.

Route de Saint-Gaudens ou Toulouse à Bagnères-de-Luchon ; 24 kil. de Saint-Gaudens, 112 kil. de Toulouse.

SAINT-GALMIER (Loire).

Alcalines gazeuses.

Employée comme eau de table, efficace contre les dyspepsies, les inappétences des convalescents, les embarras gastriques, etc.

Chemin de fer d'Orléans ; ligne du Bourbonnais ; station de Montrond, 20 kil. de Montbrison.

SAINT-HONORÉ (Nièvre).

Sulfureuse, 32° c.

Eczéma, impétigo, leucorrhées, catarrhe pulmonaire.

Chemin de fer d'Orléans; ligne du Bourbonnais ; statiou de Nevers.

SAINT-LAURENT-LES-BAINS (Ardèche).

Carbonatées sodiques, deux sources, à 50° c.

Employées dans le traitement de la paralysie, des affections rhumatismales, des ulcères et des fistules.

Saison du 1er juillet au 1er octobre.

A 35 kil. de l'Argentière.

SAINT-MYON (Puy-de-Dôme).

Acidulée gazeuse, froide.

Atonie de l'appareil digestif.

A 8 kil. de Riom.

SAINT-NECTAIRE (Puy-de-Dôme).

Salines, de 40 à 18° c.

Leucorrhées atoniques, engorgements du foie et de la rate, scrofule.

Chemin de fer d'Orléans; ligne du Bourbonnais ; station de Clermont, à 40 kil. de Clermont.

SAINT-PARDOUX (Allier).

Gazeuses, 7° c.

Dyspepsie, anémie. L'eau ne s'emploie qu'en boisson; elle est très-rafraîchissante, digestive, diurétique.

Saint-Pardoux est à une petite distance de Bourbon-l'Archambault et de Cerilly.

SAINT-SAUVEUR (Hautes-Pyrénées).

Thermales sulfureuses, 34° c.

Affections nerveuses. Eaux douces, sédatives, agissant principalement sur le système nerveux.

Chemin de fer du Midi ; ligne de Bayonne; station de Mont-de-Marsan. Route de Mont-de-Marsan à Tarbes et de Tarbes à Saint-Sauveur.

SALINS (Jura).

Salines, de 14 à 10° c.

Scrofules.

Chemin de fer de Lyon; ligne de Salins; 245 kil. de Paris.

SEGRAY (Loiret).

Sulfatée calcique et ferrugineuse, froide.

Employée contre la chlorose et la dyspepsie.

A 20 kil. de Pithiviers.

SERMAISE (Marne).

Sulfatée magnésienne, froide.

Gastralgies, engorgements abdominaux, affections des voies urinaires.

Chemin de fer de l'Est; station de Sermaise; 231 k. de Paris.

SIRADAN (Hautes-Pyrénées).

Salines séliniteuses, froides.

Ephélides hépatiques, engorgement du foie et de la rate, gravelle, néphrite calculeuse, affections de la peau.

Route de Saint-Gaudens à Bagnères-de-Luchon; 25 kil. de Saint-Gaudens; 113 kil. de Toulouse.

SOULZBAD (Bas-Rhin).

Chloro-iodo-bromurée, 15 c.

Efficaces pour le traitement des affections de la peau, rhumatismes, lumbago, goutte, syphilis, scrofules, névroses, etc.

A 20 kil. de Strasbourg.

SOULZMATT (Haut-Rhin).

Alcalines gazeuses.

Dyspepsie, gastralgie. Eau de table.

Chemin de fer de l'Est; ligne de Bâle; station de Rouffach; 581 kil. de Paris.

SYLVANÈS (Aveyron).

Ferrugineuses, de 38 à 34° c.

Anémie, chlorose.

Chemin de fer du Midi jusqu'à Montauban; ligne de Montauban à Saint-Christophe.

TREBAS (Tarn).

Sulfureuse froide, et ferrugineuse.

Maladies de la peau, chlorose.

A 30 kil. d'Alby.

URIAGE (Isère).

Sulfureuses salines, 27° c.

Affections cutanées, paraplégies essentielles, affections lymphatiques, scrofules.

Chemin de fer de Paris à la Méditerranée; ligne de Grenoble; station de Saint-Rambert; 592 kil. de Paris.

USSAT (Ariége).

Salines, de 40 à 32° c.

Névroses, engorgement de la matrice.

Chemin de fer du Midi; station de Toulouse; 840 kil. de Paris. Route de Toulouse à Foix, 82 kil.; de Foix à Ussat, route d'Ax, 19 kil.

VACQUEIRAS-MONTMIRAIL (Vaucluse).

Sulfatée magnésienne, froide.

Eau purgative.

A 15 kil. d'Orange. Chemin de fer de Lyon à la Méditerranée; station d'Orange.

VALS (Ardèche).

Alcalines froides.

Gravelle rouge, catarrhes de la vessie, dyspepsie, engorgement des viscères abdominaux, hydropisies passives, leucorrhées, fièvres intermittentes rebelles.

A 34 kil. nord-ouest de Privas. Chemin de fer de Lyon; ligne de la Méditerranée; station de Loriol; 126 kil. de Lyon; 6 de Privas.

VERNET (Pyrénées-Orientales).

Sulfureuses, de 58 à 8° c.

Maladies de peau, catarrhe pulmonaire, phtyhsie,

blessures. Deux établissements avec aménagements pour la saison d'hiver et salles d'inhalations.

On va de Perpignan au Vernet par la route de Montlouis, qu'on quitte à Villefranche. Trajet, 54 kil.

VIC-SUR-CÈRE (Cantal).

Salines, 12° c.

Anémie, chlorose, gastralgies, hypertrophie du foie.

A 16 kil. d'Aurillac. Chemin de fer d'Orléans; ligne du Bourbonnais; station de Brioude.

VICHY (Allier).

Bicarbonatées alcalines, 44 à 10° c.

Maladies des voies digestives, maladies du foie, catarrhe vésical, gravelle et calculs urinaires, goutte, rhumatismes, diabète sucré.

Chemin de fer d'Orléans; ligne du Bourbonnais; station de Saint-Germain-des-Fossés.

VINCA ou NOSSA (Pyrénées-Orientales).

Sulfureuses, 24° c.

Employées particulièrement en boisson dans les affections chroniques de la peau.

Route de Perpignan à Prades; 34 kil. de Perpignan.

VISOS (Hautes-Pyrénées).

Source sulfureuse et bitumineuse, froide.

Ulcères et plaies, scrofules, activant la cicatrisation des blessures, efficaces contre les ulcérations du col utérln.

Visos est situé dans la vallée de Luz, entre Saint-Sauveur et Baréges.

VITTEL (Vosges).

Trois sources : *Grande-Source*, ferro-magnésienne diurétique;

Source Marie, magnésienne sodique, calcaire, purgative;

Source des Demoiselles, ferrugineuse, bicarbonatée, tonique.

Goutte, gravelle, affection de la vessie, maladies chroniques des voies digestives.

Propriétaire, M. Bouloumié.

Chemin de fer de l'Est; ligne de Nancy à Gray, station de Charmes ; 401 kil. de Paris. De Charmes à Mirecourt, 20 kil. : de Mirecourt à Vittel, 20 kil.

ALGÉRIE.

LES BAINS DE LA REINE. — Province d'Oran.

Eaux chlorurées sodiques, 35° c.

Rhumatismes, scrofules, hépatite, suite de fièvres intermittentes.

A 3 kil. d'Oran.

BEN-HAROUN. — Province d'Alger.

Bicarbonatée et chlorurée sodique, 18° c.

Dyspepsie, cachexie paludéenne, engorgements viscéraux, gravelle.

Située dans la Kabylie, près Drà-el-Mizan.

HAMMAM-MELOUANE. — Province d'Alger.

Chlorurées sodiques, 40° c.

Scrofules, engorgements divers, suites de fièvres intermittentes, plaies et ulcères.

Près Rovigo, à 32 kil. d'Alger.

HAMMAM-MESKOUTINE. — Province de Constantine.

Sulfatées calcaires et chlorurées sodiques, 95° c.

Paralysie, cachexie paludéenne, maladies de peau, syphilis, névralgies, plaies d'armes à feu.

Province de Constantine, entre Bone, 80 kil., et Gulma, 20 kil.

HAMMAM-RIR'A. — Province d'Alger.

Sulfatée calcique, 40 à 46° c.

Rhumatismes, névralgies, maladies de matrice, suites de fracture et de luxation.

A 26 kil. de Milianah, 50 de Cherchell, 60 de Blidah.

MOUZAIA-LES-MINES. — Province d'Alger.

Bicarbonatée et sulfatée sodique, 15 à 21° c.

Eau de table digestive.

A 80 kil. d'Alger, près Médéah, au pied de l'Atlas.

OIOUN-SÉKHAKNA. — Province d'Alger.

Chlorurée sodique ; à 3 kil. d'Alger.

SALAH-BEY. — Province de Constantine.

Bicarbonatée calcique, thermale ; à 6 kil. de Constantine.

LA SOURCE DES CÈDRES. — Province d'Alger.

Ferrugineuse bi-carbonatée, près de Teniet-el-Haad, à 60 kil. sud-ouest de Milianah et à 190 kil. d'Alger.

SAVOIE.

AIX-LES-BAINS.

Sources sulfureuses, 46 à à 43° c.

Rhumatismes, maladies de la peau, blessures, paralysies, syphilis constitutionnelles, affections utérines.

Chemin de fer de Paris à Mâcon, Ambérieux, Culoz (Lyon à Genève), Culoz à Aix, par le chemin Victor-Emmanuel.

CHALLES.

Sources sulfureuses, froides.

Affections strumeuses, accidents tertiaires de la syphilis, goutte, rhumatisme, diathèse scrofuleuse et cancéreuse.

A 3 kil. de Chambéry (Savoie).

EVIAN. — Source Cachat. — Source Bonnevie.

Alcalines, 12° c.

Affections calculeuses, maladies de l'estomac et des intestins.

Au bord du lac de Genève.

LA CAILLE.

Sulfureuses alcalines, 31° c.

Maladies de la peau et des muqueuses ; du larynx et des bronches; des fonctions digestives, des voies urinaires. Rhumatismes. Lymphatisme, etc.

A 15 kil. de Genève ; 9 kil. d'Annecy.

MARLIOZ.

Sulfureuses, froides.

Employées comme auxiliaires des eaux d'Aix, fondantes et diurétiques.

A 15 minutes d'Aix.

SAINT-GERVAIS.

Sulfurées, salines, alcalines, gélatineuses, 40°.

Maladies de la peau, gastralgies, scrofules, menstruations difficiles, engorgement des viscères abdominaux.

A 6 heures de Genève. Chemin de fer de Paris à Genève. Trois voitures par jour.

BAINS DE MER.

AMBLETEUSE (Pas-de-Calais).

Petit port à 8 kil. de Boulogne-sur-Mer.

ARCACHON (Gironde).

56 kil. de Bordeaux; 734 kil. de Paris.

Chemin de Paris à Bordeaux; express en 13 heures. Chemin de fer de Bordeaux à Arcachon.

AUDIERNE (Finistère).

Petite ville de 1,500 habitants, à 597 kil. de Paris; 40 de Quimper.

AURIGNY.

L'une des îles anglaises de la Manche, entre le cap La Hogue et Guernesey; 3,000 hab.; chef-lieu, Sainte-Anne.

BARFLEUR (Manche).

Bourg de 1,200 hab., à 24 kil. de Valognes.
Chemin de fer de Paris à Cherbourg; station de Valognes; à 343 kil. de Paris.

BIARRITZ (Basses-Pyrénées).

Bourg de 2,408 hab.; à 7 kil. de Bayonne.
Chemin de fer de Paris à Bayonne, 776 kil.

BOULOGNE-SUR-MER (Pas-de-Calais).

35,000 hab.; à 271 kil. de Paris; 104 kil. de Lille, chemin de fer du Nord, trajet en cinq heures par express.

BOURG D'AULT (Somme).

A 35 kil. d'Abbeville, 20 kil. de Saint-Valery-sur-Somme, 12 kil. de la ville d'Eu.

CABOURG-DIVES (Calvados).

Bourg de 500 hab.; à 21 kil. de Pont-l'Evêque.

CALAIS (Pas-de-Calais).

10,000 hab ; à 372 kil. de Paris, 104 kil. de Lille.
Chemin de fer du Nord, trajet par express en 7 heures et demie.

CAP-BRETON (Landes).

Petit bourg autrefois très-important; le village est à 1,000 mètres de la mer.
Chemin de fer de Bordeaux à Bayonne ; station de Saint-Vincent-de-Tyrosse.

CAYEUX (Somme).

Bourg et port de 2,000 hab.; à 28 kil. d'Abbeville.
Chemin de fer du Nord; station de Saint-Valery.

CETTE (Hérault).

Ville de 19,000 habitants.

Chemin de fer de Lyon à la Méditerranée ; section de Tarascon à Cette.

CHERBOURG (Manche).

Ville forte de 28,000 hab. ; à 370 kil. de Paris.

LA CIOTAT (Houches-du-Rhône).

Ville maritime ; à 29 kil. de Marseille ; 5,800 hab.

CANCALE (Ille-et-Vilaine).

Petite ville de 5,800 hab. ; à 14 kil. de Saint-Malo.

CONCARNEAU (Finistère).

Petite ville de 2,300 hab. ; à 20 kil. de Quimper.

LE CONQUET (Finistère).

Petite ville de 1,300 hab. ; à 28 kil. de Brest.

LE CROISIC (Loire-Inférieure).

Petite ville de 2,500 hab. ; à 32 kil. de Saint-Nazaire.

LE CROTOY (Somme).

Bourg de 1,200 hab. ; à 226 kil. de Paris, 25 d'Abbeville.

Chemin de fer du Nord ; station de Rue ; de Rue au Crotoy, 10 kil. ; trajet depuis Paris en 5 heures 46 minutes.

COURSEULLES (Calvados).

Bourg à une lieue et demie de Caen.

DIEPPE (Seine-Inférieure).

Etablissement hydrothérapique.

Chemin de fer de l'Ouest ; 3 départs ; trajet, 5 heures.

DOUARNENEZ (Finistère).

Petite ville de 4,000 hab. ; à 20 kil. de Quimper.

DUNKERQUE (Nord).

Ville de 30,000 hab.; à 351 kil. de Paris, 83 kil. de Lille.

Chemin de fer du Nord, trajet de Paris en 9 heures.

ETRETAT (Seine-Inférieure).

A 206 kil. de Paris; 30 kil. du Hâvre, 18 de Fécamp.

Chemin de fer de l'Ouest, rive gauche ; station de Beuzeville ou de Fécamp.

FÉCAMP (Seine-Inférieure).

Ville de 12,000 hab.; à 220 kil. de Paris, 43 du Hâvre, 60 de Dieppe.

Chemin de fer de l'Ouest ; trajet en 5 heures.

GRANVILLE (Manche).

Ville de 9,000 hab.; à 63 kil. de la station de Carentan.

Chemin de fer de Cherbourg.

GUERNESEY.

L'une des îles anglaises de la Manche ; à 52 kil de Cherbourg, et à 72 kil. de Saint-Malo ; capitale : Saint-Pierre-Port.

LE HAVRE (Seine-Inférieure).

Ville de 52,000 hab.; à 229 kil. de Paris, trajet en 4 heures et demie.

HENNEBON (Morbihan).

Petite ville de 4,700 hab.; à 16 kil. de Lorient ; 448 kil. de Paris.

HONFLEUR (Calvados).

Ville de 9,000 hab., rive gauche de l'embouchure de la Seine ; à 4 kil. de Pont-l'Évêque, 222 kil. de Paris.

Trajet de Paris à Pont-l'Évêque en 6 heures.

HOURDEL (Somme).

Village maritime à l'entrée de la baie de la Somme, entre Saint-Valery et le Crotoy.

Chemin de fer du Nord ; station de Rue.

LANGRUNE-SUR-MER (Calvados).

Bourg de 1,200 hab.; à 16 kil. de Caen.

Chemin de fer de Paris à Caen, en 5 heures 30 minutes : de Caen à Langrune.

LE GUÉ-SAINT-BRIEUC (Côtes-du-Nord).

Port dépendant de Saint-Brieuc ; à 2 kil. de cette ville.

LION-SUR-MER (Calvados).

Bourg de 1,000 hab.; à 13 kil. de Caen.

Chemin de fer de l'Ouest ; station de Caen.

Trajet de Paris à Caen, 5 heures 30 minutes ; de Caen à Lion, une heure 30 minutes.

LUC-SUR-MER (Calvados).

Bourg de 1,600 hab.; à 16 kil. de Caen.

Chemin de fer de l'Ouest ; station de Caen.

Trajet de Paris à Caen, 5 heures 30 minutes.

De Caen à Luc, une heure 30 minutes.

MARSEILLE (Bouches-du-Rhône).

Peu commode comme bains de mer.

MONACO (Principauté de).

Bel établissement de bains de mer.

MONTPELLIER (Hérault).

Établissement de bains de mer aux Cabanes, près Montpellier.

Demi-heure par chemin de fer.

LA NOUVELLE (Aude).

Petit port de 2,000 hab.; à 26 kil. de Narbonne ; station sur le chemin de fer de Narbonne à Perpignan.

PAIMPOL (Côtes-du-Nord).

Petite ville de 2,000 hab.; à 45 kil. de Saint-Brieuc.

LE PALAIS (Belle-Ile).

Petite ville de 5,000 hab.
Chemin de fer de Nantes et de Saint-Nazaire ; services de bateaux tous les deux jours.

PAUILLAC (Gironde).

Petite ville de 4,000 hab.; à 86 kil. de Bordeaux, sur la rive gauche de l'embouchure de la Gironde.
Chemin de fer du Médoc, de Bordeaux au Verdon.

PLENEUF-DAHOUET (Côtes-du-Nord)

Petite ville de 2,030 hab., à 26 kil. de Saint-Brieuc.

PONTAILLAC (Charente-Inférieure).

Bains de mer à 4 kil. de Royan.

PORNIC (Loire-Inférieure).

Petite ville de 1,465 hab.; à 22 kil. de Paimbeuf.
Sources d'eaux ferrugineuses.

PORT-EN-BESSIN (Calvados).

Village de 630 hab.; à 8 kil. de Bayeux ; station du chemin de fer de Cherbourg.
Etablissement de bains de mer.

LE POULIGUEN (Loire-Inférieure).

Dépendant de la commune de Baz ; à 52 kil. de Savenay.
Chemin de fer de Paris à Nantes et Saint-Nazaire.

PORTRIEUX (Côtes-du-Nord).

A 20 kil. de Saint-Brieuc.
Chemin de fer de l'Ouest. De Paris à Rennes, 373 kil.; de Rennes à Saint-Brieuc, 100 kil.
Trojet en 20 heures.

POURVILLE (Seine-Inférieure

Village à 3 kil. de Dieppe.
Etablissement de bains de mer.

PUYS (Seine-Inférieure).

Village à 2 kil. de Dieppe.
Etablissement de bains.

ROSCOFF (Finistère).

Petite ville de 3,600 hab.; à 24 kil. de Morlaix.
Chemin da fer de l'Ouest; ligne de Bretagne jusqu'à Rennes ; 184 kil. de Rennes à Morlaix.

ROYAN (Charente-Inférieure).

Petite ville de 3,000 hab.; à l'extrémité nord de l'embouchure de la Gironde.
A 42 kil. de Rochefort.
Chemin de fer, ligne d'Orléans jusqu'à Rochefort; 474 kil. de Paris.
Trajet en 15 heures.
On va aussi à Royan par Bordeaux et par les bateaux à vapeur de la Gironde, en 7 heures.

LES SABLES (Vendée).

Ville de 6,000 hab.; à 34 kil. de Napoléon-Vendée.
Établissement de bains de mer.

SAINT-AUBIN-SUR-MER (Calvados).

Bourg de 1,200 hab.; à 16 kil. de Caen.
Chemin de fer de l'Ouest; station de Caen.
Trajet de Paris à Caen, 5 heures 30 minutes.
De Caen à Saint-Aubin, une heure 30 minutes.

SAINT-GILDAS (Morbihan).

Village à 5 kil. de Sarzeau, 29 kil. de Vannes.
Bains de mer pour femmes.

SAINT-JEAN-DE-LUZ (Basses-Pyrénées).

Petite ville de 2,800 hab.; à 20 kil. de Bayonne.
Chemin de fer de Paris à à Bayonne ; trajet en

17 heures ; une heure de Bayonne à Saint-Jean-de-Luz.

SAINT-MALO (Ille-et-Vilaine).

Ville de 9,500 habitants.

Chemin de fer de Paris à Rennes, 373 kil.; 70 kil. de Rennes à Saint-Malo.

SAINT-VAAST (Manche).

Bourg de 4,000 hab.; à 28 kil. de Valogne.

Chemin de fer de Paris à Cherbourg.

SAINT-VALERY-EN-CAUX (Seine-Inférieure).

A 198 kil. de Paris, à 30 kil. de Dieppe et de Fécamp.

Chemin de fer de l'Ouest ; station de Motteville. Voitures à tous les trains ; trajet de Motteville à Saint-Valery en 2 heures ; de Paris en 6 heures, par express.

SAINT-VALERY-SUR-SOMME (Somme).

Petite ville de 3,600 hab.; à 177 kil. de Paris, 20 kil. d'Abbeville.

Chemin de fer du Nord et embranchement spécial à Noyelles ; 3 départs par jour ; trajet en 5 heures.

SAINTE-ADRESSE (Seine-Inférieure).

Village à 2 kil. du Havre.

SOCOA (Basses-Pyrénées).

Faubourg de Saint-Jean-de-Luz.

A 22 kil. de Bayonne.

TRÉGUIER (Côtes-du-Nord).

Petite ville de 3,500 habitants.

A 90 kil. de Saint-Brieuc.

LE TRÉPORT (Seine-Inférieure).

Petite ville de 3,000 hab.; à 231 kil. de Paris, 30 kil. de Dieppe.

Chemin de fer de l'Ouest, par Dieppe ; chemin de fer du Nord, par Noyelles ; trajet en 6 ou 7 heures.

TROUVILLE (Calvados).

Petite ville de 3,500 hab.; à 11 kil. de Pont-l'Evêque et 13 kil. du Havre.

Bateaux à vapeur pour le Havre tous les jours.

Chemin de fer de Paris à Pont-l'Evêque, 208 kil. ; omnibus de Pont-l'Evêque à Trouville.

VILLERS-SUR-MER (Calvados).

A 229 kil. de Paris, 10 kil. de Trouville.

Chemin de fer de Paris à Cherbourg ; station de Pont-l'Evêque.

NICE (Alpes-Maritimes).

50,000 hab.; à 30 heures de Paris par Marseille et Toulon.

MONACO.

1,300 hab.; à 36 heures de Paris par Marseille, Toulon et Nice.

AGRICULTURE.

—

Nouvelle méthode de vendange, permettant de doubler la quantité de vin, tout en augmentant sa qualité.

La pratique la plus répandue pour faire le vin consiste, comme chacun sait, à écraser le raisin et à recueillir le raisin écrasé dans une cuve dite cuve de vendange, où s'opère la fermentation.

Lorsque la fermentation rapide est terminée, on soutire le liquide clair ou à peu près clair dans les tonneaux où il achève de fermenter et de se clarifier, en laissant déposer sous forme de lie les matières qui en troubleraient la transparence.

Dans la préparation des vins fins, de prix élevé, qui portent un nom dans le commerce, on prend certaines précautions pour la récolte du raisin, la vendange et la préparation du vin, dans lesquelles nous ne croyons pas utile d'entrer parce qu'elles ne sont pas pratiquées dans la préparation des vins ordinaires, cette notice ayant spécialement pour but la préparation des vins ordinaires qui servent généralement de boisson journalière.

Le vin, même le vin ordinaire, participe toujours des qualités du raisin d'où il provient, et cette qualité varie non-seulement selon la nature du cepage, mais encore selon les contrées, les climats, les expositions, les terrains, le soleil et la pluie, et beaucoup d'autres causes que le vigneron connaît et qu'il est inutile d'énumérer.

Cette qualité varie également suivant les années.

Dans certaines années le raisin mûrit bien, devient très-sucré et fournit un vin fort et généreux.

Dans d'autres années le raisin mûrit incomplètement, il est moins sucré, plus âpre, et fournit des vins plats et durs.

La qualité du vin est donc liée intimement à la qualité du raisin, influencée elle-même par toutes les circonstances, et elles sont nombreuses, qui peuvent la favoriser ou lui nuire.

La chimie moderne dont la fonction est de rechercher et d'analyser toutes les productions de la nature, d'étudier, d'éclairer, de diriger tous les moyens de production, et même de créer de nouveaux moyens et de nouveaux produits, devait nécessairement diriger ses études sur toutes les questions qui se rattachent à la production du vin.

Il résulte des études chimiques qui ont été faites dans cette direction certains faits bien constatés qui peuvent servir de base à toutes les opérations qui ont pour but la production de ce liquide, d'une consommation si générale.

Le raisin, tel qu'il est employé dans la fabrication du vin, contient un certain nombre de principes qui se retrouvent constamment les mêmes dans tous les raisins, quels que soient la contrée, le cepage, le climat, le terrain où il s'est développé; seulement ces principes varient entre eux, souvent dans de grandes proportions, et ce sont surtout ces proportions qui jouent le plus grand rôle dans la qualité normale des vins ordinaires.

Ces principes sont :

1° Le sucre ;

2° L'acide tartrique;

3° Le bitartrate de potasse ou crême de tartre ;

4° Une matière azotée ou diverses matières azotées susceptibles de se transformer en ferment.

Ces divers principes subissent des transformations pendant la préparation du vin, qui jouent un rôle important dans la qualité du vin et qu'il est nécessaire de bien connaître pour bien comprendre le nou-

veau progrès que nous nous proposons de mettre en lumière dans cette petite notice.

Aussitôt que le grain du raisin est écrasé, le jus qui s'en écoule éprouve sous l'influence de l'air une modification qui transforme les matières azotées qui étaient en dissolution dans le jus, en un produit nouveau qui devient insoluble, que l'on nomme ferment, et qui possède la propriété de déterminer la fermentation alcoolique, c'est-à-dire la transformation du sucre en alcool et en acide carbonique.

L'effervescence, c'est-à-dire l'espèce d'ébullition qui s'établit dans la cuve de vendange pendant la fermentation est due à de l'acide carbonique qui se dégage à l'état de gaz.

A mesure que la fermentation se produit le sucre diminue dans le jus et est remplacé par une quantité d'alcool toujours correspondant à la quantité de sucre qui existait dans le raisin avant la fermentation.

Il résulte de là que le vin contiendra d'autant plus d'alcool qu'il proviendra d'un raisin plus sucré;

Que les vins provenant des contrées plus chaudes, comme dans le Midi de la France, en Espagne et en Portugal, donneront des vins plus alcooliques que dans le centre de la France ou dans le climat de Paris.

Que dans certaines années plus froides et pluvieuses où le raisin est moins sucré et où même dans certaines contrées, il n'arrive qu'imparfaitement en maturité complète, le vin produit dans ces conditions sera moins alcoolique.

Il est à remarquer que les circonstances qui nuisent au développement du sucre dans le raisin, ne nuisent pas et même paraissent favoriser le développement des autres principes contenus dans le raisin, telles que les matières azotées, l'acide tartrique, le tartre.

Une fois ces faits bien établis par la chimie, il est naturellement venu à l'esprit des chimistes de fournir au raisin dans la cuve de vendange le sucre que

la nature donnait au raisin avec trop de parcimonie dans certaines contrées et dans certaines années.

Les premiers essais sérieux qui furent faits dans cette direction remontent aux années 1777 et 1778. Macquier, médecin, professeur de chimie au jardin (du roi) des plantes, raconte lui-même ses premiers essais. Nous ne pouvons résister au désir de reproduire textuellement les lignes suivantes où Macquier rend compte de ses expériences, parce que ces expériences sont devenues le point de départ d'une pratique appelée à prendre une extension de plus en plus considérable.

« Au mois d'octobre 1776, je me suis procuré assez » de raisins blancs Pinot et Melier d'un jardin de » Paris, pour faire 25 à 30 pintes de vin. C'était du » raisin de rebut, je l'avais choisi exprès dans un si » mauvais état de maturité, qu'on ne pouvait espérer » d'en faire un vin potable. Il y en avait près de la » moitié dont une partie des grains et des grappes en- » tières étaient si verts, qu'on ne pouvait en supporter » l'aigreur. Sans aucune précaution que celle de sépa- » rer tout ce qu'il y avait de pourri, j'ai fait écraser » le reste avec les rafles, et exprimer le jus à la main ; » le moût qui en est sorti était très-trouble, d'une » couleur vert sale, d'une saveur aigre douce, où l'a- » cide dominait tellement qu'il faisait faire la gri- » mace à ceux qui en goûtaient. J'ai fait dissoudre » dans ce moût assez de sucre brut pour lui donner » la saveur d'un vin doux assez bon. Je l'ai mis dans » un tonneau où il a été abandonné ; la fermentation » s'y est établie dans la troisième journée et s'y est » soutenue pendant huit jours d'une manière assez » sensible, mais pourtant très-modérée. Elle s'est » apaisée d'elle-même après ce temps.

» Le vin qui en est résulté étant tout nouvellement » fait et encore trouble, avait une odeur vineuse » assez vive et assez piquante, sa saveur avait quel- » que chose d'un peu revêche, attendu que celle du

» sucre avait disparu aussi complétement que s'il n'y
» en avait jamais eu. Je l'ai laissé passer l'hiver dans
» son tonneau et l'ayant examiné au mois de mars,
» j'ai trouvé que sans avoir été soutiré ni collé, il
» était devenu clair ; sa saveur, quoique encore assez
» vive et assez piquante, étant cependant beaucoup
» plus agréable qu'immédiatement après la fermenta-
» tion sensible, elle avait quelque chose de plus doux
» et de plus moelleux, et n'était mêlée néanmoins de
» rien qui rapprochât du sucre. J'ai fait mettre alors
» ce vin en bouteilles, et l'ayant examiné au mois
» d'octobre 1777, j'ai trouvé qu'il était clair, fin, très-
» brillant, agréable au goût, généreux et chaud, en
» un mot, tel qu'un bon vin blanc de pur raisin, qui
» n'a rien de liquoreux, et provenant d'un bon vi-
» gnoble, dans une bonne année. Plusieurs connais-
» seurs auxquels j'en ai fait goûter en ont porté le
» le même jugement et ne pouvaient croire qu'il pro-
» venait de raisins verts dont on eut corrigé le moût
» avec du sucre.

» Ce succès, qui avait passé mes espérances, m'a
» engagé à faire une nouvelle expérience du même
» même genre, et encore plus décisive par l'extrême
» verdeur et la mauvaise qualité du raisin que j'ai
» employé.

» Le 6 novembre de l'année 1777, j'ai fait cueillir
» de dessus un berceau, dans un jardin de Paris, de
» l'espèce de gros raisin qui ne mûrit jamais bien
» dans ce climat-ci et que nous ne connaissons que
» sous le nom de *Verjus*, parce qu'on n'en fait guère
» d'autre usage que d'en exprimer le jus avant qu'il
» soit tourné, pour l'employer à la cuisine en qualité
» d'assaisonnement acide. Celui dont il s'agit com-
» mençait à peine à tourner, quoique la saison fut
» fort avancée, et il avait été abandonné sur son
» berceau, comme sans espérance qu'il pût acquérir
» assez de maturité pour être mangeable. Il était en-

» core si dur que j'ai pris le parti de le faire crever
» sur le feu, pour pouvoir en tirer plus de jus.

» Ce jus avait une saveur très-acide dans laquelle
» on distinguait à peine une très-légère saveur
» sucrée.

» J'y ai fait dissoudre la cassonnade la plus com-
» mune jusqu'à ce qu'il me parut bien sucré ; il m'en
» a fallu beaucoup plus que pour le vin de l'expé-
» rience précédente, parce que l'acidité de ce dernier
» moût était beaucoup plus forte. Après la dissolution
» de ce sucre, la saveur de la liqueur, quoique très-
» sucrée, n'avait rien de flatteur, parce que le doux
» et l'aigre s'y faisaient sentir assez vivement et sé-
» parément d'une manière désagréable.

« ....Je l'ai placé dans une salle où la chaleur était
« presque toujours maintenue de 12° à 13°, par le
« moyen d'un poële.

« Quatre jours après, la fermentation n'était pas
« encore bien sensible.

« Le 14 novembre, la fermentation était dans sa
« force...

« Le 30, la fermentation sensible était entièrement
« cessée...

« Le vin qui en avait résulté était néanmoins très-
« trouble et blanchâtre, sa saveur n'avait presque
« plus rien de sucrée, elle était vive, piquante, assez
« agréable comme celle d'un vin généreux et chaud,
« mais un peu gazeux et un peu vert...

« Enfin, le 7 mars 1778, ayant examiné ce vin, je
« l'ai trouvé presque totalement éclairci. Son reste
« de saveur sucrée avait totalement disparu, ainsi
« que son acidité ; c'était celle d'un vin de pur raisin
« assez fort, ne manquant pas d'agrément, mais sans
« aucun parfum ni bouquet, parce que le raisin que
« nous nommons verjus n'a point du tout de principe
« odorant...

« Ces expériences me paraissent prouver avec
« évidence, « continue Macquier, » que le meilleur

« moyen de remédier au défaut de maturité des rai-
« sins est de suivre ce que la nature nous indique,
« c'est-à-dire d'introduire dans leur moût la quan-
« tité de principe sucré nécessaire et qu'elle n'a pu
« leur donner. »

Les résultats obtenus par Macquier ne restèrent pas ignorés. Le chimiste Chaptal s'en fit le défenseur et le propagateur, et, sous l'influence de son puissant patronage (1), le sucrage prit un développement rapide et ne fut bientôt plus connu que sous le nom de procédé Chaptal, et les vins obtenus par ce procédé furent désignés sous le nom de vins chaptalisés.

Cette pratique du sucrage des vendanges se répandit dans le Bordelais, la Champagne et surtout en Bourgogne, de 1825 à 1845; mais au lieu de rester dans les conditions indiquées par Macquier de faire à l'aide du sucrage de bon vin avec de bon sucre et de mauvais raisin, on entreprit de faire des vins fins avec de mauvais sucres (glucose de fécule de pommes de terre, au lieu et place du sucre de cannes).

Le sucrage ainsi pratiqué ne pouvait produire que de mauvais résultats, surtout dans les hauts crûs de Bourgogne dont la saveur et le bouquet furent modifiés et altérés.

Des plaintes nombreuses s'élevèrent de tous côtés, en France et à l'étranger, et les vins de Bourgogne furent menacés d'un discrédit complet.

C'est dans ces conditions que le Congrès des vignerons, réunis à Dijon, dans l'année 1845, après une longue discussion, condamna le sucrage d'une manière absolue comme une pratique funeste à la Bourgogne et décréta l'abandon du sucrage.

Cette décision porta un coup funeste au sucrage.

Quelques années plus tard, en 1854, au moment où l'oïdium sévissait sur la vigne dans toute sa ri-

(1) Le baron Chaptal fut, sous le premier empire, ministre de....

gueur et menaçait de tarir, en France, les sources vives de ce liquide généreux et bienfaisant, le vin, M. Dubrunfaut, qui venait de rendre un nouveau et grand service au pays, par la création d'une nouvelle industrie, la fabrication de l'alcool de betteraves, en remplacement de l'alcool de vin dont la production se trouvait complétement annulée par la maladie de la vigne, M. Dubrunfaut, disons-nous, publia une brochure dans laquelle il entreprit la réhabilitation du sucrage.

Cette brochure (1), de laquelle nous venons d'extraire le rapide historique qui précède, eut un grand succès : la première édition fut bien vite épuisée.

Dans cette brochure, M. Dubrunfaut établit les bases scientifiques rigoureuses qui doivent servir de règle au sucrage. Il fait connaître que la cause principale des insuccès est due à l'emploi d'un sucre impur, le glucose de fécule de pommes de terre, auquel on avait donné la préférence sur le sucre pur, un peu peut-être par une économie mal comprise, et bien plus par suite d'une erreur scientifique sur la nature des sucres, généralement partagée par les sommités scientifiques. M. Dubrunfaut démontra que cette préférence donnée au sucre de fécule amenait dans dans le vin cinq à six produits étrangers au sucre et au vin, tels que la dextrine, l'ulmin, l'ulmine, l'acide ulmique, l'acide formique, qui ne pouvaient qu'en altérer les qualités essentielles.

Enfin, M. Dubrunfaut, se basant sur ce fait que les raisins les moins sucrés contiennent en plus grande abondance les autres principes du raisin, tels que l'acide tartrique, le bitartrate de potasse et les matières azotées, en fait sortir une nouvelle méthode de vendange, en démontrant la possibilité dans beau-

(1) Sucrage des vendanges avec les sucres raffinés de cannes et de betteraves, 2e édition, 1854, chez Bouchard-Huzard, rue de l'Epéron, nº 6, Paris.

coup de cas de doubler le volume du vin par l'addition, dans la cuve de vendange, d'un volume d'eau égal à celui du vin et d'un poids de sucre suffisant pour donner au mélange une richesse alcoolique égale à celle d'un bon vin.

Nous croyons devoir reproduire les conclusions principales du travail de M. Dubrunfaut, parce qu'elles établissent les règles à suivre dans cette nouvelle opération du sucrage de la vendange avec addition d'eau :

« 1° Le sucrage rationnel doit toujours être fait « avec le sucre raffiné et addition d'eau;

« 2° Dans les années de maturité insuffisante, on « peut sans danger accroître le volume de toutes les « vendanges avec de l'eau, de manière à rabattre le « titre acide au titre normal des bonnes années, ce « qui doit souvent permettre d'accroître le volume « de la vendange de 50 p. 0/0; dans ce cas, l'addi- « tion du sucre raffiné exigerait approximativement « une addition de 8 kilog. de sucre par chaque hec- « tolitre de moût, préalablement additionné d'eau. « Nous admettons, pour ces dosages, une richesse « de dix centièmes d'alcool à donner au vin;

« 3° Que, pour certaines années et pour des vins « dont la richesse normale n'excède pas 8 centièmes, « on pourrait encore sans danger additionner « 50 p. 0/0 d'eau avec 6 kilogr. 600 gr. de sucre par « chaque hectolitre de moût additionné d'eau;

« 4° Que, pour les moûts communs et verts, soit « par vice habituel de cepage et de climat, on pour- « rait doubler le volume avec de l'eau, et porter le « dosage du sucre à 6 ou 7 kilogr. par hectolitre. « Dans ce cas, la richesse alcoolique moyenne serait « portée à 6 ou 7 centièmes d'alcool, ce qui est plus « que suffisant pour les vins communs qui se boi- « vent dans l'année de leur récolte. »

Cette méthode, recommandée pour la première fois par M. Dubrunfaut, en 1854, a été pratiquée

depuis dans diverses contrées et toujours avec un égal succès; nous connaissons un propriétaire aux environs de Paris qui, chaque année, double, par ce moyen, sa récolte en vin, en améliorant sa qualité.

Aujourd'hui que la vigne, guérie de l'oïdium, se trouve de nouveau menacée dans son existence par le philloxera, M. Dubrunfaut reparaît sur la brèche avec sa brochure de 1854, augmentée d'une introduction portant la date du 20 août 1874 (1), dans laquelle il insiste de nouveau sur le sucrage de la vendange avec mouillage; seulement, les progrès réalisés dans la fabrication du sucre, depuis 1854, ayant mis dans le commerce un sucre en grain, dont la pureté se rapproche à peu près complétement du sucre raffiné, M. Dubrunfaut recommande l'emploi dans le sucrage du sucre en grain comme plus économique.

Malheureusement, depuis la guerre, des impôts considérables ont été mis sur le sucre et en ont élevé le prix.

Un gouvernement qui comprendrait bien ses intérêts dégrèverait de tout droit le sucre employé dans la cuve de vendange, et le prix de revient des deux hectolitres de vin produits par l'addition de 1 hectolitre d'eau et de 16 kilog. de sucre, se trouverait ainsi réduit par la suppression du droit sur le sucre d'environ 12 francs; alors l'excédent de l'hectolitre de vin produit par l'addition du sucre à la vendange ne coûterait pas plus de 10 à 12 francs au vigneron, c'est-à-dire qu'au lieu d'obtenir avec son raisin 1 hectolitre de vin de mauvaise qualité, il obtiendrait 2 hectolitres de vin de bonne qualité avec une dépense de 12 fr.

Le gouvernement devrait être d'autant plus encouragé à entrer dans cette voie qu'il retrouverait une

(1) Sucrage des vendanges à l'aide des sucres blancs en grain. — Brochure, août 1874, chez Gaulthier-Villars, quai des Augustins, 52, Paris, et Mme ve Bouchard-Huzard, rue de l'Epéron, 7, Paris.

augmentation de recettes en proportion de l'excédent de vin produit.

La méthode de M. Dubrunfaut est donc le vin sain, fort, vigoureux, naturel, non frelaté, le bon vin mis à la portée des petites bourses, le bon vin à bon marché. En présence du prix croissant du vin, qui menace d'en restreindre l'usage aux seuls privilégiés de la fortune; en présence des nombreuses falsifications qui se produisent journellement sur les vins à bas prix, si préjudiciables à la santé du pauvre, on ne peut faire que des vœux ardents pour que la méthode recommandée par M. Dubrunfaut devienne générale.

Pourquoi donc? puisque avec le raisin non mûr, avec le verjus, on peut faire, comme l'a démontré Macquer, un vin agréable.

Pourquoi donc? puisque dans les raisins non mûrs tous les principes contenus dans le bon raisin existent à l'exception du sucre, et que l'on peut, par l'addition de l'eau et du sucre, obtenir avec de semblables raisins de très-bon vin.

Pourquoi donc, disons-nous, la culture de la vigne ne produirait-elle pas une nouvelle extension vers le Nord?

Il suffit qu'une idée simple et juste soit mise en circulation pour prendre rapidement des racines profondes, surtout parmi les populations si actives et si laborieuses des départements du nord de la France. Nous pensons que l'idée de M. Dubrunfaut est de cette nature, qu'elle sera comprise et fera son chemin.

La production du vin arriverait ainsi à satisfaire à tous les besoins de la consommation et à chasser de la consommation journalière cette boisson pernicieuse, la bière, si mal préparée généralement, qui finirait, aidée du tabac, si nous n'y prenons garde, à germaniser le caractère particulier de notre race,

que le produit généreux et bienfaisant de nos vignes contribue si bien à conserver.

H. L.

Paris, le 30 septembre 1874.

Il est bien entendu que nous laissons à l'auteur toute la responsabilité de ses théories. Nous ne partageons pas l'animadversion de notre ami pour la bière comme boisson; j'entends la bonne bière française, consciencieusement fabriquée avec de bons produits, et nous la regardons, au contraire, comme une boisson alimentaire très-utile. Ne pas confondre l'abus avec l'USAGE.

(*Note de la rédaction.*)

AGRICULTURE.

Les Engrais.

La terre est une individualité à laquelle on demande un certain travail. De même que l'homme le plus laborieux, elle a besoin de réparer ses forces épuisées par le travail. Elle les répare en effet par une nourriture qui lui est propre : *l'engrais*. Cet engrais, de quelque nature qu'il soit, a besoin d'un dissolvant, qui est à la terre ce que les boissons sont aux animaux. Ce dissolvant est l'eau. Or, l'engrais, c'est l'azote ou les matières azotées, ayant pour véhicule et pour dissolvant l'hydrogène liquide ou eau.

Les engrais sont de plusieurs sortes : ceux qui nous sont fournis directement par les détritus de toute nature, et ceux qui sont le résultat de l'industrie.

Depuis trente ans, dans le but d'amender des terres ingrates ou tardives, on a essayé, en France surtout, une masse d'engrais qui, vu leur prix de revient, n'ont pas donné tout le résultat désirable. Tels le guano du Pérou, la chaux, le phosphate de chaux fossile. Nous ne parlons pas du fumier de cheval, de vache ou de poule, qui sont peu stables, ni de la poudrette, qui est la plus détestable de toutes les inventions industrielles. Le seul engrais sérieux, le véritable, est l'engrais humain directement employé sur la terre, selon le mode flamand. Il serait à désirer que l'on arrivât par des procédés d'aménagement convenable, comme cela se pratique dans le département du Nord, à utiliser directement cet engrais éminemment azoté, au lieu de le neutraliser, comme cela se fait dans le département de la

Seine, notamment par la fabrication de la poudrette. Que l'on ne vienne pas alléguer les questions d'hygiène. Les habitants du nord de la France, de la Belgique et de la Hollande y sont aussi sensibles que qui que ce soit; ils ne s'en portent pas plus mal et ont de bien plus beaux légumes.

Tout est dans le mode d'emménagement et dans l'intelligence des réserves.

La culture du Nord doit à ce procédé bien compris toute sa fécondité.

En effet, dans l'engrais humain approvisionné de distance en distance dans les campagnes, au moyen d'immenses puisards clos, on possède à la fois l'engrais et le véhicule destiné à le transporter, à le fixer, et aussi à en faciliter l'assimilation. Le même avantage n'existe pas pour les engrais secs ou desséchés, qui doivent attendre leur dissolvant des eaux pluviales ou de l'irrigation artificielle.

Nous recommandons donc l'engrais humain direct comme le plus convenable, le plus riche, le plus approprié, le moins coûteux, le plus rationnel.

INDICATIONS

DE PHARMACIE POPULAIRE.

Loin des grandes villes, où les secours sont prompts et faciles, à la campagne, dans les familles, il est bon d'avoir en provision une sorte de pharmacie qui serve à administrer les premiers soins d'urgence en l'absence du médecin ; cette officine usuelle se composera de vieux linge de toile, de six bandes roulées de quatre centimètres de largeur et de deux à trois mètres de longueur.

Farine de moutarde fraîche, 500 grammes. Farine de graines de lin, 500 grammes. Poudre d'amidon, 1 kilogramme. Magnésie calcinée, 250 grammes. Charbon végétal pulvérisé, 250 grammes. Safran de Mars ou sesquioxyde de fer, 250 grammes. Sucre blanc en morceaux, 500 grammes, ou bien sirop de sucre, demi litre. Huile d'olives ou huile d'amandes douces, demi litre. Eau-de-vie camphrée, dans un flacon bouché à l'émeri, 125 grammes. Ammoniaque ou alcali volatil, dans un flacon bouché à l'émeri, 60 grammes. Alcoolature d'arnica montana, également dans un flacon bouché à l'émeri, 60 grammes. Eau de mélisse, 125 grammes. Essence de térébenthine, 500 grammes. Alcool rectifié, demi litre. Dans différentes petites boîtes ou dans des bocaux de verre hermétiquement fermés, les substances suivantes : 20 paquets de poudre d'ipécacuanha d'un gramme, 20 paquets de cinquante centigrammes; 20 paquets de poudre de sous-nitrate de bismuth; 6 à 8 paquets de sel de Glauber ou sulfate de soude cristallisé, de 30 grammes chacun ; 6 à 8 paquets de sel d'Epsom ou

sulfate de magnésie de 30 grammes; 1 bouteille bouchée à l'émeri contenant 60 grammes de perchlorure de fer titré (avec la mention : usage externe); une brosse à frictions en soies de porc; un irrigateur d'un litre; un fer à cautère.

Nous n'entrerons pas ici dans les différents détails concernant l'emploi : c'est simplement une liste que nous donnons. Pour l'usage, on consultera l'article « médecine des accidents. »

ALIÉNATION MENTALE.

—

Autrefois la folie était regardée, grâce à la métaphysique, comme un crime que les pauvres aliénés expiaient durement, chargés de fers dans les cachots. On les appelait lunatiques ou démoniaques au moyen-âge, et même plus tard on les brûlait.

« Pinel et Esquirol ont brisé les chaînes et les » verrous qui parquaient ces pauvres victimes en » dehors de l'humanité, » nous disait mon vieux maître, le docteur Falret.

En effet, c'est depuis cette époque que date le traitement dit moral, que l'on applique à Charenton, à Bicêtre, à la Salpêtrière.

Tous les aliénistes de l'école moderne, Leuret, Lelut, Delassiauve, Baillarger, Moreau, Félix Voisin, Mitivier, Trélat père, Morel, Brière de Boismont, Calmeil, Parchappe, en France; Jacobi, en Allemagne, sont entrés dans cette voie, et il n'est plus resté des instruments de torture que la camisole et la douche, punition morale et non supplice douloureux.

En dehors de la question humanitaire, peu de progrès ont été faits, au moins dans le sens thérapeutique, quoique l'anatomie pathologique ait, par une incessante investigation, trouvé de nombreux filons (Paralysie générale, épilepsie, idiotie), qui porteront certainement leurs fruits. On n'en est plus aux procédés barbares en face des aliénés ; certainement c'est quelque chose ; on se borne à les enfermer pour qu'ils ne soient pas dangereux ; cela ne suffit pas ; il faut les guérir. Le peut-on ? Oui. Alors pourquoi ne

le fait-on pas? Cela tient à plusieurs causes, dont l'une des plus importantes pour la guérison des aliénés est la privation de leur liberté, et ensuite l'absence d'une thérapeutique suffisamment étudiée.

En effet, quand la grille d'un asile ou d'une maison de santé se referme sur un fou, elle se referme bien. Une fois enfermé, ce qui lui est le plus sensible et ce qui augmente son agitation ou son délire, c'est l'idée de la séquestration, et en second lieu l'agitation de ceux qui l'entourent. Car il faut qu'on le sache bien, l'homme privé de sa raison a un fâcheux rayonnement sur ses semblables, et la société des fous est fort dangereuse pour certaines natures et souvent préjudiciable pour elles; c'est ce qui a fait dire que les médecins aliénistes étaient tous un peu toqués. Ce qu'il y a de certain, sans aller si loin, c'est que j'ai vu à Bicêtre et à la Salpêtrière surtout, de pauvres jeunes gens de l'un et l'autre sexe, arrivant de leur village bien portants et très-raisonnables, être pris de vertige et de manie aiguë, six, huit ou dix mois après leur entrée dans le service, et demander eux-mêmes qu'on leur mît la camisole. Nous-même, après avoir vu assidûment et fréquenté comme élève les différentes sections de Bicêtre et de la Salpêtrière, nous avouons avoir éprouvé des troubles étranges, au moment même où nous avons quitté nos pauvres malades définitivement pour rentrer dans la vie privée. Un je ne sais quoi, une sorte d'attraction nous ramenait périodiquement vers eux. Nous éloignâmes les visites de distance en distance, et l'impression se dissipa peu à peu. Notre opinion est que nous n'aurions pu rompre brusquement avec eux sans danger.

Dès le début de l'application du traitement moral, on avait joint à la lecture, aux récitations par cœur, à la couture, la culture de la terre, le jardinage.

Leuret, Delassiauve, Trélat étaient partisans de ce mode de traitement, que des raisons mesquines et la

routine ont fait malheureusement abandonner trop tôt. Le travail physique régulier, au grand air, est l'une des bases principales de la guérison des aliénés qui peuvent guérir ; et l'on sera forcé d'y revenir, si l'on veut rendre tous les autres moyens efficaces. La liberté est chose indispensable pour la guérison. On peut la rendre possible, en l'entourant d'une grande surveillance. Le fait a d'ailleurs été démontré par une expérience pratique de huit ou dix siècles, dans un petit village de la Campine Belge, situé entre Contich et Herenthals. Ce village, qui depuis le septième siècle est une colonie d'aliénés vivant en liberté, était une des choses les plus curieuses qu'il y eût en Europe. Tout se passait dans la plus grande harmonie, et la surveillance tacite des habitants de Gheel sur les aliénés ne donnait lieu à aucun désordre ; le travail des aliénés s'effectuait régulièrement sans contrainte.

« Admis au foyer domestique, au nom de la frater-
» nité chrétienne, dit M. Jules Duval (1), les aliénés
» durent aussi recevoir, sans exciter ni inquiétude
» ni répugnance l'hospitalité de la nuit, en maladie
» comme en santé, sous le même toit, souvent dans
» la même chambre, quelquefois dans le même lit
» que les autres membres de la famille... »

Nous voyons par là que le traitement moral des aliénés n'est pas une invention nouvelle.

Malheureusement, et par suite de fâcheuses initiatives, Gheel est en train de disparaître comme colonie d'aliénés.

Que fera-t-on donc pour les pauvres aliénés, si l'on supprime tout ce qui peut leur être favorable, liberté, agriculture, travail, distraction?

On a beaucoup parlé de l'asile de Bethléem, à Londres, où les malades sont entourés des plus grands soins et ont une liberté apparente.

(1) *Gheel ou Une colonie d'aliénés vivant en liberté.* 1860, Paris, Guillaumin, éditeur, 14, rue de Richelieu.

Nous avons visité cet établissement en 1857. Nous sommes prêts à rendre justice à toutes les bonnes intentions qui ont présidé à sa fondation, et qui continuent de s'y manifester. Air, espace, jeux de toute sorte, distractions morales, permission aux aliénés d'avoir avec eux des animaux (ce qui est excellent), liberté apparente, douceur extrême du service, tout y est ; mais avec tout cela, le verrou si regrettable ! C'en est assez pour rendre infructueux tout ensemble de traitement, quel qu'il soit.

On en revient toujours là ; il faut séquestrer l'aliéné. S'il le faut absolument, au point de vue de la société, c'est malheureux, mais alors renonçons à tenter de le guérir.

La loi de 1838 sur les aliénés est une arme terrible entre les mains des familles et des médecins. Cette loi si discutable et si discutée le sera longtemps encore. Elle est au moins inutile : avant son apparition, les aliénés n'étaient pas plus dangereux qu'aujourd'hui. Elle peut donner lieu à des erreurs et à des abus, et comme telle, c'est une mauvaise loi. A ce propos on parle d'ascendants ou d'interdits, séquestrés arbitrairement, dans un but cupide ou autrement.

L'affaire de l'avocat Sandon, dans les dernières années de l'empire, a fait assez de bruit pour donner à réfléchir sur la validité de la question qui nous occupe.

Certainement il y a, dans tous les asiles et maisons de santé qui renferment des aliénés, le contrôle mensuel du Procureur de la République ; mais si la séquestration, même provisoire, d'un aliéné ou d'un malade qui subit les premières atteintes du mal, est dangereuse ou de nature à infirmer sa maladie par le fait même de la séquestration et de contacts insolites, c'est déjà trop. Et d'ailleurs, quand on a observé les aliénés et que l'on a vécu avec eux pendant quelques années, on ne peut que regretter comme

déplorable le mode administratif qui les enveloppe. Dès l'instant que, sur un certificat et sur témoignage authentique, ils passent chez le commissaire de police et de là à la préfecture de police, pour être dirigés d'urgence à Charenton ou ailleurs, ils perdent toute personnalité, et deviennent une chose, non un individu social.

Pour être juste, il faut dire que la folie est parfois très-difficile à reconnaître, par suite de l'idée fausse que tout le monde en a ; pour beaucoup, la folie est une exagération ou une déviation de l'intelligence ; les gens qui sont taxés d'originalité sont des monomanes, des fous. Ce mode fantaisiste est tout-à-fait faux. Cette folie, c'est la folie des romanciers et non celle des médecins.

Dans le but d'accentuer davantage la différence, tant aux yeux des gens du monde que des légistes et des gens de science, le professeur Falret père, dans une brochure savante, a démontré et affirmé la non existence de la monomanie ou délire partiel (*delirium in unum fixum*, d'Esquirol).

Et c'est vrai, quoi qu'en disent les fantaisistes ; quand un fou est fou, il ne l'est pas seulement sur un seul point.

Empruntons pour fixer l'attention, à M. Littré, la savante et simple définition qu'il a donnée de la folie : « Lésion plus ou moins complète, dit ce sa-
» vant, et ordinairement de longue durée, des facul-
» tés intellectuelles et affectives, sans trouble
» notable dans les sensations et mouvements volon-
» taires et sans désordre grave, ou même sans
» désordre apparent des fonctions nutritives et gé-
» nératrices. Le fou a des idées, des passions, des
» déterminations différentes de celles des hommes
» raisonnables ; il conserve en général la connais-
» sance de sa propre existence et celle des objets
» avec lesquels il se trouve en rapport. Il méconnaît

» son état de délire, ou bien sa volonté est impuis-
» sante à le maîtriser... »

J. J. Rousseau, qui a dit que la folie était le retour de l'homme à l'état de nature, a dit une vraie stupidité et a prouvé par là qu'il n'avait jamais observé les fous attentivement.

La folie, n'en déplaise aux Spiritualistes et aux Métaphysiciens, est un fait pathologique, au même titre que la pleurésie, l'apoplexie, le cancer, etc. Et c'est pour s'être écarté de cette voie que l'on a perdu un temps précieux pour la solution de la question. Ce n'est pas ici le lieu de rappeler toutes les querelles des Spiritualistes et des Matérialistes, mais il est bon de savoir, et on n'ôtera jamais de la tête d'un homme qui a le sens commun, que c'est notre estomac qui digère et notre cerveau qui pense, et non le contraire. D'où je conclus que si un cerveau ne fonctionne pas comme à l'habitude, c'est qu'il est malade. Or, comme toute maladie laisse après elle des traces appréciables des changements survenus dans l'organe affecté, j'en conclus que l'anatomie pathologique doit nous donner sous peu la clef des maladies mentales. Pour l'épilepsie, l'idiotie, la paralysie générale, c'est déjà fait. Les travaux des illustres devanciers Gall, Magendie, Bichat, Broussais, Esquirol, Claude Bernard, Broca, Delassiauve, nous sont un sûr garant de l'avenir.

Il faut donc savoir que le délire des fous est une affection toute particulière; que même dans la manie aiguë avec exaltation, le délire n'est pas le même que celui de la fièvre typhoïde ou celui des éclamptiques.

Le fou est un être à part, une individualité nouvelle dont la personne physiologique est profondément pervertie, au point d'en être méconnaissable.

Les aliénistes ou gens de science qui, séduits par une ressemblance trompeuse, ont comparé le délire au rêve, sont également dans le faux. Dans le rêve, la vie volontaire active est suspendue, dans la folie

elle ne l'est pas. Le cerveau du fou est soumis à des chances d'erreur permanentes. Ses sens le trompent; ses impressions sont fausses ou inexactes. Il obéit à des injonctions fictives. Qui ne sait que les aliénés ont presque tous, pour ne pas dire tous, des voix intérieures qui leur parlent ou leur commandent tel ou tel acte?

Les illusions sensorielles, les hallucinations augmentent ou entretiennent leur délire.

Ce qui frappe à première vue, lorsqu'on visite des aliénés, c'est l'agitation extravagante, épouvantable des uns, et le calme tumulaire, effrayant des autres.

La manie aiguë, avec exaltation et paroxysme, paraît être une excitation cérébrale excessive, avec expansion spasmodique, tandis que dans la lypémanie ou mélancolie, il semble que la même force d'expansion exagérée s'applique au cerveau dans le sens contraire, dans le sens du ratatinement cérébral, de la dépression.

En effet, de même que l'irritation cérébrale, comme dit Broussais, produit le désordre actif; l'absence d'irritation, même physiologique, produira l'anéantissement, l'inertie, cette sorte de mort apparente que l'on observe chez certains mélancoliques.

Le délire des aliénés peut ne pas être évident à première inspection. Tous les aliénés sont défiants et circonspects. Il en est qui parleront des heures entières, sans qu'on trouve dans leurs paroles et dans leurs gestes rien de reprochable; tout d'un coup certaines idées, certains mots, ou même rien du tout rappellera leur délire. Il en est qui restent un, deux, trois jours, une semaine, un mois, trois mois, sans divaguer. C'est ce que Baillarger a appellé folie circulaire, quand le délire revient périodiquement, à intervalle à peu près fixe.

Si quelqu'un d'étranger survient à ce moment, on comprend toute sa terreur et ses arrière-pensées, en

voyant un être en apparence raisonnable, ainsi renfermé.

Les médecins eux-mêmes, qui délivrent des certificats de sortie après une période de lucidité et de calme assez longue, voient souvent revenir le pauvre malade, au bout de six mois ou d'un an, quelquefois davantage.

Terminons ce rapide exposé, en émettant un vœu : c'est que les aliénés soient rendus libres (avec toutes les précautions désirables, bien entendu), et que leur guérison soit demandée et obtenue par un travail physique, tel que l'agriculture, par exemple.

Leuret, en prônant les exercices intellectuels et ceux de la mémoire, a exagéré la tendance spiritualiste au détriment du mode physiologique, qui est désormais trop oublié.

Nous sommes donc ennemis de la séquestration absolue, si ce n'est comme punition; nous sommes également ennemis de l'agglomération et du contact des aliénés entr'eux. Il leur faut pourtant de la société, car l'isolement absolu chez les mélancoliques augmentera leur dépressivité, aussi bien que le contact bruyant des maniaques augmentera le délire des malades qui sont moins profondément affectés.

Il y a là tout un choix, une sorte de triage à faire pour accoupler les malades entr'eux.

A ceux auxquels la société de leurs semblables ne vaut rien ou sera très-préjudiciable, nous donnerons la compagnie d'animaux domestiques, tels que poules, chiens, chats, chevaux même, etc. Nous avons toujours remarqué que tous les aliénés aimaient les animaux et ne leur faisaient aucun mal, que leur contact avait une influence heureuse sur leur état de santé mentale et physiologique.

La gymnastique est encore un excellent moyen trop oublié.

Enfin la thérapeutique proprement dite, trop abandonnée par les médecins, donnera aussi parfois des indications fort utiles. Dr G. 11.

NOTIONS SUR L'ART VÉTÉRINAIRE.

—

A l'état sauvage, les animaux ont peu de maladies; ils meurent de vieillesse ou d'accidents.

A l'état de domesticité, il n'en est plus de même ; des maladies sans nombre les atteignent.

Il est à regretter que la médecine vétérinaire en soit encore, pour sa thérapeutique, à la saignée et au séton. Il y a mieux à faire, et les mêmes agents médicamenteux qui réussissent chez l'homme auraient une action efficace analogue, s'ils étaient judicieusement employés. Leur mode d'administration est plus difficile que chez l'homme, mais non impossible. Toutes les affections des animaux sont dues à quatre causes originelles différentes : la faim et la soif, la malpropreté , les mauvais traitements , l'oubli des besoins ou périodes physiologiques. L'agglomération anormale des animaux à l'état de domesticité favorise en outre le développement de toutes ces causes.

Il importe donc de savoir, à tous les propriétaires d'animaux, qu'il faut maintenir ceux-ci dans un état qui se rapproche le plus possible de l'état de liberté, qu'il faut les tenir dans un état de propreté irréprochable, leur donner l'air suffisant, l'exercice nécessaire à leur genre de vie, la nourriture et les boissons accommodées à leur travail, qu'il faut de plus respecter leurs époques physiologiques, et y satisfaire selon leurs besoins. On se doit à soi-même de ne leur point faire endurer de mauvais traitements. Les animaux, ces serviteurs naturels de l'homme, ont droit

à tous nos égards. C'est un acte moral de le comprendre.

La contagiosité étant un fait presque toujours général, tout animal malade sera d'abord isolé et soigné isolément. Le typhus des ruminants nous paraît suffisament justifier cette proposition, et si, dès le principe, on pratiquait la séquestration d'un ou de plusieurs animaux atteints, on éviterait certainement la contagion du plus grand nombre. De même pour la clavelée ou petite vérole chez les moutons. Nous conseillons ici l'inoculation, comme moyen curatif. Les animaux atteints du charbon seront abattus au plus vite, avec les plus grandes précautions, et ensevelis de même dans un double lit de chaux. Ceux affectés de la morve ou du farcin, de la rage, quoique moins dangereux, ne seront conservés qu'à titre d'essais scientifiques. Les animaux atteints de météorisme seront guéris par des lavements d'eau tiède, dans laquelle on mettra, en abondance suffisante, de la poudre impalpable de charbon végétal!

Toutes les plaies ou blessures des animaux seront soigneusement lavées et garanties du contact de l'air et des atteintes d'autres animaux, tels que mouches, insectes, vermines, etc., par un mode de pansement approprié. Le pansement sera fait avec l'alcoolat vulnéraire du codex. Si la blessure est sérieuse, l'animal sera déchargé de tout travail et mis au pâturage. Les tranchées des chevaux seront soignées par des fomentations chaudes sur le ventre et des frictions à la brosse ; infusion chaude de camomille en boisson. Les pneumonies, par les ventouses scarifiées et l'usage de la belladone à petites doses à l'intérieur. Le typhus à sa première période sera traité par l'infusion légère d'arnica montana en boisson, eau de son, et à la seconde période, par l'eau de graine de lin dans laquelle on suspendra du charbon végétal pulvérisé.

Les maladies de peau, telles que démangeaisons simples, dartres, eczémas seront traitées à leur

période la plus aiguë, lorsque l'animal est agité, a de l'insomnie et de la fièvre, par la teinture alcoolique d'aconit et les boissons émollientes, et passé cette période, par le soufre en poudre dans du lait chaud ou dans une boisson chaude.

Quand la maladie aura pris un caractère tout à fait chronique, on emploiera le sulfure de potassium.

Contre les maladies des gallinacées, nous conseillons la poudre Goussard, dont l'invention est due à M. Goussard, pharmacien à Condom.

Dans la pépie ou stomatite des poules et des oiseaux, on fera boire de l'eau de Vichy aux malades; l'arrachement de la membrane qui fait obstacle à la déglutition n'est pas un traitement curatif, mais un moyen douloureux et insignifiant qu'il faut proscrire au moins comme inutile.

L'hygiène des animaux se résume donc ainsi : propreté, nourriture et boissons convenables, bons traitements, époque du rut scrupuleusement respectée.

Et dans le cas de maladies : suppression du travail, isolement immédiat, changement d'air, purification, nettoyage des écuries, étables, basses-cours, etc. En cas de danger ou de contagion inévitable, abattage et ensevelissement rapide.

A. M.

NOTICE SCIENTIFIQUE DE L'ANNÉE

—

Apparition à Paris d'un fait de gemellité remarquable : les sœurs Millie et Christine, âgées de 22 ans, venant de la Caroline du Nord.

Un cas analogue dans la science s'est présenté pour la race blanche à Tzoni (Hongrie), en 1701, Chez les sœurs Hélène et Judith, également soudées par le bassin, mortes en 1723, à Pétersbourg.

Le 17 janvier 1874 meurent Chang et Eugène Bunker, les deux frères Siamois, nés à Siam en 1811. Le dernier survivant meurt deux heures après son frère.

Le phyloxera ravage toutes les vignes dans le midi, apporté, dit-on, par des ceps américains.

Les savants se mettent en campagne, et les propriétaires aussi. Dans plusieurs contrées on procède à l'arrachage ; dans d'autres, on essaie les poudres insecticides, et, sur les indications de M. Dumas, de l'Institut, le sulfure de potassium qui paraît donner de bons et rapides résultats.

Malgré tout, l'année de la comète de 1874, est une année exceptionnelle pour la qualité et la quantité des céréales et du vin.

Le chloral et le bromure de potassium, deux médicaments nouveaux continuent, malgré toute la persévérance avec laquelle ils sont employés, à ne pas fournir tous les résultats désirables et attendus.

Même persévérance à l'égard des phosphates de chaux. Tous les jours, il s'en produit de nouveaux ;

on s'acharne, pharmaciens et chimistes, à vouloir trouver un phosphate de chaux insoluble on tribasique soluble.

Il s'ensuit de là qu'une masse de composés impurs sont mis en circulation sous le nom de phosphates de chaux. Pourquoi n'emploierait-on pas le phosphate de chaux fossile, tel qu'on le retire des veines qui existent sur le littoral de la Manche?

L'ovariatomie, par le nombre des cas de réussite, commence à ne plus être pour nous un canard américain. Des faits de castration, que l'on avait crus impossibles ou dangereux chez la femme, sont tous les jours enregistrés avec succès à l'hôpital Saint-Louis, à Paris, dans le service de M. le docteur Péan.

Une tendance se produit de jour en jour vers l'émancipation médicale, et nous constatons avec plaisir le nombre chaque jour croissant de dispensaires ou cliniques libres en France comme en Angleterre.

Les dispensaires Larrey, celui de la rue Christine, de la rue de l'Ecole de médecine, de la rue Séguier, du boulevard Saint-Michel sont des portes heureusement ouvertes à l'étude et à l'humanité, et parfois aussi le complément indispensable de ce qui manque à nos hôpitaux.

La question de la crémation, remise à l'ordre du jour à propos des cimetières de Paris, trouve une opposition partagée. Cette grave question est étouffée en France, et les premiers essais pratiques sont faits à Dresde, où le corps de madame Krieg est réduit en cendres en 18 minutes, au moyen d'appareils perfectionnés qui ferment net la bouche à tous les faiseurs d'objections systématiques.

Les bâtiments de la faculté de médecine de Paris vont être agrandis.

L'assistance publique, cette administration si bien mise à l'encaustique, va, dit-on, convertir le nouvel Hôtel-Dieu en dispensaire central et adopter le plan

si judicieux des hôpitaux périphériques. Tout hôpital central serait rejeté hors des fortifications.

Il serait de plus question en haut lieu de la création définitive d'hôpitaux spéciaux, à l'intar de ceux de Londres, pour les maladies de poitrine, pour les cancéreux, pour les scrofuleux, etc. Tant d'idéals remplaçant l'éternelle routine, cela paraît trop beau....

Dans le courant du mois de juillet 1874, des cas de démonomanie se déclarent au Mexique ; en plein dix-neuvième siècle, deux démoniaques sont brûlés à Mexico.

Des cerveaux éminents s'éteignent, et nous avons à constater, comme nécrologie, la mort du docteur Livingstone, celle de Michelet, celle de Guizot, de Hugo fils et celle d'Elie de Beaumont (de l'Institut.)

Dr P. V. R.

PRINCIPAUX MÉDECINS CONSULTANTS DE PARIS.

Chirurgiens.

Dr Amusat, de 12 à 1 heure, rue Notre-Dame-des-Victoires, 40.

Dr Blondet, ancien interne des hôpitaux, de 2 h. à 5 heures, boulevard Poissonnière, 12.

Dr Bonnafont, O. ✻, de 1 heure à 3 heures, rue Mogador, n. 23.

Dr Chassaignac, ✻, de 1 heure à 2 heures, boulevard Haussmann, 91.

Dr Dupré, de 3 heures à 5 heures, boulevard Saint-Germain, 74.

Dr Fano, ✻, de 4 heures à 5 heures, rue Saint-Lazare, 90.

Dr Hervez de Chegouin, O. ✻, de 1 heure à 3 heures, rue Neuve-des-Petits-Champs, 97.

Dr Péan, ✻, ancien prosecteur, chirurgien de l'hôpital Saint-Louis ; consultation tous les jours, 21, place Vendôme, de 2 heures à 4 heures; clinique chirurgicale et opérations tous les samedis, de 9 h. du matin à 11 heures, à l'hôpital.

Dr Piberet, de midi à 1 heure, faubourg Montmartre, 54 bis.

Dr M. Sée, ✻, de 10 h. à midi, rue de l'Ecole-de-Médecine, 7.

Dr P. Topinard, de midi à 2 heures, jeudi excepté, rue Saint-Honoré, 420.

Dr Verneuil, ✻, de 2 heures à 3 heures, boulevard du Palais, 11.

Dr De Saint-Germain, de 1 heure à 3 heures, 20, rue de la Pépinière.

Accouchements.

Dr Campbell, ✻, de 2 heures à 3 heures, rue Royale-Saint-Honoré, 24.

Dr Pajot, ✻, de 11 heures à midi, le mercredi, rue Monsieur-le-Prince, 14.

Dr Tarnier, ✻, de 1 heure à 2 heures, lundi, mercredi, vendredi, rue Duphot, 15.

Maladies cancéreuses.

Dr Broca, ✻, de 11 heures à 1 heure, rue des Saints-Pères, 1.

Dr Koenig, de midi à 2 heures, rue de Fleurus, n. 1.

Dr Maisonneuve, de 2 heures à 4 heures, rue du Bac, n. 97.

Maladies des enfants.

Dr Blache, de 1 heure à 3 heures, excepté le mardi, rue de Suresnes, n. 5.

Dr H. Roger, O. ✻, de 1 heure à 3 heures, boulevard de la Madeleine, 15.

Dr Lanoix, 44, rue de Clichy, mardi, mercredi, jeudi et vendredi, de 1 heure à 3 heures ; vaccination avec le vaccin de génisse.

Dr Blacher, élève de l'hôpital du Midi, consultations de 1 heure à 3 heures, rue de Constantinople, 43 ; à son dispensaire, rue Lévis, 87 ; consultations gratuites de 10 heures à midi, le mercredi.

Dr De Saint-Germain, de 1 heure à 3 heures, 20, rue de la Pépinière.

Maladies des femmes.

Dr Campbell, ✻, de 2 heures à 3 heures, rue Royale-Saint-Honoré, 24.

Le Dr Maheux. Consultations sur les *Maladies des femmes*, tous les jours, de 2 à 4 heures, 7, rue Lafayette (Chaussée d'Antin). *Dispensaire*, 13 bis, passage Verdeau, les mercredis et samedis, à 9 heures et demie du matin. — Ouvrages du docteur Maheux sur les maladies des femmes : 1° *Conseils aux femmes sur leurs maladies* et les soins particuliers que réclame leur santé ; 1 fort volume avec 104 figures ; 2° *Guide médical de la femme*, contenant ce qu'il est essentiel aux femmes de connaître sur leurs maladies et l'hygiène de leur sexe ; 1 volume avec 40 figures ; 3° *Traité de la stérilité chez la femme*, suivi de 22 observations de guérison, 1 volume.

Dr Pineau, ancien interne des hôpitaux de Paris. Cabinet les lundis, mercredis, vendredis, de deux heures à 4 heures. Boulevard Bonne-Nouvelle, 34. Clinique les mardis, jeudis, samedis, rue Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, 9, de 2 heures à 4 heures.

Maladies chroniques.

Dr Barth, O. ✻ (Poitrine), lundi, mercredi, vendredi, de midi à 2 heures, rue de Lille, 46.

Dr Durrieu (Voies digestives), de 2 heures à 4 heures, rue Notre-Dame-de-Lorette, 21.

Dr Gachet (Poitrine), lundi, mercredi, vendredi, à 3 heures, faubourg Saint-Denis, 78.

Dr Guéneau de Mussy, O. ✻, de 1 heure à 3 heures, rue du Cirque, 15 (Poitrine).

Dr Malherbe (Bonnet de), ✻, de midi à 1 heure, rue de Labruyère, 18.

Dr Mandl, ✻, lundi, mercredi, vendredi, de midi à 2 heures, rue Tronchet, 32 (Maladies des voies respiratoires).

Dr Churchill, de 1 heure à 3 heures, rue Gluck, 2 (Poitrine).

Dr Onimus, de 1 heure à 3 heures, rue de Lille, 9.

Dr Rabuteau, midi et demi à 2 heures, boulevard Saint-Michel, 38.

Dr Robinet, de 5 heures à 6 heures, rue Sainte-Placide, n. 55.

Dr Roubaud (Félix), de 3 heures à 5 heures, rue Godot-de-Mauroy, 29 (Voies digestives).

Dr Vernois, O. ✻, de midi à 2 heures, rue Saint-Lazare, 91.

Dr Cabrol, C. ✻, de 2 heures à 4 heures, mardi, jeudi et samedi, avenue de l'Empereur, 134 bis (Rhumatismes, paralysies).

Dr Tailhardat, 16, rue Ménilmontant, de 1 heure à 3 heures.

Maladies mentales.

Dr Baillarger, ✻, mardi, vendredi, de 1 heure à 3 heures, quai Malaquais, 15.

Dr Delasiauve, ✻, lundi, mercredi, vendredi, de 1 heure à 3 heures, rue du Sommerard, 35.

Dr Rota, ✻, de midi à 4 heures ; maison de santé rue Picpus, 90.

Dr Pinel, de 3 heures à 6 heures, avenue d'Eylau, n. 157.

Dr Déclat, O. ┼, place du Nouvel-Opéra, 4, de midi à 5 heures.

Maladies des oreilles.

Dr G. Desarènes, ✻, rue Neuve-des-Petits-Champs, n. 95, de 3 heures à 5 heures.

Clinique médicale et chirurgicale des maladies des oreilles, les mercredis à midi. — Consultations et opérations les samedis à midi, à son dispensaire, 37, rue de l'Ecole-de-Médecine.

Maladies de peau.

Dr Devergie, O. ✻, de midi à 2 heures, rue Richer, 24.

Dr Cazenave, ✻, de 2 heures à 4 heures, rue du Monthabor, 9.

Dr Hardy, O. ✻, de 2 heures à 4 heures, boulevard Malesherbes, 5.

Dr Rochard, ✻, de 1 heure et demie à 3 heures, quai Saint-Michel, 29. — Dispensaire à 11 heures, rue Larrey, 1.

Maladies contagieuses.

Dr Blacher, élève de l'Hôpital du Midi, rue de Constantinople, 43; consultations de 1 heure à 3 heures. Dispensaire rue Lévis, 87; consultations gratuites les lundi, mercredi, vendredi, de 10 heures à midi; mercredi réservé aux maladies des enfants.

Dr Calvo (Dominique), ✻, consultations tous les jours, de 4 heures à 7 heures, rue de Condé, 15. Dispensaire gratuit pour les maladies spéciales, mardi et vendredi, de midi 1/2 à 2 heures 1/2, cité Trévise, 5.

Dr Clerc, +, ancien interne de l'hôpital du Midi, médecin en chef du dispensaire de salubrité, de 3 heures à 5 heures, rue Bergère, 17. Dispensaire pour le traitement des maladies vénériennes, rue Séguier, 15, lundi, mercredi et vendredi, à 2 heures.

Maladies des voies urinaires.

Dr Guillon (Alfred), C. +, voies urinaires, lithotritie, lundi, mercredi, vendredi, de 4 heures à 5 heures; mardi, jeudi, samedi, de 2 heures à 3 heures; boulevard Haussmann, 82, angle de la rue de l'Arcade.

Dr Jozan (baron de), Commandeur d'Isabelle-la-Catholique, etc.; 1° Traité pratique des maladies des voies urinaires et des organes génitaux de l'homme, 14e édition, 1,000 pages, 304 figures anatomiques, prix : 5 fr.; 2° traité pratique complet des maladies des femmes, 1 vol., 2e édition, 925 pages, 205 figures anatomiques, prix : 5 fr.; 3° traité de la spermatorrhée ou pertes séminales involontaires, 1 vol.,

650 pages, 5e édition : 5 fr.; de midi à 2 heures, rue de Rivoli, 182.

Dr Mallez, ✻, 6, rue du 29 juillet, de 1 heure à 3 heures. Dispensaire et clinique des voies urinaires, n. 1 et 3, rue Christine, tous les jours, à midi.

Dr Moreau-Wolf, ✻, C. ✻. Maladies des voies urinaires, 39, rue Neuve-des-Petits-Champs ; consultations tous les jours de 3 heures à 5 heures. Leçons cliniques à son dispensaire, 37, rue de l'Ecole-de-Médecine, lundi, mercredi, vendredi, à 1 heure. Des rétrécissements de l'urétre et de leur guérison radicale et instantanée par un procédé nouveau : la divulsion rétrograde, 1 vol. avec figure, prix : 3 fr., chez Ad. Delahaye, place de l'Ecole-de-Médecine (envoi *franco*).

Dr Trifet, ex-chirurgien interne des hôpitaux de Paris, lauréat de la Faculté de Paris, ancien membre du Conseil de salubrité, rue Drouot, 13, de midi à 3 heures.

Dr Vial de Rajat, ✻, ex-médecin en chef de l'hôpital des vénériens et des calculeux de Jassy (Moravie); traitement des maladies des voies urinaires et des organes génitaux de l'homme et de la femme, tous les jours jusqu'à 9 heures du matin et de midi à 3 heures; le vendredi, troisième consultation de 7 heures à 9 heures du soir, boulevard Saint-Denis, 6.

Dr Goux, 15, rue d'Enghien, de 2 heures à 5 heures.

Dr Caudmont (lithotritie), de 1 heure à 3 heures, le mercredi excepté, rue de la Chaussée-d'Antin, n. 15.

Maladies nerveuses.

Dr Delassiauve, ✻, lundi, mercredi, vendredi, de 1 heure à 3 heures, rue du Sommerard, 35.

Dr Goujon, ✻, 90, rue Picpus, près la barrière.

Dr Keller, rue des Ecuries-d'Artois, 8.

Dr Rota, ✻, 90, rue Picpus, près la barrière.

Dr Pinel, avenue d'Eylau, 155, de 3 heures à 5 heures; affections de la moelle épinière.

Maladies des yeux.

Dr Du Planty (marquis de), ✻, de 10 h. à midi, avenue de Wagram, 44.

Dr Desmares, O. ✻, de 2 heures à 5 heures, rue Joubert, 25.

Dr Fano, ✻, ✻, de 3 heures 1[2 à 5 heures, rue Saint-Lazare, 90. Clinique à midi, rue Séguier, n. 14.

Dr Massol, de 2 heures 1[2 à 5 heures, faubourg Saint-Martin, 71. Clinique gratuite de 9 heures à 10 heures.

Dr Meyer, ✻, à 3 heures, boulevard Haussmann ; à midi, rue de l'Ancienne-Comédie, 21.

Dr Wecker, à 4 heures, avenue d'Antin, 7 : gratuit de 1 heure à 3 heures, rue du Cherche-Midi, 55.

Dentistes.

M. Didsbury (Henri), 3, rue Meyerbeer.

M. Amyot (Ernest), C. +, O. ✻, médecin-dentiste de l'ambassade de Perse et des écoles de la ville de Paris, auteur d'une notice sur les soins à donner aux enfants lors de la première dentition. — Hygiène de la bouche. — De 11 heures à 4 heures, dimanches et fêtes exceptés, 29, rue Neuve-des-Petits-Champs.

M. Dugos, praticien pendant 15 ans à l'Hôtel-Dieu. Plus de 100,000 extractions opérées dans cette pratique ; application, dans tous les cas possibles, des pansements et de la guérison des dents malades, 22, boulevard de Sébastopol.

M. Hoffmann, 252, rue Saint-Honoré. Extraction et prothèse dentaire, appareil à succion.

Dr Hénoque, médecin-dentiste du Grand-Opéra, de l'Opéra-Comique, ex-médecin-dentiste de Napoléon III, de 10 heures à 4 heures, rue Richelieu, 8.

Publications : *Esculape et Thémis ou les Dentistes au dix-neuvième siècle.* — Eau du docteur Hénoque, pour les soins et la conservation des dents.

LISTE DES PRINCIPAUX PHARMACIENS DE PARIS

(PAR QUARTIERS)

—

1er *arrondissement.*

MM. HÉBERT, rue Jean-Jacques Rousseau, 19.
LEGENTIL, rue Turbigo, 15.
BARNOUIN, rue Molière, 40.
SWANN, rue Castiglione, 12.

2e *arrondissement.*

MM. COLOMER, rue Montmartre, 103.
VIÉ, rue Saint-Honoré, 213.
MOULIN, rue Louis-le-Grand, 50.

3e *arrondissement.*

MM. MAUCHIEN, rue Saint-Martin, 252.
ROCHE, rue de Bretagne, 46.
CRENON, rue de Turenne, 45.

4e *arrondissement.*

M. SCHAEDLIN, rue des Lombards, 28.

5e *arrondissement.*

MM. BOISSEL, rue Saint-Victor, 70.
MICHELOT, rue Descartes, 5.
PENNÈS, rue des Ecoles, 58.

6e *arrondissement.*

M. PIERLOT, rue Madame, 19.

7e *arrondissement.*

MM. POURCHET, rue de Sèvres, 113.
DERLON, rue St-Dominique-St-Germain, 151.
LAVIGNE, rue Clerc (Gros-Caillou), 35.

8e *arrondissement.*

MM. JACOB, boulevard Haussmann, 116.

TISY, rue du Faub.-Saint-Honoré, 20.
VIÉ, rue Saint-Honoré, 213.
MARTIN, rue du Faub.-Saint-Honoré, 177.

9e *arrondissement.*

MM. ROUGET, rue Taitbout, 45.
VAUTHRIN, rue Laffitte, 34.

10e *arrondissement.*

MM. BARRAL, faubourg Saint-Denis, 80.
DETHAN, faubourg Saint-Denis, 90.
GALBRUNE, rue Magnan, 4.

11e *arrondissement.*

MM. BOUHAIR, faubourg du Temple, 91.
BERTHIOT, rue du Faub.-Saint-Antoine, 107.
SAISON, boulevard Voltaire, 34.

12e *arrondissement.*

M. CHAUDRON, rue de Lyon, 33.

13e *arrondissement.*

M. THÉVENOT, rue Jessaint, 32.

14e *arrondissement.*

M. LACOTE, boulevard Montparnasse, 84.

15e *arrondissement.*

MM. PRETET, rue Gerber, 8 (Vaugirard).
COINDET, rue Lecourbe, 89.

16e *arrondissement.*

M. EGUIÉRE-DEBELLEYME, 3, rue de Vanves.

17e *arrondissement.*

MM. SOMMÉ, rue Nollet, 1.
ESMENARD, avenue de Clichy, 123.
DAMERVAL, avenue de Clichy, 32.

18e *arrondissement.*

MM. ROUGIER, chaussée Clignancourt, 31.
BONJEAN, avenue de Saint-Ouen, 62.
BUISSON, boulevard Ornano, 29.

19e arrondissement.

MM. Léveque, rue de Vanves, 63.
Laurent, rue Mouton-Duvernet, 7.

20e arrondissement.

MM. Figuier, rue de Belleville, 215.
Isambert, rue des Amandiers, 59.
Guérin, rue Ménilmontant, 18.

17e ANNÉE

ÉTABLISSEMENT

HYDROTHÉRAPIQUE

De Chaillot-Passy

1, RUE DU DOME, PLACE DE L'ÉTOILE, (Champs-Élysées)

Les Omnibus de la place de la Bourse à Passy, et de l'Hôtel-de-Ville à Neuilly, conduisent à l'établissement.

Médecin en chef : M. Em. DUVAL, rédacteur-propriétaire de la *Médecine contemporaine*, 13e *série du journal l'Hydrothérapie*, auteur d'Observations sur l'action de l'eau froide dans les maladies, membre de plusieurs Sociétés savantes, etc.

Sous presse : *Traité théorique et pratique de l'hydrothérapie.*

EAU DE SOURCE.

Consultations tous les jours, de 3 heures à 5 heures (mardi et dimanche exceptés).

Cet établissement, construit d'après les plans du médecin-directeur, aujourd'hui le plus beau et le plus complet de Paris, est situé sur les hauteurs des Champs-Elysées, à l'entrée des avenues d'Eylau et de l'Impératrice.

On y trouve les douches simples et composées, ascendantes, vaginales, etc., etc.; une piscine immense à eau dormante ou courante, à volonté; des bains de siége dans le même système; salles de sudations, etc. Une doucheuse est attachée à l'établissement. L'hiver, les salles de bains et l'établissement sont chauffées par des calorifères. L'hydrothérapie se fait en toutes saisons. Grand jardin, gymnastique, etc.; pensionnaires et externes.

Le traitement est exécuté par le médecin-directeur; aussi en est-on encore à ignorer chez lui des accidents.

Appartements confortables.

MALADIES MENTALES

MAISON DE SANTÉ REBOUL-RICHEBRAQUE

90, *rue Picpus, près la Barrière.*

Établissement spécialement consacré au traitement des aflections nerveuses et des maladies mentales.

Service médical dirigé par MM. les docteurs GOUJON ✻ et ROTA, médecins-directeurs.

HYDROTHÉRAPIE

Établissement Hydrothérapique

RUE DES ÉCURIES-D'ARTOIS, 8

M. le Dr Th. KELLER, médecin-directeur.

Les appareils les plus nouveaux y sont appliqués au traitement des maladies chroniques et des affections nerveuses.

MAISON DE CONVALESCENCE

VILLA MONTFORT

Avenue de la Grande-Armée

Ancienne Villa des Dames, 77, rue Notre-Dame-des-Champs

(CHANGEMENT DE DOMICILE)

Reçoit des pensionnaires des deux sexes. — Jardins et appartements confortables.

English Spoken.

MALADIES MENTALES

MAISON DE SANTÉ

Avenue d'Eylau, 155

Aliénation mentale.— Maladies nerveuses.

M. le docteur PINEL, médecin-directeur

De trois heures à cinq heures

Un hôtel au milieu de jardins est réservé aux opérations graves de la chirurgie, pour les malades qui veulent se faire opérer par M. PINEL, ou par les chirurgiens de la famille. — Opération de la cataracte; ovariotomie, fractures graves, etc.

AVENUE DU ROULE, 34 (*ancienne Vieille Route de Neuilly*)
Ci-devant à Chaillot.

INSTITUT ORTHOPÉDIQUE DU Dr V. DUVAL

Directeur des traitements orthopédiques des hôpitaux civils de Paris depuis 1831;

Auteur du *Traité pratique du pied-bot, de la fausse ankylose du genou et du torticolis,* ouvrage qui a obtenu un prix de 3,000 fr. à l'Académie des sciences, en 1839;

Auteur du *Traité théorique et pratique de la maladie scrofuleuse,* rédacteur en chef de la *Revue des spécialités médicales,* etc.

La maison dirigée par M. Duval, existant depuis 1823, est toujours consacrée au traitement des difformités de la taille, des pieds-bots, des fausses ankyloses du genou, du torticolis, des courbures des membres, des maladies des articulations, ainsi que les tumeurs blanches, *coxalgie, gibbosités,* etc.; les difformités de la hanche sont traitées d'une manière spéciale. — La longue pratique du docteur V. Duval, tant dans l'établissement orthopédique que dans les hôpitaux, l'a mis à même d'apporter de grandes modifications dans les appareils orthopédiques et d'en inventer de nouveaux qui abrégent beaucoup la durée du traitement des différentes difformités.

ÉTABLISSEMENT HYDROTHÉRAPIQUE

DE LA

FRÉGATE-ÉCOLE

Pont-Royal. — Quai d'Orsay

Sous la direction du Dr JOLY.

HYDROTHÉRAPIE COMPLÈTE

Douches de toute nature. — Bains de vapeur et médicinaux
Hydroférés, de Mathieu de la Drôme.
Bains d'eau de Seine filtrée.

EAUX MINÉRALES

Eaux françaises bromo-sodiques fortes

Analogues de KREUSNACH et NAUHEIM

DE

SALINS-LES-BAINS

(JURA)

A Salins, à l'Établissement minéral

A la Compagnie de Vichy, 22, boulevard Montmartre

A PARIS.

EAU MINÉRALE MÉDICINALE

NATURELLE

Saline, chlorurée-sodique, bromo-iodurée, ferrugineuse, arsénicale

DE CORNETO

Eau dépurative et reconstituante.

Administration, rue des Saints-Pères, n° 33 et 39

A PARIS.

POUGUES — SOURCE BERT

Eau minérale gazeuse, alcaline et ferrugineuse, employée avec le plus grand succès contre les dyspepsies, les engorgements du foie et de la rate, le catharre et la névralgie de la vessie, la gravelle, la goutte, le diabète et les maladies des femmes.

Se trouve dans toutes les Pharmacies.

ALIMENTATION DES ENFANTS

FARINE LACTÉE NESTLÉE

DÉPOT CENTRAL POUR LA FRANCE :

Pharmacie CHRISTEN, rue du Caire, n° 31

A PARIS.

COUSSIN HYGIÉNIQUE

Un de nos magasins de CAOUTCHOUC en vogue, la Maison LARCHER, 7, rue d'Aboukir, a créé le Coussin hygiénique, contre les douleurs (médaille d'argent).

GRANDE

LAITERIE-VACHERIE DU PRÉ-CATELAN

(Bois de Boulogne)

Lait spécial pour les enfants et les malades

BONNET jeune, Directeur.

Hydrothérapie

DOUCHES
EN
PLUIE
EN
CERCLES
EN
LAMES
Bains de Siége

LE
GRAND GYMNASE
DIRIGÉ
PAR
EUGÈNE PAZ
34, rue des Martyrs, 34.

Salles
D'ESCRIME
SABRE
ET CANNE
DIRIGÉES
PAR DES
Professeurs
DE PREMIER
ORDRE

Le système d'exercices et d'hydrothérapie raisonnés, mis en pratique dans cet établissement, le plus vaste et le plus complet du monde, produit des effets merveilleux dans les *affections nerveuses* et des *voies digestives*, le *diabète*, la *gravelle*, l'*épilepsie*, la *chorée ou Danse de St-Guy*, le *rachitisme*, l'*obésité*, la *chlorose* et l'*anémie*.

Une salle d'orthopédie, munie des appareils les plus ingénieux et les plus perfectionnés, est exclusivement réservée au traitement des déviations et des difformités de la taille.

LE GRAND GYMNASE

Ouvert depuis un an à peine, compte déjà plus de 600 élèves.

Leçons particulières au mois et au cachet.

Douches à 1 fr. 25 et 1 fr., par abonnement.

Le public est admis à visiter le Gymnase, excepté aux heures des leçons particulières et des cours de Dames.

EAU DE ROCHE

DE BOURRIOL (GIRONDE), NON CLASSÉE

Cette eau de table, d'un goût très-fin et d'une pureté admirable, a des qualités toniques et apéritives naturelles.

Elle n'est pas gazeuse, et n'a pas la crudité des eaux filtrées. Elle convient aux estomacs délicats et aux personnes qui aiment l'eau pour elle-même et qui savent en apprécier la saveur.

La caisse de 12 bouteilles de litre, rendue à Paris : 10 fr.

Adresser les demandes, franco, à la librairie de l'Eau-forte, rue Lafayette, 61, à Paris.

(*Envoi direct par caisses de 50 bouteilles, 40 fr.*)

VINS DE MALAGA ET DE BAGNOLS

Pour la préparation du Quinquina

Malaga supérieur **4** francs le litre.
Bagnols supérieur **2** francs le litre.

Compagnie des Caves générales, rue de Bercy, 111, Paris.

LITS ET FAUTEUILS MÉCANIQUES

Pour malades et blessés

MAISON GÉLLÉ

Paris, rue Serpente, 18

DUPONT ET VILLARD, SUCCESSEURS

L'appareil J. Hermann-Lachapelle, dont nous donnons le dessin sur notre couverture, est sans contredit le plus parfait des appareils continus ; il a obtenu les plus hautes récompenses dans les Expositions universelles et nationales. Cet appareil, dont tous les organes ont été sérieusement étudiés et savamment combinés, nécessite très-peu de place pour son installation et peut être mû à bras. C'est le seul dont la manœuvre soit assez facile pour qu'on puisse, sans inconvénient, la confier à la première personne venue, et l'on a pas à craindre les accidents, malheureusement trop fréquents dans les autres systèmes, soit à compression chimique, soit à fabrication intermittente. C'est le seul aussi qui fournisse, à un prix de revient presque nul, des produits de qualité supérieure, ce qui est très-important pour les pbarmaciens, et qui puisse au besoin saturer de gaz acide carbonique, bien lavé et bien épuré, les différentes eaux minérales médicamenteuses, et en assez grande quantité, pour permettre de répondre à toutes les exigences. Les siphons de M. J. Hermann-Lachapelle sont aussi fort remarquables; le mécanisme est très-soigné, et les earafes ovoïdes ou cylindriques sont en verre cristal de première qualité ; l'ensemble en est élégant et solide. La tête de ces siphons est toute unie, dépourvue de tous ornements, et par conséquent facile à nettoyer, avantage énorme pour une industrie dans laquelle la plus grande propreté est de rigueur.

INSTITUTION DES ENFANTS ARRIÉRÉS

Rue de Benserade, 7

A Gentilly (Seine).

INSTITUTION DES BÈGUES

Avenue d'Eylau, 90, Paris

M. Chervin aîné, officier d'Académie, directeur fondateur

DÉSINFECTANT INSTANTANÉ

Liquide Ledoyen et Beaulavon

Expérimenté dans les Hôpitaux

DÉPÔT A PARIS :

Chez M. Jules Beaulavon, inventeur, rue d'Erfurth, 5.

BANDAGES-ORTHOPÉDIE

Rue Notre-Dame-des-Victoires, 7, a Paris

MAISON FISSOT-BOURCY

BOURCY, Successeur.

Ceintures Hypogastriques

ET CORSETS HYGIÉNIQUES POUR DAMES

Mme MARCHAND

31, *rue Saint-Lazare, Paris.*

LAMPE TUBULAIRE

DEFIENNE

31, rue des Petites-Ecuries, Paris.

JOURNAUX

LA MÉDECINE CONTEMPORAINE

Paraissant le 1er et le 15 de chaqne mois

Rédacteur en chef : M. Emile DUVAL

Bureaux : 1, rue du Dôme, Paris.

Un an : France, 8 francs. — Etranger, 10 francs.

RÉPERTOIRE THÉRAPEUTIQUE DOSIMÈTRIQUE

Par le docteur BURGGRAEVE

Abonnement pour la France, 10 francs

A Paris, Ch. CHANTEAUD, rue Faubourg St.-Martin, 188.

LE MONITEUR DE LA SANTÉ

ANNALES DE L'HYDROTHÉRAPIE SCIENTIFIQUE

Rédacteur en chef : N. PASCAL

Bureaux : 43, Galerie de la Cour (Palais-Royal)

Prix de l'abonnement : 10 francs par an.

LE PROGRÈS MÉDICAL

Paraissant tous les samedis

Rédacteur en chef : BOURNEVILLE

PRIX DE L'ABONNEMENT :

16 francs par an. — Six mois, 8 francs.

JOURNAL DU CIEL

(10e ANNÉE)

ASTRONOMIE POUR TOUS

Un nunéro par semaine. — Cinq francs par an.

Rédacteur en chef, gérant responsable : J. VINOT

Officier d'Académie.

Cour de Rohan, passage du Commerce, 3, à Paris.

LA TRIBUNE MÉDICALE

Paraissant tous les dimanches

Docteur LABORDE, rédacteur en chef

Rue Garancière 5, à Paris

Abonnement d'un an, prix : 10 francs.

A la Librairie Ernest LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris.

REVUE D'ANTHROPOLOGIE

Publiée sous la direction

DE M. PAUL BROCA

Paraît par cahiers trimestriels imposés de douze feuilles d'impression avec planches et gravures sur bois.

Abonnement annuel 20 fr.

Librairie Ernest LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris.

TRAITÉ PRATIQUE & RATIONNEL

DE BOTANIQUE MÉDICALE

Par Paul HACQUART

Rouen, imprimerie de Brière et fils, rue Saint-Lô, n. 7.

Un fort vol. prix : 6 francs.

DES MALADIES DU CERVEAU ET DE L'INNERVATION

D'après Auguste COMTE

PAR LE DOCTEUR G. AUDIFFRENT

Librairie Ernest LEROUX, 28, rue Bonaparte

Prix : 12 francs.

RÉFORME HOSPITALIÈRE

Les Villas sanitaires principalement en temps de guerre et d'épidémie

PAR LE DOCTEUR CABROL

Médecin principal des armées, Commandeur de la Légion d'honneur

Chez Adrien DELAHAYE, libraire

Place de l'Ecole de Médecine, Paris.

LA VIE, LES PASSIONS ET LA MORT

Avec Conseils pour prolonger ses jours

Par le docteur S. VITREY

Un fort vol. in-18, 3 fr. 50

PHOTOGRAPHIE DU HAVRE

A. LEROY, rue Saint-Lazare, 120

Reproductions. — Agrandissements. — Procédés nouveaux.

PARIS A L'EAU-FORTE

JOURNAL HEBDOMADAIRE

D'Actualité, de Curiosité et de Fantaisie

Illustré d'Eaux-fortes inédites

(Deux Eaux-fortes par semaine au minimum.)

RÉDACTEUR EN CHEF : RICHARD LESCLIDE.

PARIS A L'EAU-FORTE est une publication d'un genre absolument nouveau, qui a pris place au premier rang des ournaux artistiques de notre époque.

L'illustration au moyen d'Eaux-fortes, tirées sur papier de Hollande, n'a été essayée jusqu'ici que sur des ouvrages de luxe d'un prix excessif.

La difficulté d'appliquer ces procédés à un journal hebdomadaire ne permet d'accepter qu'un nombre restreint de souscripteurs ; mais ce nombre suffit pour assurer le succès de l'édition, et permettre de répandre, dans un public d'élite, le goût de l'Eau-Forte et les effets merveilleux de ce genre de gravure.

Paris à l'Eau-Forte paraît depuis le commencement d'avril 1873. — La rédaction du Journal, essentiellement littéraire, touche à toutes les actualités, mais sans se départir d'une réserve qui lui permet de pénétrer dans le meilleur monde.

AQUA-FORTISTES.

MM. Jules Adeline, Amiot, Benassit, Breton, Félix Buhot, Champollion, Charbonnel, Chauvet, Frédéric Chevalier, Cordier, Courtry, Dufour, Gaucherel, Gery, André Gill, Guérard, Lafosse, Lalauze, Lagrave, Lamour, Lepesqueur, Lesage, Monnin, Paul Nanteuil, Félix Oudart, Pierdon, B. Pilet, Protche, Quost, Frédéric Regamey, Félicien Rops, Henry Somm, Tanguy, Van Ryssel, Vignerot.

RÉDACTEURS.

Paul Arène, Emile Blémont, Etienne Carjat, Léon Cladel, Jules Claretie, Desbarrolles, Pierre Elzéar, La Fredière, L. G. Jacques, R. Lesclide, Catulle Mendès, Charles Monselet, Charles de Sivry, Jean Richepin, Léon Valade.

ABONNEMENTS :

Paris, six mois : 20 fr. -- Départements : 25 fr.

Pour l'Etranger, les frais de poste en sus.

Envoi d'un numéro spécimen contre 1 franc, timbres-poste. Cette publication se trouve chez tous les bons libraires de France et de l'Etranger.

BUREAU CENTRAL, A PARIS

Rue Lafayette. 61, *Hôtel du Petit Journal*

Les livraisons de *Paris à l'Eau-forte* paraissent tous les samedis. — Ces livraisons sont expédiées roulées sur bois, de façon à arriver en parfait état aux souscripteurs les plus éloignés.

Chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

La Livraison : 10 cent. — La Série : 50 cent.

Deux Livraisons par semaine à partir du 12 Novembre

Une Série tous les vingt jours environ

A partir de fin Novembre

LE TOUR DU MONDE

TINTAMARRESQUE

ILLUSTRÉ PAR LAFOSSE, GILL, REGAMEY, AMYOT, etc.

Par TOUCHATOUT.

Le nom de TOUCHATOUT suffit à recommander une publication populaire. Personne, plus que lui, n'a réalisé le difficile problème d'INSTRUIRE EN AMUSANT ; — car on sait que ses drôleries les plus vives, empreintes d'un esprit tout moderne, n'enlèvent rien à l'exactitude de ses récits.

C'est dans ce sens qu'il a écrit autrefois l'*Histoire de France tintamarresque*, qui a appris plus d'histoire à notre pays que de gros livres ennuyeux. — C'est dans ce sens qu'il publie aujourd'hui une *Géographie drôlatique*, qui sera aussi instructive qu'amusante. Tout le monde voudra suivre, dans ses voyages tintamarresques, le nouvel HOMME VOLANT.

Librairie de l'Eau-forte, 61, rue Lafayette

PARIS.

TABLE DES MATIÈRES.

—

Articles principaux de l'Annuaire pour 1875 . . . 3
Comput ecclésiastique. — Fêtes annuelles . . . 3
Quatre-Temps. — Eclipses. — Marées 4
Calendrier pour 1875. 5
Préface 9
Avant-Propos 11
Premiers soins à administrer en l'absence du médecin 15
Blessures. — Hémorrhagies 15
Brûlures. 16
Syncope. — Empoisonnements. — Morsures . . . 17
Asphyxies 25
Noyés 27
Recettes usuelles et utiles 28
Accouchement. — Grossesse 28
Aigreurs d'estomac 29
Alcools. — Alcooliques 30
Allaitement 31
Alimentation, — Aliments. 34
Allumettes chimiques 37
Anévrisme 38
Angine. — Mal de gorge 38
Anthrax 39
Aphthes 39
Apoplexie. — Coup de sang. — Congestion . . . 39

Appétit 43
Asphyxie. 44
Asthme 44
Attaques de nerfs (vapeurs). 45
Avortement. — Fausse couche 45
Bains 46
Beurre 47
Bière 48
Blessures. 48
Biberons 48
Boissons 50
Boulimie (faim canine) 51
Bourdonnements d'oreilles. 51
Boutons 52
Bronchite (rhume. grippe) 52
Brûlures 54
Café 54
Calculs (pierre, gravelle) 55
Calmants. — Sédatifs. 57
Cancer (squirrhe, carcinome, cancride, épithélioma). 57
Carreau 61
Catalepsie 62
Cataracte. 63
Cauchemar 64
Champignons 64
Charbon 64
Charbon (empoisonnement par le charbon) . . . 66
Cheveux. — Calvitie, Canitie 66
Chlorose. — Anémie, Pâles couleurs 67
Choléra 68
Chutes 69
Clous. — Anthrax 73
Cœur. — Palpitations, Anévrisme 73
Coliques 74

Coliques de *miserere* 75
Coliques des peintres, de plomb. — Congestion. . 76
Constipation. 77
Contusion. — Convulsions (Eclampsie). 78
Coqueluche. — Coquillage. 80
Corps aux pieds. — Coryza (Rhume de cerveau). . 81
Couches. — Coups à la tête 82
Coups de soleil. — Insolation 83
Couperose. — Coupures. 83
Courbature, Lombago 84
Cours de ventre, Dévoiement 84
Crampes. — Crevasses. — Croup. 85
Dartres 87
Démangeaisons. 88
Dents. — Dentition 89
Déviation des os. — Diabète 92
Diarrhée 93
Digitale 94
Dyssenterie 95
Note importante 96
Préceptes d'Hygiène et de Médecine pratique . . . 97
Hygiène des Enfants. — Lactation 103
Indications nécessaires pour guider le malade aux Eaux minérales, aux Stations thermales, Bains de mer, etc. 104
Hydrologie médicale. — Passy-le-Haut. 122
Hydrologie 124
Eaux minérales de France 128
Absac. — Aix. — Alet. — Alivard 128
Amélie-les-Bains. — Arles. — Audinac. — Aulus . 129
Auteuil. — Avesne. — Ax. — Barbazan. — Bigorre-Luchon. 130
Bagnoles. — Bagnols. — Bains. — Balaruc . . . 132
Barbotan. — Baréges. — Bilazais. 132

Bondonneau. — Le Boullon. — Bourrasol. 133
Bourbonne-les-Bains. — Bourbon-Lancy 133
Bourbon-l'Archambault. — La Bourbaule. 124
Bussang. — Cadéac. — Caldaniccia. — Cambos . . 134
La Cambrette. — Campagne. — Capvern 135
Castera-Verduzan. — Cassuéjouls 135
Casteljaloux. — Cauterets. — Cauvalat. — Celles . 136
La Chaldette. — Charbonnière. — Châteauneuf . . 137
Châteldon. — Châtel-Guyon. — Chatenois. — Chaudes-Aigues 137
Condillac. — Contrexéville. — Cours. — Cranzac. — Cusset 138
Dax. — Tercis. — Digne. — Dinan. — Eaux-Bonnes. 139
Eaux-Chaudes. — Encausse. — Enghien. — Escaldas. — Escouloubre 140
Euret. — Evaux. — Forges. — Foncaudes. — Monsauches. 141
Garost. — Créoulx. — Guagno. — Guillon . . . 142
Guitera. — Hauterive. — Labarthe. — Rivière . . 143
Labassère. — La Malou. — Lamotte-Saint-Martin . 143
Laroche-Posay. — Lavardens. — Luxeuil 144
Lyon. — Martigné-Briand. — Medagne. 144
Miers. — Molitg. — Monestier 145
Mont-Dore. — Montégut-Secla. — Néris 145
Neyrac. — Niederbronn. — Olette 146
Orezza. — Passy. — Pietrapola 146
Pierrefonds. — Plombières. — Pont-de-Baret (Dieu-le-fit). 147
Pougues. — Préchague. — La Preste 147
Propiac. — Provins. — Puzzichello 148
Rennes-les-Bains. — Royat. — Rouzat 148
Sail-les-Bains. — Sail-sur-Couzan. — Saint-Alban . 149
Saint-Allyre. — Saint-Aman. — Saint-Christau . . 149
Saint-Denis. — Sainte-Madeleine-de-Flourens. . 150

Sainte-Marguerite 150
Sainte-Marie. — Saint-Galmier 150
Saint-Honoré. — Saint-Laurent. — Saint-Myon . . 151
Saint-Nectaire. — Saint-Pardoux. — Saint-Sauveur. 151
Salins. — Segray. — Sermaise. — Siradan . . . 152
Soulzbad. — Soulzmatt. — Sylvanès. 152
Trébas. — Uriage. — Ussat. 153
Vacqueiras-Montmirail. — Vals. — Vernet . . . 153
Vic-sur-Cère. — Vichy. — Vinca (Nossa). — Visos. — Vittal 154
Algérie. — Les Bains de la Reine. — Ben-Haroux. 155
Hamman. — Melouane. — Mescoutine. — Riba . 155
Mouzaïa. — Oioun. — Sekhakna. — Solah-Bey. Les Cèdres 156
Savoie. — Aix-les-Bains. — Chelles 156
Evian. — La Caille. — Marlios. — Saint-Gervais. 157
Bains de Mer.—Ambleteux.—Arcachon.—Audierne. 157
Aurigny. — Barfleur. — Biarritz. — Boulogne . 158
Bourg-d'Ault. — Cobourg (Dives). — Calais. — Capbreton. — Cayeux. 158
Cette. — Cherbourg. — La Ciotat. — Cancale. — Concarneau 159
Le Conquet. — Le Croisic. — Le Crotay. — Courseulles. — Dieppe. — Douarnenez 159
Dunkerque. — Etretat. — Fécamp. — Granville. 160
Guernesey. — Le Havre. — Hennebon. — Honfleur. 160
Hourdel. — Langrune. — Le Gué-Saint-Brieuc. — Lion-sur-Mer 161
Luc-sur-Mer. — Marseille. — Monaco. — Montpellier. — La Nouvelle 161
Paimpol. — Le Palais. — Pauillac. — Pléneuf-Danquet 162
Pontaillac. — Pornic. — Pont-en-Bessin. — Le Pouliguen. — Pontrieux. 162

Pourville. — Puys. — Roscouf. — Royan. 163
Les Sables. — Saint-Aubin. — Saint-Gildas. — Saint-Jean-de-Luz. 163
Saint Malo. — Saint-Vaast. — Saint-Valery. . . 164
Sainte-Adresse. — Socoa. — Tréguier. — Le Tréport 164
Trouville. — Villers-sur-Mer. — Nice. — Monaco. 165
Agriculture. — Nouvelle méthode de vendange . 166
— Les Engrais. 178
Indications de pharmacie populaire. 180
Aliénation mentale 182
Notions sur l'art vétérinaire 190
Notice scientifique de l'année 193
Principaux médecins consultants de France . . . 196
Chirurgiens 196
Accouchements 197
Maladies cancéreuses 197
Maladies des enfants 197
Maladies des femmes 197
Maladies chroniques 198
Maladies mentales 199
Maladies des oreilles 199
Maladies de peau 199
Maladies contagieuses 200
Maladies des voies urinaires. 200
Maladies nerveuses. 201
Maladies des yeux 202
Dentistes 202
Liste des principaux pharmaciens de Paris (par quartiers). 203
Etablissement hydrothérapique 206
Maladies mentales 206
Hydrothérapie. 207
Maison de convalescence 207

Maison de santé 208
Institut orthopédique 208
Frégate-Ecole 209
Eaux minérales de Salins 209
— — de Corneto. 210
Pougues-Source Bert. 210
Farine Lactée 210
Coussin hygiénique 210
Laiterie du Pré Catelan 210
Grand gymnase Paz 211
Eau de roche 212
Vins de Malaga et de Bagnols 212
Lits et fauteuils mécaniques 212
Notice sur l'appareil Hermann-Lachapelle 213
Institution des enfants arriérés. 314
— des Bègues 214
Désinfectant instantané. 214
Bandages. Orthopédie 214
Ceintures hypogastriques 214
Lampe Tubulaire. 214
Journaux : La Médecine contemporaine 215
Répertoire thérapeuthique. 215
Le Moniteur de la santé 215
Le Progrès médical. 215
Journal du Ciel. 215
La Tribune médicale 246
Recueil d'anthropologie 216
Traité de botanique médicale 216
Des maladies du cerveau 216
Réforme hospitalière 217
La vie, les passions et la mort 217
Photographie du Havre 217
Paris à l'Eau-forte. 218
Le Tour du Monde 220

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

Meaux. — Imprimerie A. Cochet.